This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

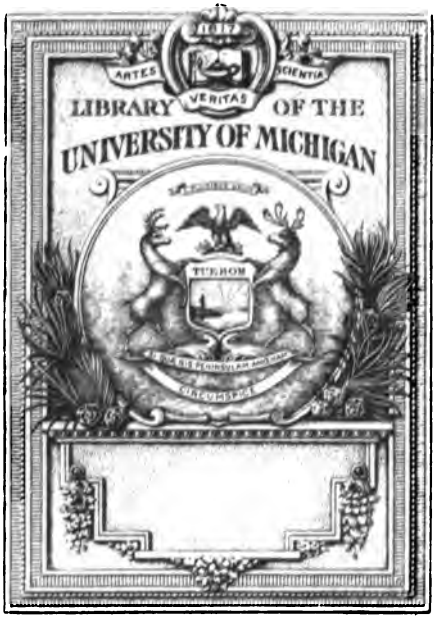
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
1211
A2
B58
2d Ser.

BIBLIOTHÈQUE
DES
THÉATRES,

Lettre A.

TOME SECOND.

Pièces contenues dans ce Volume.

Adélaïde, ou l'Antipathie pour l'Amour.
Amant (l') Bourru.
Amant (l') de la Femme.
Amans (les) Généreux.
Amitié (l') Rivale.

BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

Compoſée de plus de 530 Tragédies, Comédies, Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-Ballets, Paſtorales, Opéras-Comiques, Pièces à Vaudevilles, Divertiſſements, Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant anciennes que nouvelles.

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE.

On y a joint les Anecdotes concernant toutes les Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Province; les noms de tous les Auteurs, Poëtes ou Muſiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont joué à tous nos Spectacles, avec un Jugement de leurs Ouvrages & de leurs talens.

Lettre A.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1784.

Dudoyer de Gastelo, Gérard

ADÉLAÏDE,

OU

L'ANTIPATHIE POUR L'AMOUR:

COMÉDIE EN DEUX ACTES,

EN VERS DE DIX SYLLABES.

Représentée pour la première fois, par les Comédiens François, le 10 Juillet 1780.

et dont l'auteur a joliment bien fait de taire son nom?

Prix, 24 *sols.*

Sous le rapport de style cependant car l'intrigue semble bien conduite et le caractère d'Adélaïde entrepris être peut-être une bonne action devrait sauver quelque faute de la forme.

Sous la table l'auteur est Dudoyer que la table indique comme ayant donné en 1778 au théâtre français un drame le Vendicatif en actes et en vers libres

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXX.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MEILLECOURT, Père d'Adélaïde & d'Hortenſe.	*M. Vanhove.*
FARVILLE, Amant d'Adélaïde.	*M. Molé.*
DORVAL, Amant d'Hortenſe.	*M. Fleury.*
ADÉLAÏDE.	*Mlle. Doligny.*
HORTENSE, Amante de Dorval.	*Mme. Molé.*

La Scène eſt à Paris, dans le Sallon de M. de Meillecourt.

Bram 7d.
Dépôt Com. Langue
3-7-38

ADÉLAÏDE,

OU

L'ANTIPATHIE POUR L'AMOUR;

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÈRE.

HORTENSE, MEILLECOURT, DORVAL.

HORTENSE, *à Dorval.*

OUI, cher Dorval, vous avez ſu me plaire.

DORVAL, *à Meillecourt.*

Dois-je, Monſieur, vous appeller mon père?

3-29-38

MEILLECOURT.

Oui, mes enfans, vous l'êtes tous les deux.
Quelle eſt ma joie en reſſerrant vos nœuds !
Sage Dorval, aimable & chère Hortenſe,
Vous n'avez point trompé mon eſpérance :
J'ai vu ſans crainte éclore vos deſirs :
Mon cœur ſenſible approuvait vos ſoupirs.
Je deſirais que ma main paternelle
Pût vous unir d'une chaîne ſi belle.
Ce jour enfin couronnera mes vœux ;
Et des mortels je ſuis le plus heureux.

HORTENSE.

Ah ! mon père.

MEILLECOURT.

Oui, ma fille, aujourd'hui même
Tu vas goûter la volupté ſuprême
De rendre heureux ton Père & ton Amant.
Béniſſons tous ce fortuné moment !...
Pourquoi faut-il qu'une peine ſecrète
Trouble ma joie & la rende inquiéte ?

HORTENSE.

S'il eſt ainſi, mon bonheur eſt détruit :
De vos bontés j'ai perdu tout le fruit :
L'hymen pour moi peut-il avoir des charmes ?...

MEILLECOURT, *l'interrompant.*

Ton hymen ſeul adoucit mes alarmes....

Mais écoutez, & liſez dans mon cœur.
Je vous chéris, je chéris votre ſœur.
Jen'ai point eu cet odieux caprice,
Cette cruelle & commune injuſtice
De faire un choix entre mes deux enfans,
D'avoir pour eux des regards différens:
Le Ciel m'a vu, juſte dans mes tendreſſes,
Leur partager mes ſoins & mes careſſes,
Egalement pour tous deux empreſſé:
Vous vous aimez, je ſuis récompenſé:...
Mais ma ſanté, par degrés affaiblie,
Me fait toucher au terme de la vie;
Vous le voyez: & ce dernier moment
Serait pour moi le plus affreux tourment,
Si je laiſſais Hortenſe, Adélaïde,
A la merci de ce monde perfide,
Errer ſans guide & chercher le bonheur:
Tu l'as trouvé; tu conſoles mon cœur.
L'heureux Dorval, objet de ta tendreſſe,
Eſt un Ami que ton Père te laiſſe;
Mes vœux ardens ſe repoſent ſur lui:
Et c'eſt ta ſœur qui m'afflige aujourd'hui.

DORVAL.

Adélaïde!... elle adore ſon père.
Un cœur ſi pur, un ſi beau caractère,
Dont les devoirs ſont les premiers plaiſirs,
Vous pourroit-il coûter quelques ſoupirs?

MEILLECOURT.

Qui mieux que moi connaît Adélaïde?
Son eſprit droit, ſon mérite ſolide,
Son ame pure, aimable & ſans détour?
C'eſt la vertu ſous les traits de l'Amour.
Mais cet enfant, ſi cher à ma tendreſſe,
Va m'offenſer par ſa délicateſſe,
Par ſes ſoupçons, ſes craintes, ſes terreurs;
Et ſa vertu fera couler mes pleurs.
Vous connaiſſez, vous eſtimez Farville;
Il eſt mon fils, puiſqu'il eſt mon pupille;
Il a les mœurs, la naiſſance, le bien,
Des qualités, un vrai mérite;... eh bien!
A tant d'attraits ma fille eſt inſenſible:
Rien n'adoucit ſa rigueur inflexible.
Farville a beau ſolliciter ſon choix;
Le plus beau nœud, la plus ſainte des loix,
L'hymen!... l'effraye, & ſon cœur s'y refuſe.
Sa raiſon parle, & ſa raiſon l'abuſe.

DORVAL.

Pardon. J'eſtime & je connois ma ſœur;
C'eſt la ſageſſe unie à la douceur.
Si ſa raiſon paraît déterminée
A fuir l'amour & les nœuds d'hymenée;
Combien ſon œil n'a-t-il pas vu d'époux,
Foulant aux pieds les titres les plus doux,

Vains & cruels dans leur étourderie,
Bleſſer le cœur que l'hymen leur confie.

HORTENSE.

Mon père, elle eut pour amie au Couvent,
Un objet doux, honnête, intéreſſant,
Penſant beaucoup, ſentant avec fineſſe,
Réuniſſant la grace & la nobleſſe :
Victime, hélas ! d'un trop funeſte hmen,
Où ſon cœur ſeul avait conduit ſa main,
Elle ſe vit bientôt abandonnée
Par ſon époux, & même ſoupçonnée.
Livré ſans ceſſe à mille nouveaux goûts,
Ne l'aimant point & cependant jaloux,
Il réduiſit ſa femme infortunée
A déteſter le joug de l'hyménée,
Dans la retraite, à l'âge de vingt ans.
Elle cacha ſes douloureux tourmens.
Ma ſœur lui plut ; ma ſœur fut ſon amie . . . .
De-là, ſa haine, ou ſon antipathie
Pour un lien, dont les cruels malheurs
De ſon amie ont fait couler les pleurs.

MEILLECOURT.

Vous m'étonnez, j'admire ſon ſilence
Sur un motif de ſi grande importance.

HORTENSE.

Elle ſe taît ; ſa prudente amitié
Garde un ſecret qui lui fut confié ;

Mais j'entrevois le fond de ſa penſée,
Et ſon ame eſt profondément bleſſée....
C'eſt l'avenir qui fait ſon déſeſpoir,
Elle eſt timide à force de prévoir.

DORVAL.

Le ſentiment fait naître le courage....
L'heureux Farville obtiendra le ſuffrage
D'Adélaïde.... Un amour trop ardent,
Voilà ſon tort; mais le tort n'eſt pas grand;
Et nous ſçaurons, uſant d'un peu d'adreſſe,
Hortenſe & moi diriger ſa tendreſſe.

MEILLECOURT, *fouriant.*

Bon, mes enfans!... mais je la vois venir;
De votre hymen je vais l'entretenir.
(*Il les congédie.*)
(*A Hortenſe.*)
Amène-moi Farville.

SCENE II.

ADÉLAÏDE, MEILLECOURT.

MEILLECOURT.

VIENS, ma fille;
Viens applaudir aux vœux de ta famille;
Viens partager la joie et le bonheur
De ce beau jour qui va luire à ta ſœur.

ADÉLAÏDE.

Ah! ce ſera le plus beau de ma vie.
Daignez m'apprendre....

MEILLECOURT.

Hortenſe ſe marie
Avec Dorval: ils s'aiment tous les deux.

ADÉLAÏDE.

Puiſſe l'Hymen en faire deux heureux!

MEILLECOURT.

Mais ce bonheur dont va jouir Hortenſe,
Et que tous deux nous partageons d'avance,
Si tu voulais, tu pourrais l'augmenter.

ADÉLAÏDE.

Qui? moi! Que puis-je faire?

MEILLECOURT.

L'imiter;
Prendre un état doux, reſpectable, utile,
Te décider, en un mot, pour Farville.

ADÉLAÏDE.

Je ſuis à vous; je dois vous obéir:
Je dirai plus, j'y trouve mon plaiſir.
Fixez mon choix; déterminez mon âme.

MEILLECOURT.

Qui;... mais celui qui t'obtiendrait pour femme;

A ton avis, devrait tout à mon choix ;
Tu ne ferais qu'obéir à mes loix....
Détrompez-vous, ma chère Adélaïde ;
Un tel Hymen eſt un lien perfide ;
Vous mentiriez en prenant un époux,
Et ſon malheur retomberait ſur vous.
Conçois-tu bien l'état du mariage ?
Sais-tu, ma fille, à quoi l'hymen engage,
Sais-tu qu'on jure, en préſence du Ciel,
A ſon Époux un amour éternel ?
Que cet amour doit, avec induſtrie,
Le rendre heureux tous les jours de ſa vie ?

ADÉLAÏDE.

Oui ; ces devoirs ſont gravés dans mon cœur,
Et me font voir l'Hymen avec terreur.
Ma ſœur fait bien : ſon heureux caractère
Sait réunir tous les talens de plaire :
Vive, ſenſible, & calme tour-à-tour,
Elle ménage & captive l'Amour ;
Son enjouement, ſa gaieté naturelle
Embelliront ſa carrière nouvelle ;
Et ſon Époux attiré par les jeux, oh !
Toujours Amant, ſera toujours heureux.
Mais moi, ſans art, moi timide & ſans grâces,
Bientôt l'ennui marcherait ſur mes traces ;
Je ne pourrais attacher un mari ;
Je languirais le cœur triſte & flétri ;

On me verrait oubliée.... Ah, mon père,
Regardez-moi : ſuis-je faite pour plaire ?

MEILLECOURT.

Ta modeſtie eſt un charme de plus.
Vas, vas, crois-moi, tes attraits ingénus,
Cet air naïf, cette pudeur aimable,
Ce cœur ſi vrai, ſi pur, ſi reſpectable,
Sont tout-puiſſans pour fixer un Amant.
La vérité fera ton agrément.
N'en doute point, tu ſauras toujours plaire ;
Crois-en Farville.

ADÉLAÏDE.

Oui, je lui ſuis fort chère ;
Oui, ſon amour trouve en moi des appas ;
Le dirait-il, s'ils ne le penſait pas ?
Vingt fois ſa bouche empreſſée & timide
M'a peint ſon cœur.

MEILLECOURT.

Eh bien, Adélaïde,
S'il eſt ainſi, prenez-le pour époux ;
Il eſt honnête, il eſt digne de vous ;
Son caractère eſt fait pour plaire au vôtre ;
Et vos deux cœurs ſont formés l'un pour l'autre.

ADÉLAÏDE.

Je prends à lui vraiment de l'intéret,
Et quelquefois ſon entretien me plaît.

Mais quoi ! l'Hymen eſt ſi triſte à mon âge !
A dix-huit ans entrer en eſclavage !
Voyez Farville ; il a beaucoup d'eſprit :
Quand je parais, il a l'air interdit ;
Il eſt rêveur, il gémit, il ſoupire ;
Moi, je le plains, il m'échappe un ſourire ;
Ses yeux alors me cauſent de l'effroi.
Je vois qu'il n'a ces yeux-là qu'avec moi !....
Et quel ſerait le ſort d'Adélaïde,
Si cet amour, dont l'aſpect m'intimide,
Venait jamais s'introduire en mon cœur,
Et le réduire à connaître un vainqueur !
Moi, je pourrais endurer ce martyre !
Quoi ! mon bonheur dépendrait d'un ſourire !
Quoi ! mes regards ſur Farville attachés
Y chercheraient ſes vœux les plus cachés !....
Je ne le puis ; pardonnez-moi, mon père !
Oh ! cette paix qu'aucun trouble n'altère ;
Des jours coulés ſans crainte & ſans eſpoir ;
Le ſoin ſi doux de remplir ſon devoir,
De vous aimer, de rendre à la Nature
Tous ſes bienfaits & même avec uſure !....
Voilà, voilà ma joie & mon bonheur,
Et ce ſont là les vrais plaiſirs du cœur.

MEILLECOURT.

J'aime à t'entendre..... Au brillant du bel âge,
Tu réfléchis, tu penſes comme un Sage ;

Mais, mon enfant, je ſuis vieux, j'ai vécu.
L'homme, ſon cœur, ſon eſprit m'eſt connu;
Et je ſais trop que la raiſon humaine,
Cette raiſon ſi ſublime & ſi vaine!
Ne peut, hélas! faire notre bonheur.
Trop jeune encor, tu méconnais ton cœur:
Ce cœur eſt né pour devenir ſenſible:
Il a beſoin d'un goût tendre & paiſible
Qui le dérobe à des jours pleins d'ennui,
En le forçant à vivre pour autrui.
Oui, c'eſt l'amour qui détruit l'amertume
De tant de ſoins où l'homme ſe conſume;
Il nous ſoutient, il charme nos momens;
Et le bonheur appartient aux Amans.
Si je pouvais, avec des traits de flamme,
Peindre à tes yeux & graver dans ton âme
Ces plaiſirs purs & ces tendres bienfaits
Que l'Amour ſeul prodigue à nos ſouhaits!
Si, rappellant une épouſe chérie,....
Dont les enfans m'attachent à la vie,
Je t'exprimais nos doux épanchemens,
La vive ardeur de tous nos ſentimens;
Son amitié féconde, ingénieuſe;
Ma complaiſance active, induſtrieuſe;
Ses tendres ſoins qui cherchaient mes deſirs;
Mon cœur ému qui goûtait ſes plaiſirs....
Ma chère enfant, peins-toi ma deſtinée!
Après vingt ans d'amour & d'hyménée,

Nous reſpections, nous chériſſions nos nœuds,
Nous nous aimions, & nous étions heureux....
Tu t'attendris; je vois couler tes larmes;
Ma fille, eh bien!...

ADÉLAÏDE.

Que l'Amour a de charmes
Dans votre bouche, & qu'il y ſemble doux!
Mais où trouver un mari tel que vous?
D'ailleurs, qui peut reſſembler à ma mère?

MEILLECOURT.

Toi, mon enfant: oui, toi; ton caractère!...
Quant à Farville, il eſt ce que je fus:
Je trouve en lui mes défauts, mes vertus;
Mille rapports nous uniſſent enſemble,
Et tu peux voir qu'en tout il me reſſemble.

ADÉLAÏDE.

Peut-être, hélas! c'eſt pour mieux m'abuſer.
Tous les Amans ſavent ſe déguiſer;
Et ſi jamais on me trompait!... Mon père,
Protégez-moi: ma liberté m'eſt chère.

MEILLECOURT.

Comment!... Mais non; ton eſprit ſeul a tort:
Ton cœur plus doux nous mettra tous d'accord:
Je n'ai plus rien, ma fille, à te preſcrire;
C'eſt à lui ſeul déſormais de t'inſtruire....
Mais point de crainte; & reſſouviens-toi bien
Que ſon avis doit être auſſi le tien.
Laiſſe-moi ſeul.

(*Adélaïde ſort.*)

SCENE III.

MEILLECOURT, *ſeul.*

L'AIMABLE créature!
Comme ſon cœur reſpire la nature!
Que ſa candeur eſt faite pour charmer!
Qui peut la voir & ne la pas aimer?
Elle fera le bonheur de Farville.

SCENE IV.

MEILLECOURT, HORTENSE, FARVILLE.

FARVILLE, *à Hortenſe.*

VOTRE bonté n'eſt que trop inutile,
Et mon malheur....

MEILLECOURT, *allant à Farville.*

Farville, écoutez-moi.
Je n'oſe encor vous engager ma foi;
Mais avant peu je me flatte, j'eſpère...
Et j'ai pour vous les entrailles d'un père.
C'eſt m'offenſer que de vous chagriner.
Mon amitié ſaura tout amener;
Comptez ſur elle. (*Il ſort.*)

SCENE V.

HORTENSE, FARVILLE.

FARVILLE.

EN vain il m'encourage!
Le déſeſpoir eſt mon affreux partage.
Depuis un an que n'ai-je point tenté
Pour émouvoir la ſenſibilité,
Pour obtenir la main d'Adélaïde?
J'étais ſans art: l'Amour était mon guide.
Je lui peignais mon trouble, mon ardeur,
Et le beſoin que j'avais de ſon cœur:
Qu'ai-je obtenu?.... Sa pitié qui m'offenſe,
Sa froide eſtime, & ſon indifférence.

HORTENSE.

Son caractère!....

FARVILLE, *l'interrompant.*

Était mon ſeul recours:
Mais on me hait! on me hait pour toujours!

HORTENSE.

A dix-huit ans ſe montrer inſenſible!
Oh, je le crois, ſa haine eſt invincible.

FARVILLE.

Craindre & frémir quand je peins mon tourment!

HORTENSE.

Et cependant.... elle écoute.

FARVILLE.

FARVILLE.

Comment ?...

Que répond-elle enſuite ?... Ah, Dieu !

HORTENSE.

Farville,

Mon amitié n'eſt point vaine & ſtérile....
Vous êtes jeune, aimable, généreux,
Plein de vertus, ſur-tout fort amoureux ;
C'eſt à mes yeux un très-rare mérite ;
Vous avez tout, hors l'eſprit de conduite.
Faut il gémir aux pieds d'une Beauté
Qui vante en paix ſa douce liberté ?
Non ; mais il faut épouſer ſon ſyſtême,
Et vous montrer plus libre qu'elle-même.
Son air, ſes yeux deviendront moins diſcrets,
Et vous lirez ſes ſentimens ſecrets.
Écoutez-la d'un front calme & tranquile ;
Ayez le ton plus léger, plus facile....
Point de regrets, d'excuſe, de retour ;
Soyez conſtant à cacher votre amour,
Et vous verrez....

FARVILLE.

Vous m'ordonnez de feindre !
L'Amour peut-il à ce point ſe contraindre ?
Et moi, d'ailleurs, je le voudrais en vain,
Mon trouble, hélas ! me trahirait ſoudain.
Comment enfin démentir devant elle
Ces vifs tranſports d'une ardeur ſi fidelle,

Et ces ſermens répétés tant de fois
D'être docile & ſoumis à ſes loix ?...

HORTENSE.

Préciſément... Sa raiſon, ſa ſageſſe
Vous ont cent fois reproché votre ivreſſe,
Vous devenez plus ſage de moitié,
Et votre amour ſe change en amitié.

FARVILLE.

Et votre ſœur me croira ?

HORTENSE.

Choſe sûre.

FARVILLE.

Mais c'eſt tromper ; & ....

HORTENSE, *l'interrompant.*

Bagatelle pure !
Je vous promets que vous réuſſirez.

FARVILLE, *avec tranſport.*

Vous promettez !...

HORTENSE.

Mais vous obéirez ?

FARVILLE.

Allons.

HORTENSE.

On vient ; penſez bien !...

FARVILLE.

Oh ! j'y penſe...
Mais aidez-moi.

SCENE VI.

ADÉLAÏDE, HORTENSE, FARVILLE.

ADÉLAÏDE.

JE vous cherchais, Hortenſe :
Embraſſez-moi. J'applaudis de bon cœur
A votre Hymen, s'il fait votre bonheur.

HORTENSE.

Et pourquoi non ? Demandez à Farville ;
Un tendre Hymen eſt un bonheur tranquille.
Et que ſait-on ? vous-même....

ADÉLAÏDE.

Oh ! oui, fort bien !

HORTENSE.

C'eſt à Farville à hâter ce lien.

FARVILLE, *avec affectation.*

Hortenſe, non. Votre ſœur eſt charmante ;
Mais je vois trop qu'elle eſt indifférente.
Son caractère eſt fait pour eſtimer.
Chacun enfin n'eſt pas né pour aimer.
Et moi, d'ailleurs....

(*Hortenſe le fait paſſer à côté d'Adélaïde.*)

Oui, cette paix ſecrète,
Qui rend votre âme en tout tems ſatisfaite ;

Ce calme heureux des Amans ignoré !...
Et les tourmens de mon cœur égaré !...
Tout me fait preſque entrer dans votre idée....

ADÉLAÏDE.

Oh bien ! tenez.... j'en ſuis perſuadée !
Plus vous ferez ſur vous-même un retour,
Plus en effet vous haïrez l'amour.

HORTENSE.

Pardon. J'eſtime un ſi noble courage.
Doit-on aimer au printems de ſon âge ?

ADÉLAÏDE.

Vous plaiſantez : je parle tout de bon.
Mon cœur me dit que Farville a raiſon.
(*A Farville.*)
Je l'avouerai, je ſouffrais en moi-même
De réſiſter à mon père que j'aime :
Il vous croyait très-amoureux de moi,
Et me preſſait de vous donner ma foi.
Vous n'aimez plus ; j'en ſuis bien ſatisfaite.
Combien d'ennuis dont me voilà défaite !
(*A Hortenſe qui rit.*)
Mais vous riez ! c'eſt fort bien fait à vous !...
Changez d'état & prenez un époux ;
Moi, j'avouerai que l'amour m'intimide.

FARVILLE.

Vous penſez bien... très-bien, Adélaïde !...
Je vais changer ma tendreſſe en reſpect :
Ce ſentiment ne peut être ſuſpect ;

Il eſt ſi pur, ſi tranquille, ſi ſage !
Sans contredit j'aurai votre ſuffrage.
Vous le voyez, je ne ſuis plus Amant ;
De l'amitié j'aime le ſentiment.
Oui, tout mon cœur devant vous ſe déploie,
Votre amitié me comblera de joie....

(*Il regarde Hortenſe qui lui fait des ſignes d'approbation.*)

ADÉLAÏDE.

Je vous la donne : oui, ſoyez mon ami.
Que ce nom plaît à mon cœur raffermi !
Nous goûterons, ſans réſerve & ſans crainte,
Ce plaiſir vrai de nous parler ſans feinte !
Convenez-en, vous étiez inquiet,
Triſte, rêveur.

FARVILLE, *avec ſenſibilité.*

Je l'avoue à regret,
L'Amour peut rendre un cœur bien miſérable !

HORTENSE.

Oh, l'amitié ſans doute eſt préférable !

ADÉLAÏDE.

Sinon pour vous.... au moins pour moi, ma ſœur,
Qui dès l'enfance en goûtai la douceur !...
Oui, l'amitié, mon unique partage,
Offre un Ciel pur, ſans trouble & ſans nuage ;
Point de regrets & point de lendemain ;
Et chaque jour eſt tranquile & ſerein.

Mais cet amour, dont vous vantez les charmes,
Nous fait payer nos plaiſirs par nos larmes!...
Qu'en penſez-vous, Farville?

FARVILLE, *troublé.*

Qui?

HORTENSE, *impatiente.*

Vous.

FARVILLE.

Moi!
Mais vos raiſons ſont fort bonnes, je croi.
Si cependant nous en parlons ſans ceſſe!...
(*Bas à Hortenſe.*)
Je manquerai bien-tôt à ma promeſſe.

ADÉLAÏDE, *à Farville.*

Et pourquoi donc ne me plus regarder?

FARVILLE.

C'eſt que de vous je prétends me garder.
J'eus de l'amour, je craindrais d'en reprendre.

ADÉLAÏDE.

Oh! non; l'amour ne peut plus vous ſurprendre.
Vous garderez vos réſolutions,
Et vous tiendrez à vos réflexions;
Prenez courage.

FARVILLE.

Oh! le vôtre me pique...
Oui, mon courage eſt vraiment héroïque...

Et c'eſt l'effet de vos rares bontés.

HORTENSE, *bas, à Farville.*

Point de mépris; point d'amour; & partez.

FARVILLE.

Nous ſommes donc d'accord?

ADÉLAÏDE.

Oh! oui, Farville;
Oui, très-d'accord; & j'en ſuis plus tranquille.

FARVILLE.

Votre franchiſe a pour moi mille attraits.
(*Avec attendriſſement.*)
Vous m'enchantez... Je ſors... Ah! ſi jamais!..
Mais non; mon cœur a le calme du vôtre:
Nous voilà ſûrs..... mais bien ſûrs l'un de l'autre.
(*Il ſort.*)

SCENE VII.

ADÉLAÏDE, HORTENSE.

ADÉLAÏDE.

EXPLIQUEZ-MOI ſon trouble & ſon chagrin.
J'ai beau chercher, je m'examine en vain,
Je n'ai rien dit qui puiſſe lui déplaire....
C'eſt un eſprit bien extraordinaire,

Bien ſingulier!.. Demandez-moi comment?..
Je gagerais qu'il eſt encore Amant.

HORTENSE.

Ecoutez donc; cela pourrait bien être.

ADÉLAÏDE.

Que m'importe?

HORTENSE.

Oui.

ADÉLAÏDE.

Nul ne ſera mon maître.
Je ne veux point m'embarraſſer l'eſprit....

HORTENSE.

Oh! je le ſçais; vous me l'avez tant dit!

ADÉLAÏDE, *avec humeur.*

Oui, je l'ai dit, & je le dis encore,
Je fuis l'amour, je le hais, je l'abhorre;
Et plût au Ciel que ce nom plein d'effroi
Ne fût jamais prononcé devant moi!
Qu'on eſt heureux de vivre ſans tendreſſe,
Loin des Amans & de leur folle ivreſſe!...
A leur caprice on ne va point s'offrir!
De leur humeur on n'a point à ſouffrir!
On vit content dans une paix profonde,
Sans ſoins, ſans crainte; & l'on ne tient au monde
Que par des nœuds délicats & légers,
Vains comme lui, comme lui paſſagers.

HORTENSE.

Voilà, ma ſœur, de la philoſophie,
Du merveilleux : j'en ai l'ame ravie !
Dans ce calcul je ne vois qu'une erreur ;
Vous oubliez que vous avez un cœur.
C'eſt une erreur de peu de conſéquence
Que ma raiſon paſſe à votre éloquence.
Mais croyez-vous qu'on ſoit bien malheureux
De s'occuper d'un mortel généreux,
Qui, poſſédant des vertus eſtimables,
Les embellit par des dehors aimables ?
Qui, tendre, & tel que mon cœur le conçoit,
Rend à l'amour les biens qu'il en reçoit ;
Qui, pénétré de ſa reconnoiſſance,
Met en oubli les bienfaits qu'il diſpenſe ;
Et, ne voyant que vous dans l'Univers,
Vient à vos pieds....

ADÉLAÏDE, *l'interrompant.*

Illuſion, travers.
J'ai contre vous & la Cour & la Ville,
Mon cœur enfin, & peut-être Farville...

HORTENSE.

Farville, oh ! non ! ne vous trahira point,
Et je le crois honnête homme en tout point :
Aucun devoir que Farville oſe enfreindre ;
De ce côté vous n'avez rien à craindre ;
Mais, à la longue.... on pourrait avec lui,

Et voilà tout, trouver un peu d'ennui.
Très-occupé du ſoin de ſon ménage,
Il y vivra, comme vivrait un Sage;
Il aimera ſa femme, ſes enfans;
Et, tout entier à ces doux ſentimens,
De ſes devoirs ſe faiſant une affaire,
Il oubliera peut-être l'art de plaire;
Et tous ces riens, dont le tour enchanteur
Séduit, amuſe, & donne un prix au cœur...
Des ſoins légers, des propos agréables,
Avec lui point: mais des faits eſtimables,
Et pleins d'honneur, vous pouvez y compter.

ADÉLAÏDE.

Et croyez-vous par-là m'en dégoûter?
Oh! pour le coup vous ſeriez mal-habile!
Si je faiſais cet honneur à Farville
De le voir tel que vous le dépeignez....

HORTENSE.

Avouez-moi pourtant que vous craignez
Son caractère un peu trop monotone...
Et, dans le vrai, tant de ſageſſe étonne
A vingt-cinq ans. Oui, voilà juſtement
Ce qui vous fait héſiter.... Franchement,
Si vous citiez un de ces agréables
Fêtés, courus par vingt femmes aimables!...

ADÉLAÏDE.

J'entends! un fat.

HORTENSE.

La gaieté, l'enjouement
Sont la parure & le fard d'un Amant!
C'eſt à l'éclair d'une vive ſaillie
Qu'on voit briller ſon heureuſe folie;
Et s'il reſſent quelque tendre embarras,
Son cœur ſourit & ne ſe trouble pas.
Ingénieux, ſenſible avec adreſſe,
En ſe jouant, il prouve ſa tendreſſe.
Tout s'embellit, tout rit autour de lui;
Rien n'y connaît la langueur ou l'ennui;
Tel eſt l'Amour, ou tel il doit paraître,
Quand de nos cœurs il veut ſe rendre maître.

ADÉLAÏDE, *ſouriant.*

En vérité, le portrait n'eſt pas mal!...
Mais quelqu'en ſoit l'heureux original,
Je plains le ſort de la femme qu'il aime;
Pareil Amant n'aime rien que lui-même.

HORTENSE.

Mais il amuſe... Et Farville ſouvent....

ADÉLAÏDE.

Comment! Farville?... il a de l'agrément;
Et ſes vertus.... Mais votre ton m'étonne;
Vous & Dorval vous vantiez ſa perſonne!

HORTENSE.

Eh! mais ſans doute... A quoi bon ces débats?
Oubliez-vous que vous ne l'aimez pas?

ADÉLAÏDE.

Mais, je l'eſtime !

HORTENSE.

Et moi, je le révère.
Et quoique triſte, & d'humeur trop ſévère,
Ainſi que vous, j'admire ſes vertus.

ADÉLAÏDE.

Oh ! je le crois !... Et d'ailleurs !... au ſurplus,
Vous enchantez & l'eſprit & l'oreille,
Et vous louez vos amis à merveille.
Adieu, ma ſœur. (*Elle ſort.*)

SCENE VIII.

HORTENSE, *ſeule.*

FORT bien ! L'humeur la prend.
Ceci, je crois, n'eſt pas indifférent.
Contraignons-la de deſcendre en ſoi-même,
D'aimer enfin, & d'avouer qu'elle aime.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FARVILLE, ADÉLAÏDE.

FARVILLE, *avec affectation.*

AH! pardonnez, je cherchais votre ſœur!

ADÉLAÏDE.

Oh! oui.... Tantôt je vous ouvrais mon cœur;
D'un air diſtrait vous m'écoutiez à peine;
Vous ſouffriez, vous étiez à la gêne;
Je ne ſçais quoi régnait dans votre eſprit;
Et vous m'avez quittée avec dépit.

FARVILLE, *avec vérité.*

O vertueuſe & ſage Adélaïde!
Vous ignorez cette douleur timide,
Cet embarras, ce trouble, ces deſirs,
Et ce reſpect qui cache les ſoupirs!
Je ſçais me taire, & je puis me contraindre....
Mais à tel point qu'on me réduiſe à feindre.

Et mon ſilence & mes dépits confus,
Ne ſont pour vous qu'un triomphe de plus.

ADÉLAÏDE.

Farville, eh bien! je conſens à vous croire.
Je vous eſtime, & mon cœur en fait gloire,
Et tous mes vœux....

FARVILLE, *avec affectation.*

Je n'en puis profiter.

ADÉLAÏDE.

Pourquoi?

FARVILLE.

Je ſuis forcé de vous quitter.
Vous me voyez tout près d'un long voyage.
J'en reviendrai plus aimable.... ou plus ſage.

ADÉLAÏDE.

Que dites-vous? Et pourquoi voyager?
Comment? Où donc?

FARVILLE.

Je vais chez l'Étranger.
Je veux m'inſtruire. Et peut-on, à mon âge,
De ſon loiſir faire un plus noble uſage?

ADÉLAÏDE.

Eh! quoi! Monſieur, Paris où vous vivez,
Où tous les Arts ſont chéris, cultivés,
N'offre-t-il pas en foule à votre vue
De quoi fixer votre âme irréſolue?

Voyez le monde : allez de tout côté ;
Répandez-vous dans la ſociété.

FARVILLE.

Je ne le puis. Tel eſt mon caractère ;
Je ſuis né vrai, le vrai ſeul peut me plaire.
Moi, fréquenter des cercles pleins d'ennui,
Où nul ne penſe & ne ſent d'après lui !....
Non, non. Le monde eſt peu fait pour Farville :
Son cœur eſt pur, ſon cœur eſt ſon aſile :
C'eſt là qu'il peut, malgré les corrupteurs,
Se reſpecter & reſpecter les mœurs.
Ah ! s'il aimait le monde & ſa licence,
Goûterait-il votre aimable innocence ?
Et par ſes goûts s'il était corrompu,
Sentirait-il l'attrait de la vertu ?

ADÉLAÏDE.

Que vos diſcours ont de force & d'adreſſe !
Que tout dans eux me plaît & m'intéreſſe !
Et que ce monde eſt vain auprès de vous !
Soyez content, j'approuve vos dégoûts.
Mais, à mon tour, je demande une grace....

FARVILLE.

Commandez-moi : que faut-il que je faſſe ?

ADÉLAÏDE.

Je ne veux point que vous quittiez Paris :
La raiſon même eſt trop chère à ce prix.

Je prends à vous l'intérêt le plus tendre....
Ne partez pas, j'oſe vous le défendre.

(*Elle ſort.*)

SCENE II.

FARVILLE, *ſeul, ſortant de ſa ſurpriſe.*

VEILLAI-JE, ô Ciel! Quel regard! Quel ſoupir!
Quoi! c'eſt bien moi!.... Quoi! j'ai pu l'attendrir!
Dans le bonheur dont je goûte les charmes....

SCENE III.

DORVAL, FARVILLE.

FARVILLE, *appercevant Dorval & le ſerrant dans ſes bras.*

AH! mon ami!

DORVAL.

Quoi? vous verſez des larmes!

FARVILLE.

Ah! bien plutôt apprenez mon bonheur,
Et de mon ſort partagez la douceur.
Combien ſon cœur s'eſt fait de violence!...
Que ſon aveu reſpirait l'innocence!

Oui,

Oui, cher Dorval, oui, cet objet charmant
Reſſent enfin ce trouble ſi touchant,
Cet intérêt... Je le ſais d'elle-même....
Imaginez... non, ma joie eſt extrême.
Je ne puis plus ni penſer, ni parler;
Tant de bonheur eſt prêt à m'accabler:
Mon cœur eſt plein, & ma bouche eſt timide.
Si je pouvais revoir Adélaïde!...
Oh! oui, je cours à ſes pieds....

DORVAL, *l'arrêtant.*

Attendez.
Farville, un mot, ſinon vous vous perdez.
Oubliez-vous notre plan de voyage?
Oubliez-vous....

FARVILLE, *l'interrompant.*

C'était lui faire outrage.
J'en ai reçu l'aveu le plus flatteur.
C'eſt trop longtems prolonger ſon erreur.
« Je prends à vous l'intérêt le plus tendre.
» Ne partez pas, j'oſe vous le défendre. »
Mais ſentez-vous comme moi la valeur?...
Un ſon de voix, un ton qui part du cœur.
Accompagné d'un regard, d'un ſourire!...
L'Amour naïf ſur ſes lèvres reſpire....
Avouez donc....

DORVAL.

Je conviens pour le coup
Que ces mots-là ſemblent dire beaucoup.
Adélaïde eſt d'ailleurs fort ſincère;

Mais, en partant d'après ſon caractère,
Examinons ſi ce que vous croyez....

FARVILLE, *impatient.*

Je brûle... Ah, Dieu!.. Soit; eh bien, oui, voyez,
Examinez....

DORVAL.

Voudriez-vous m'entendre?
Ma crainte eſt juſte... Oh, l'on vient nous ſurprendre.

FARVILLE.

C'eſt elle-même.

DORVAL.

Un ſi doux entretien,
Sans contredit, eſt préférable au mien. (*Il ſort.*)

SCENE IV.

FARVILLE, ADÉLAÏDE.

ADÉLAÏDE.

OH! déſormais je me flatte, j'eſpère
Que vous n'aurez nul reproche à me faire.
Vous refuſiez le plus doux ſentiment;
Vous le jugiez trop froid, probablement
Pour m'engager à faire un ſacrifice;
Mais vous allez me rendre enfin juſtice.

FARVILLE.

Je meurs de joie.

ADÉLAÏDE.

Oui, je prétends, je veux
Veiller ſur vous, rendre vos jours heureux;

Bornant à vous mes ſoins & mon étude,
Vous préſerver de toute inquiétude.

FARVILLE.

Je n'en ai plus : votre excès de bonté
Eſt ſeul égal à ma félicité !...
Eh bien ! Dorval, d'accord avec Hortenſe,
A l'inſtant même....

ADÉLAÏDE, *l'interrompant.*

Écoutez-moi. Je penſe
Que vous ſerez long-tems à deviner
A quoi je viens de me déterminer.

FARVILLE.

Ah ! vous voyez ma tendre impatience.

ADÉLAÏDE.

C'eſt un bonheur, (j'en fis l'expérience,)
D'avoir un goût, par le tems affermi,
De conſerver toujours le même ami.
Près de ce bien, qu'eſt-ce que tout le reſte ?
Vous le ſavez, je crains un joug funeſte ;
L'Amour, l'Hymen ſont des nœuds que je hais !...
Mais vous pourriez penſer, que ſi jamais
Mon cœur changeait & ſe donnait un maître,
Mon amitié s'affaiblirait peut-être :
Je vous approuve, & vous avez raiſon ;
Mais n'ayez plus ni crainte, ni ſoupçon.
(*Lui donnant un papier.*)
Voyez à quoi je me ſuis engagée.
D'un grand fardeau me voilà ſoulagée !
Je veux former un lien aujourd'hui,

Dont la vertu fait le ſolide appui,
Qui nous rendra, par des charmes durables,
Tous deux heureux & tous deux reſpectables.
Je me ſais gré d'avoir pris ce parti!...
Vous vous taiſez?

FARVILLE.

Je reſte anéanti!...

(*Avec véhémence.*)

Quoi! votre main écrit.... ſigne.... s'engage
A renoncer aux nœuds du mariage!
D'un vœu ſi beau vous vous applaudiſſez,
Et tout exprès, moi, vous me choiſiſſez
Pour cette douce & tendre confidence!...
Ignorez-vous combien elle m'offenſe?...
Ignorez-vous?... Madame, apparemment
Vous prétendez qu'on vous en ſigne autant.

ADÉLAÏDE.

Oh, point: c'eſt moi que ma promeſſe engage.

FARVILLE.

Quoi! ſi l'on m'offre un autre mariage?...,

ADÉLAÏDE.

Conſultez-vous; votre amie y conſent.

FARVILLE.

Je ſuis flatté d'un tel conſentement!

ADÉLAÏDE.

Mon Dieu! Quel ton!

FARVILLE.

Moi! que je me marie!...
Moi!.. là... moi, moi;... mais à qui, je vous prie?...

A qui, grand Dieu !

ADÉLAÏDE.

Je ne reſpire plus !...

Farville !...

FARVILLE.

Oh, Ciel ! tous mes vœux confondus !..

De vos regrets ma mort ſera ſuivie...

ADÉLAÏDE.

Ah ! je voudrais vous immoler ma vie.

FARVILLE.

Non, laiſſez-moi, je hais votre pitié.

Accablez-moi de votre inimitié ;

C'eſt mon eſpoir.

SCENE V.

FARVILLE, MEILLECOURT, ADÉLAÏDE.

FARVILLE, *ſe précipite dans les bras de Meillecourt, en lui remettant le billet d'Adélaïde.*

AH, Monſieur !.. ah, mon père !

Liſez, voyez : mon ſort me déſeſpère.

Je ſuis perdu.

MEILLECOURT, *après avoir lu.*

Laiſſez-nous.... un inſtant.

Je ſens les maux que votre cœur reſſent.

(*Farville ſort.*)

SCENE VI.

MEILLECOURT, ADÉLAÏDE.

MEILLECOURT.

AI-JE bien lu?... Comment?... votre imprudence,
En vérité, paſſe toute créance.
Quoi! vous comptez à peine dix-huit ans,
Et vous ſignez qu'à tout âge, en tout tems
(*Il lui montre le billet & lui laiſſe entre les mains.*)
On vous verra refuſer l'hyménée!...
Au célibat vous voilà deſtinée!
Y penſez-vous?

ADÉLAÏDE.

Si je vous ai déplu,
Excuſez-moi; je ne l'ai pas voulu.
Mais ſi je crains l'état du mariage,
Si je frémis quand mon œil l'enviſage,
Quel eſt mon crime en ſignant un écrit
Que ma raiſon me dicte & me preſcrit?

MEILLECOURT.

Quel eſt ton crime?... Eh bien, ma chère fille,
Toi, mon enfant, en qui la vertu brille,
Ce ſeul écrit.... qui prouve ta candeur,
Pouvait ſuffire à te perdre d'honneur.
Connais Farville & ſon âme ingénue!
Il m'a remis ce billet à ta vue;
C'eſt de ſa part un trait d'honnêteté:
Mais la ſottiſe ou la fatuité
Pouvaient en faire un criminel uſage,

Et le tourner à ton déſavantage :
Qu'aurais-tu dit pour te juſtifier ?
Sur ſes vertus on a beau ſe fier,
Il faut, pour être eſtimé dans le monde,
Que l'apparence à nos vertus réponde.
(*Adélaïde déchire imperceptiblement le billet.*)
De votre erreur je dois vous retirer,
Et malgré moi je vais vous éclairer.
Cette amitié d'un ſexe pour un autre,
Fait le tourment ou la honte du vôtre ;
Le vice adroit en recueille le fruit,
Et tôt ou tard la ſageſſe y périt :
Oui, la naïve et douce confiance
Eſt trop ſouvent ce qui perd l'innocence !
Laiſſons cela..... mon pupile, entre nous,
Me paraiſſait un choix digne de vous :
Mais, s'il ne peut aſſujettir votre âme,
Si vous craignez de partager ſa flamme,
Déclarez-lui, ſans égard, ſans pitié,
Que vous n'avez pour lui nulle amitié,
Défendez-lui juſqu'à votre préſence,
Et dans ſon cœur étouffez l'eſpérance.
De l'amitié lui préſenter les nœuds,
C'eſt en effet nourir encor ſes feux ;
C'eſt reſſerrer la chaîne qui le lie,
C'eſt, en un mot, de la coquetterie.
Du don de plaire un ſi perfide emploi
Serait indigne & de vous & de moi ;
Mais je m'en fie à votre caractère.....
Penſez-y bien ; n'affligez point un père. (*Il ſort.*)

SCENE VII.

ADÉLAÏDE, *ſeule.*

QUI ? moi, coquette !... & mon père le croit.
On me le dit ; il faut que cela ſoit :
Il eſt mon père,.... il me chérit, il m'aime,
Et bien ſouvent on s'ignore ſoi-même....
Toi, dont les ſoins aſſidus & conſtans
M'ont fait penſer peut-être avant le tems !
Toi, qui n'es plus !... ô reſpectable amie,
Dont l'hymen ſeul empoiſonna la vie,
Et dont les jours, tiſſus par le malheur,
Me font haïr tous les penchans du cœur !....
Que n'ai-je, hélas ! dans cette circonſtance
Et ton courage & ton expérience !....
Il va venir ; comment lui déclarer
Que pour jamais il faut nous ſéparer ?
L'honneur l'ordonne, il faut bien m'y contraindre,
Et plus que lui je ſuis peut-être à plaindre.

SCENE VIII.

ADÉLAÏDE, FARVILLE.

ADÉLAÏDE, *embarraſſée.*

AH ! vous voilà !

FARVILLE.

Mon abord vous ſurprend !
Mais loin de vous, hélas ! je ſouffre tant !
Ah ! pardonnez.

ADÉLAÏDE.

Monſieur, j'ai mis en pièces
Le ſeul écrit qui contînt mes promeſſes :
On aurait pu, ſans doute, en abuſer.

FARVILLE.

Comment ?

ADÉLAÏDE.

Je ſçais que l'on pouvait oſer
En concevoir une folle eſpérance....
Je ſçais enfin que mon indifférence
Peut ſeule ici vous guérir.

FARVILLE.

Et de quoi ?

ADÉLAÏDE.

De ce penchant que vous avez pour moi ;
D'un ſentiment cruel & tyranique,
Dont votre cœur fait ſon plaiſir unique.
D'un ſentiment trop prompt à ſe flatter,
Que je ne puis, ni ne dois écouter.

FARVILLE.

Me guérir !... moi !... ni vous, ni le Ciel même
N'empêcherez que ce cœur ne vous aime.
C'eſt trop long-temps enfin diſſimuler.
Accablez-moi : mais je dois vous parler.
Oui, ſi votre âme à mes vœux eſt ravie,
Je n'ai plus rien qui m'attache à la vie.
Que dis-je ? ô Ciel !... Ce tranſport douloureux
Vous rend l'amour encor plus odieux !....
O vous, que ſuit la paix de l'innocence !
Vous, que le Ciel forma pour l'indulgence !

Conduiſez-moi ; gouvernez mes penchans ;
Inſpirez-moi ces ſoins vrais & touchans,
Cette vertu douce, modeſte, unie,
Tréſor de l'homme & charme de la vie :
(*Tombant à ſes genoux.*)
Vous le pouvez. J'implore vos bontés ;
Calmez d'un mot mes eſprits agités ;
Regardez-moi.

ADELAÏDE, *embarraſſée.*
(*A part.*)
Levez-vous.... Ah ! mon père,
(*A Farville.*)
Vous l'exigez !.... Craignez de me déplaire....
Ou renoncez, Farville, à vos projets,
Ou quittez-moi.

FARVILLE, *ſe levant avec dépit.*
Je vous quitte à jamais !...
(*Revenant ſur ſes pas, & tout en larmes.*)
Eh bien, cruelle, êtes-vous ſatisfaite ?

ADÉLAÏDE.
Au moins, Monſieur, je ne ſuis point coquette ;
Mon amitié n'entretient point vos feux,
Ne nourrit point votre eſpoir & vos vœux ;
Et je n'ai point, quand votre âme s'abuſe,
La vanité dont ſans doute on m'accuſe.

FARVILLE, *après un inſtant de ſurpriſe.*
Non, c'eſt en vain que vous me rebutez,
Et je crains peu des dédains affectés.
Je me trompais : ce farouche langage
De votre cœur eſt une fauſſe image.

ADÉLAÏDE.

Quoi ! vous croyez....

FARVILLE.

Je crois que vous m'aimez.
Oui, ces froideurs, ces mépris confirmés,
Cet air glacé, ce front triſte & ſévère,
Qui ne ſont point dans votre caractère,
De votre amour ſont les plus ſûrs témoins;
Si vous n'aimiez.... vous affecteriez moins.

ADÉLAÏDE, *voulant lui impoſer.*

Mais, Monſieur....

FARVILLE.

Non, vous vous trompez vous-même,
Et ſur ce point votre erreur eſt extrême.
Vous avez beau vous armer de rigueur;
L'Amour ſouvent ſe rend maître d'un cœur
A ſon inſçu.... Vous croyez que ſa flamme
Dans un inſtant brûle & ravage l'âme;
Qu'il a toujours les yeux baignés de pleurs,
Et qu'il ne vit qu'au milieu des douleurs:
Mais ce portrait n'eſt rien moins que ſincère.
L'Amour ſe plie à notre caractère.
S'il eſt dans moi, vif & rempli d'ardeur,
Il eſt dans vous ſage & plein de douceur.
Eh quoi ! ces ſoins, cet intérêt ſi tendre
Qu'à mon bonheur vous avez daigné prendre,
Ces doux plaiſirs ſi conformes aux miens
Que vous goûtiez dans tous nos entretiens,
Cette amitié ſi ſenſible & ſi vive,

Cette bonté ſi vraie & ſi naïve ;
Cet écrit même... oui, ce fatal écrit,
Cette promeſſe où vous avez ſouſcrit
De fuir l'amour & les nœuds d'hyménée...
Vous rougiſſez ! Je vous ai devinée :
L'amour vous parle : il parle en ma faveur ;
Vous reſſentez mon trouble & mon ardeur.
Adélaïde !...

ADÉLAÏDE, *après un inſtant de ſilence & toute en larmes.*

Hélas ! oui, je vous aime,
Il eſt trop vrai ; ma peine en eſt extrême.

FARVILLE.

Quoi ! vous m'aimez ?... vous m'aimez ?

ADÉLAÏDE.

J'en gémis.
J'étais à moi, je me l'étais promis ;
Je vais avoir le malheur de dépendre.

FARVILLE.

Non, c'eſt moi ſeul, c'eſt l'Amant le plus tendre,
Le plus ſoumis, qui recevra vos loix.
Calmez, ô Ciel ! le trouble où je vous vois !
Quoi ! vous craignez....

ADÉLAÏDE.

Dans le ſiécle où nous ſommes,
Comment, hélas ! ne pas craindre les hommes ?
De quelqu'objet que leurs ſens ſoient charmés,
Ils n'aiment plus ſi-tôt qu'ils ſont aimés.

FARVILLE.

Ah ! qui vous voit & qui vous rend ſenſible,
Juge aiſément l'inconſtance impoſſible . . .
Mais vous avez devant les yeux Dorval :
A vous entendre, Hortenſe fait donc mal ?
Elle s'abuſe en voulant être unie,
Et tôt ou tard elle en ſera punie ?
Lui, ce Dorval que vous eſtimez tant,
N'eſt à vos yeux qu'un fourbe, un inconſtant !
Que dis-je ? . . ô Ciel ! vous qui parlez, vous-même,
(Tout eſt permis à ma douleur extrême.)
Vous jugez donc votre cœur faux, léger.
Ingrat, volage, & tout prêt à changer ! . .

(*A genoux.*)

Vous frémiſſez . . . Pardon. Je vous conjure
Par votre cœur où règne la droiture,
Ce cœur naïf & rempli de bonté,
Ce cœur ſublime en ſa ſimplicité ! . .
Croyez qu'il eſt des époux plus ſenſibles,
Et de leur foi gardiens incorruptibles,
Pour qui l'hymen eſt un lien ſacré ;
Et qui, goûtant un bonheur ignoré,
Reſpirent, près d'une épouſe fidelle,
Un amour pur & vertueux comme elle.

ADÉLAÏDE.

Où prenez-vous un charme ſi flatteur ?
Et quel eſt donc ce pouvoir ſéducteur ?
Si vous ſaviez . . . Hélas ! j'aime à vous croire,

Vous remportez aiſément la victoire.

(*Elle le fait relever.*)

Oui, ſi le Ciel fit des maris conſtans,
Dont l'amour ſoit à l'épreuve du tems,
C'eſt vous, ſans doute... Oui, je crois que vous l'êtes.
Pardonnez-moi mes alarmes ſecrètes;
C'eſt un défaut peut-être.... mais enfin,
Soyez content, vous obtiendrez ma main....
Mais il s'agit d'être heureux... L'hyménée
Va de ma ſœur fixer la deſtinée:
Laiſſons les faire, & ſoyons-en témoins:
Obſervons bien leur tendreſſe & leurs ſoins.
Si leur bonheur nous paraît bien ſolide,
Soit; nous prendrons leur exemple pour guide.
Jeunes tous deux, comme tous deux conſtans,
Nous pouvons bien attendre quelque tems.

SCENE IX.

HORTENSE, MEILLECOURT, ADÉLAÏDE, FARVILLE, DORVAL.

DORVAL, *avec empreſſement, à Farville.*

EH bien!.. Mais quoi! Qu'eſt-ce?

FARVILLE, *avec la plus grande triſteſſe.*

Eh bien! elle m'aime.

HORTENSE.

Mais votre joie, à vrai dire, eſt extrême!

FARVILLE, *à Hortenſe.*

Vous me voyez, Madame, au déſeſpoir!

DORVAL.

Vous n'êtes pas facile à concevoir:
C'eſt un amour d'une nouvelle eſpèce.

FARVILLE.

Elle me fait l'aveu de ſa tendreſſe:
Mais elle veut obſerver vos amours,
De votre hymen examiner le cours;
Jugez vous-même à quand mon mariage.

HORTENSE.

Eh! oui, vraiment; c'eſt un projet fort ſage,
Très-raiſonnable, & qui montre un grand ſens;
Vouloir ainſi s'inſtruire à mes dépens!...

DORVAL, *ſe montrant lui-même.*

Parlez, ma ſœur: Eſt-ce nous, eſt-ce Hortenſe
Qui vous inſpire un peu de défiance?
En tout ceci me voilà compromis!

ADÉLAÏDE.

J'ai tort, Dorval, & tout vous eſt permis.

MEILLECOURT, *à Adélaïde.*

Contre l'hymen vous n'avez plus d'aſile,
Ma fille; il faut récompenſer Farville.
L'Amour vous parle, il faut remplir ſon vœu;
Et votre main doit ſuivre votre aveu.
Si vous m'aimez, ſi toujours votre père
Fut à vos yeux un ami néceſſaire,
Si mes bontés ont quelque droit ſur vous,
Obéiſſez: embraſſez votre époux.

FARVILLE, *ſe précipite aux pieds d'Adélaïde, dont il baiſe la main.*

ADÉLAÏDE, *après un inſtant de ſilence.*

Ah! je le ſens, mon cœur fut trop timide,
Et c'eſt au vôtre à me ſervir de guide.

FARVILLE, *en larmes.*

Adélaïde!... Ah! je dois reſpirer
Pour vous ſervir & pour vous adorer!
Et puis-je, au gré de ma reconnaiſſance?...

ADÉLAÏDE.

Soyez heureux, voilà ma récompenſe.

DORVAL.

On peut haïr & l'Amour & ſes feux.
Mais ſi l'Amant eſt tendre & vertueux,
Le cœur bientôt ſe met de la partie,
Et l'on ſe rend malgré l'Antipathie.

FIN.

J'ai lu par ordre de M. le Lieutenant-Général de Police, *Adélaïde, ou l'Antipathie pour l'Amour*, Comédie en deux Actes, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la repréſentation, ni l'impreſſion. A Paris, le 6 Avril 1780. SUARD.

Vu l'Approbation, permis de repréſenter & imprimer. A Paris, ce 8 Avril 1780. LE NOIR.

De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue S. Severin.

L'AMANT
BOURRU,
COMÉDIE.

Boutet de Monvel, Jacques Marie

L'AMANT BOURRU,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS LIBRES;

Représentée par les Comédiens François Ordinaires du Roi, le Mercredi 14 Août 1777.

DÉDIÉE A LA REINE.

PAR M. DE MONVEL.

Le prix eſt de 30 ſols.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXVII.

AVEC APPROBATION ET PERMISSION.

A LA REINE.

MADAME,

Je dois l'accueil favorable que VOTRE MAJESTÉ *a daigné faire à cet Ouvrage, plutôt sans doute aux difficultés de l'entreprise qu'au mérite de l'exécution. Protectrice déclarée*

des Beaux-Arts, Vous les faites éclorre, Vous encouragez ceux qui les cultivent; l'espoir d'amuser vos loisirs est l'ame de leurs travaux, & le bonheur d'y avoir réussi, en est la récompense.

Je suis avec respect,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble & très-obéissant
Serviteur & fidèle Sujet,
BOUTET DE MONVEL.

L'AMANT BOURRU, COMÉDIE.

PERSONNAGES. ACTEURS.

LA COMTESSE de Sancerre, jeune Veuve. *Mlle Doligni.*

LA MARQUISE de Martigue, ſon Amie. *Mme Bellecourt.*

CHARLES DE MORINZER. *M. Molé.*

Le Marquis de MONTALAIS, Amant de la Comteſſe. *M. de Monvel.*

Le Comte de PIENNE, Amant de la Marquiſe. *M. de la Rive.*

SAINT-GERMAIN, Domeſtique de la Comteſſe. *M. Préville.*

Un LAQUAIS. *M. Marchand.*

Pluſieurs DOMESTIQUES.

La Scène eſt à Paris dans la Maiſon de la Comteſſe.

L'AMANT

L'AMANT BOURRU,

COMÉDIE.

Le Théâtre repréſente le Salon de Compagnie de la Comteſſe de Sancerre, où l'on voit pluſieurs fauteuils, au fond eſt la porte de ſon cabinet, & a droite celle par où l'on entre de dehors.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MORINZER, SAINT-GERMAIN & pluſieurs DOMESTIQUES, *avec leſquels Morinzer ſe débat en entrant, & qui veulent s'oppoſer à ſon paſſage.*

MORINZER.

MORBLEU, je veux la voir.....

SAINT-GERMAIN.

Mais, Monſieur, ſur mon âme.....

MORINZER.

Et pourquoi m'empêcher ?.....

SAINT-GERMAIN.

Vous demandez Madame ?

MORINZER.

Oui, Madame... Eh bien ?... Quoi ?... Vous êtes étourdis !...

SAINT-GERMAIN.

Mais elle n'eſt point au logis.

MORINZER.

Elle y doit être..... Oui.

SAINT-GERMAIN.

Non, Monſieur.

MORINZER.

Bagatelle !

Il faut qu'en ce moment Madame ſoit chez elle ;
Et je prétens entrer..... J'entrerai, je vous dis.

SAINT-GERMAIN, *aux autres Domeſtiques*

Cet homme a perdu la cervelle.

MORINZER.

Comment ? Quoi, maraut ? Que dis-tu ?
Tu me crois fou, ſi j'ai bien entendu !
Ecoutes, mon ami, vas m'annoncer, te dis-je.....
Non, non, le plus court eſt d'entrer.
Je vais.....

SAINT-GERMAIN, *aux Domeſtiques.*

Il a quelque vertige !

MORINZER.

Oh, la maudite femme !

SAINT-GERMAIN.

Il faut nous retirer ;

Il devient furieux.

MORINZER.

Si je n'en perds la tête !....

Entrons.

SAINT-GERMAIN, *s'oppoſant à ſon paſſage.*

Encor un coup ; vous ne la verrez pas :
Le Suiſſe vous l'a dit en bas ;
Et le plus humblement, Monſieur, je le répète :
Madame la Comteſſe eſt ſortie.

MORINZER.

En ce cas....
Mais, non..... je veux la voir... Mon ami, je t'en prie ;
Si tu ſavois tout mon malheur....

(*Il leur donne de l'argent à pleines mains.*)

Prenez cela, je vous ſupplie.....
Allons, raſſurez-vous..... Ayez moins de frayeur :
Je ne vous en veux point du tourment qui m'accable ;
Mais mon égarement va juſqu'à la fureur :
C'eſt un vrai guet-à-pens, c'eſt un tour déteſtable :
Car je venois exprès..... Oui, c'étoit mon deſſein ;
Je venois pour la voir.

SAINT-GERMAIN, *à part,*

D'honneur, il extravague.

MORINZER.

C'eſt avoir un eſprit, un cœur bien inhumain !

Car enfin, je vous dis..... Mon ſtyle n'eſt pas vague :
Que diable ! Je m'explique..... Elle n'eſt pas ici ;
Je ne puis point la voir..... Mais a-t-elle un ami,
Homme ou femme, il n'importe, à qui je me préſente,
A qui je diſe au moins pourquoi je ſuis venu ?
Suis-je dans un pays perdu ?
Ne pourrai-je parler à quelque âme vivante ?

SAINT-GERMAIN.

Madame de Martigue eſt là-dedans.

MORINZER.

Eh bien ?
Avec elle ne puis-je avoir un entretien ?
Madame de Martigue, une autre..... Il ne m'importe.
Dites-lui donc que je ſuis à la porte,
Et que je veux parler à quelqu'un.

SAINT-GERMAIN.

Oh, j'y vais.

(*Il ſort avec les autres Domeſtiques.*)

SCENE II.

MORINZER, *ſeul.*

LE Démon a formé ce minois tout exprès
Pour le malheur, le tourment de ma vie.
Ventrebleu ! Qu'eſt-ce donc qu'une femme jolie ?
Oh ! je n'en reviens pas, je ſuis enſorcelé.
Quel cœur à ſon aſpect ne ſeroit point troublé ?

A LA REINE.

MADAME,

Je dois l'accueil favorable que VOTRE MAJESTÉ a daigné faire à cet Ouvrage, plutôt ſans doute aux difficultés de l'entrepriſe qu'au mérite de l'exécution. Protectrice déclarée

M. DE PIENNE.

Quel crime ?...

LA MARQUISE.

Pénétrer jusqu'à mon cabinet !
Monsieur, l'impudence est trop grande!

MORINZER.

Madame, je venois...

M. DE PIENNE.

Croyois-je vous troubler ?

LA MARQUISE.

Quand il me plaît de ne vous point parler,
J'ai des raisons pour être seule.

MORINZER, *commençant à s'impatienter.*

Pourrai-je ?...

LA MARQUISE.

Est-il besoin de vous les révéler ?

MORINZER, *avec humeur.*

Madame !

M. DE PIENNE, *montrant Morinzer.*

En vérité....

LA MARQUISE, *à M. de Pienne.*

Plaît-il ?

MORINZER, *à part.*

Oh ! la Bégueule !

(*Durement & la tirant par le bras.*)

Madame, au nom de Dieu, tournez-vous un moment
De mon côté.

LA MARQUISE.

Monsieur, que puis-je faire ?

Mais ſur-tout parlez promptement.
Quel eſt Monſieur ?

MORINZER.

Mon nom ne fait rien à l'affaire.
J'étois tout-à-l'heure agité
D'un trouble bien involontaire,
Mais à préſent, puiſqu'il ne faut rien taire,
Je ſuis fort impatienté,
Fort étonné, fort en colère,
De votre ton de folle & de l'air éventé....

M. DE PIENNE, *vivement.*

Monſieur !...

LA MARQUISE, *ſur le même ton.*

Quoi ! m'inſulter ?....

(*Elle s'arrête & regarde Morinzer, comme quelqu'un qu'on cherche à reconnoître.*)

Mais que je me rappelle....
Eh, oui ; je l'ai vu quelque part.
Oh ! c'eſt mon homme.... Oui, ſa figure eſt telle ;
Voilà ſes yeux ardens & ſon maintien hagard.
(*Elle part d'un grand éclat de rire.*)
C'eſt lui !

MORINZER.

Morbleu, Madame, eſt-ce plaiſanterie ?
Parlez-vous ſérieuſement ?

LA MARQUISE, *riant à gorge déployée.*

Je n'en reviendrai de ma vie....
Oui, c'eſt mon homme aſſûrément !

MORINZER.

Mais je ne croyois pas mon abord ſi plaiſant.

M. DE PIENNE.

Qu'avez-vous donc? Qui peut vous faire rire?

LA MARQUISE, *riant ſi fort qu'elle peut à peine parler.*

Attendez, je vais vous le dire.

MORINZER.

O ma raiſon, j'ai grand beſoin de toi!
(*A la Marquiſe.*)
Riez.... Allons, riez, puiſqu'il faut que j'attende
Que votre accès vous paſſe.

M. DE PIENNE.

En effet; & pourquoi?...

LA MARQUISE, *d'une voix coupée par les éclats de rire.*

Monſieur, vous ſouvient-il?... Chez certaine Marchande?...

MORINZER, *la fixant & s'écriant:*

Plaît-il? ah, la voilà!.. C'eſt elle... Oui, ventrebleu,
Voilà la maligne femelle
Dont les ris indiſcrets... Adieu, Madame, adieu.

LA MARQUISE.

Ah! ſouffrez que je vous rappelle.
Pouvons-nous nous quitter, Monſieur, comme cela?
De vieux amis!

MORINZER.

Moi, l'ami d'une folle!

LA MARQUISE.

Et c'eſt préciſément par là
Que vous devez m'aimer, croyez-en ma parole.

MORINZER.

Non, je choiſis mieux mes amis :
D'ailleurs, j'ai contre vous vos ſarcaſmes, vos ris.
Ah ! je vous remets bien ! ... C'eſt vous... Adieu, Madame ;
Ce n'étoit pas vous, ſur mon âme,
Que je venois chercher ici.
Je venois voir Madame de Sancerre ;
Je n'ai point oublié ce minois ſi joli,
Qui doit peindre ſon caractère,
Si la bonté du cœur donne aux traits un air doux.
Je reviendrai lui faire ma viſite.
Pour vous, Madame, adieu ; ſerviteur, je vous quitte ;
Je n'ai jamais aimé les fous.

(*Il ſort.*)

SCENE V.

M. DE PIENNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

MAIS il s'en va, je crois... L'aventure eſt unique !
C'eſt bien le coup le plus heureux.

M. DE PIENNE.

Il n'eſt rien moins que politique
Ce Monſieur là. Sans détour il s'explique.
Vous vous connoiſſez bien tous deux.

LA MARQUISE, *éclatant de rire.*

Le perſonnage !... Ah ! ſouffrez que je rie.....

Je croyois ne plus le revoir,
Et j'en étois au déſeſpoir;
Je crois d'honneur qu'il m'égale en folie.

M. DE PIENNE.

Je ne ſuis plus ſurpris de ce tranſport joyeux,
Et cet aveu change la thèſe.
Mais où s'eſt offert à vos yeux ?...

LA MARQUISE.

Puiſqu'il faut contenter votre eſprit curieux,
Vous étiez en campagne, & nous, par parenthèſe,
Seules dans cet Hôtel, bâillant tout à notre aiſe,
Après avoir écrit, travaillé, lu, jaſé;
Après avoir tout épuiſé....
« Que faiſons-nous ici, Madame de Sancerre ?
» Sortons, lui dis-je; allons. » Mon projet accepté,
Nous partons, ſans avoir de plan prémédité,
Ni la moindre viſite à faire.

M. DE PIENNE.

Ah! je reconnois bien mes gens.

LA MARQUISE.

Le Boulevard m'ennuie, & je hais la Campagne;
Ainſi, ſans conſulter mon aimable Compagne,
Je fais courir de Marchands en Marchands;
Nous deſcendons enfin, par fantaiſie,
Chez cette femme honnête & ſi jolie,
Qui me fournit toujours & que vous aimez tant.
Elle avoit là dans cet inſtant
Mille charmantes bagatelles,
D'un goût exquis, toutes nouvelles:
Nous regardions, & dans le Magaſin,

A quelques pas de nous, assis près d'une table
Étoit l'animal remarquable,
Qu'avec tant de plaisir j'ai revu ce matin.
Il marchandoit d'un ton brusque & comique;
Renversoit toute la Boutique,
Et, qui pis est, n'achetoit rien.

M. DE PIENNE.

Continuez; j'écoute. Eh bien?

LA MARQUISE.

La Marchande impatientée,
S'adresse à nous, & dit: « Pardon;
» Mesdames, vous voyez que je suis arrêtée
» Par Monsieur qui chez moi ne trouve rien de bon.
» Je serai plus heureuse avec vous, je l'espere.
» Que souhaite, que veut Madame de Sancerre? »
A ce mot, mon original,
Comme frappé d'un soudain mal,
S'écrie: » O Ciel! est-il bien véritable?
» Madame de Sancerre! » Il renverse la table,
Et tout ces jolis riens ensemble confondus;
Avec transport s'élance par-dessus;
Accourt vers la Comtesse, & la bouche béante;
L'œil sur elle attaché d'un air particulier,
Il s'adosse contre un pilier,
Et de cette façon plaisante
La regarde un quart-d'heure entier.

M. DE PIENNE.

Bon!

LA MARQUISE.

Nous formions une scène admirable;

Moi, je riois juſqu'aux éclats ;
Sancerre étoit d'un trouble inconcevable ;
La Marchande grondant tout bas,
Ramaſſoit ſes bijoux & relevoit ſa table,
Et notre Original, vers nous tendant les bras,
A ſon pilier inébranlable,
Attaché comme par un cable,
Regardoit & ne bougeoit pas.

M. DE PIENNE.

A merveille !

LA MARQUISE.

Sancerre enfin toute interdite,
Au lendemain remettoit ſa viſite,
Et, malgré moi, m'entraînoit pour ſortir,
Quand le comique Perſonnage,
Comme un éclair, s'élançant au paſſage,
Et ne pouvant nous retenir,
S'eſt écrié : « Souffrez.... je vous conjure,
» Prenez ma main juſqu'à votre voiture »,
Après ces mots, dits d'un ton ſingulier,
Il a ſaiſi la main de la Comteſſe,
Qui ne ſavoit, dans ſa détreſſe,
Que répliquer à ſon fol Ecuyer ;
Mais lui, ſans lui donner le loiſir de répondre ;
En mots preſque inarticulés,
A dit rapidement : « Tous mes vœux ſont comblés.
» Ah ! Madame, enchanté !... Que je me ſens confondre,
» Qui me l'eut dit ? Grand Dieu ! tout eſt changé !
» J'aurai l'honneur.... Vous voudrez bien permettre....
» Ah ! quel bonheur, ſi vous daigniez promettre !....
» Oui, je l'eſpere, & tout eſt arrangé ».....

Comme il continuoit ſon plaiſant bredouillage ;
Nous avons joint notre équipage,
Et nos chevaux propices à nos vœux,
Ont ſu nous délivrer d'embarras toutes deux.

M. DE PIENNE.

Et vous ne ſavez pas quel homme ce peut être ?

LA MARQUISE.

Non.

M. DE PIENNE.

Ce Monſieur pourtant eſt fort bon à connoître ;
C'eſt une liaiſon qu'il faudroit cultiver ;
De tels originaux ſont rares à trouver.
J'aurois voulu vous voir : vous étiez bien contente,
Car plus la ſcène étoit extravagante,
Plus elle a dû vous amuſer.

LA MARQUISE.

Oui, je ne cherche pas à vous le déguiſer,
J'étois-là dans mon centre.

DE PIENNE.

Oh ! je le crois ſans peine,
N'eſt-il pas vrai qu'un doux penchant
Vers ce Monſieur tant ſoit peu vous entraîne ?

LA MARQUISE.

Vous êtes un impertinent.

DE PIENNE.

Ce n'eſt pas la le mot, c'eſt véridique.

LA MARQUISE.

Eh bien, je vous munis de mon conſentement ;

Arrangez notre hymen, cela ſera charmant
Et nous ferons un couple unique.

M. DE PIENNE.

Mais, non, je ne ſuis pas preſſé;
Qu'il ſe paſſe de mon office;
Et tout compté, tout balancé;
Vrai, ce ſeroit une injuſtice.
Pour obtenir le don de votre foi,
S'il faut de ſa raiſon faire le ſacrifice,
Depuis aſſez long-tems, je croi;
J'extravague à votre ſervice.

LA MARQUISE.

Oh, pour cela, c'eſt vainement;
Je vous le dis, & du fond de mon âme;
Je vous aime trop tendrement
Pour être jamais votre femme.

M. DE PIENNE.

Le paradoxe eſt excellent.
Vous m'aimez?....

LA MARQUISE.

Ecoutez, écoutez, je raiſonne;
A préſent, je le crois, notre commerce eſt doux;
Si j'ai quelques ſecrets, je vous les abandonne;
N'en ayant pas pour moi, je n'en ai point pour vous.
Me paroiſſez-vous triſte, un ſeul mot de ma bouche
Diſſipe les ſoucis qu'on a pu vous donner:
Et quelque revers qui me touche,
J'oublie en vous parlant qu'il faut me chagriner:
Nos petits différens ſont querelles badines:
Chaque jour qui ſe leve eſt pour nous un beau jour;

Nous reſpirons..... de loin les roſes de l'Amour ;
Mais c'eſt pour éviter d'en ſentir les épines.
Comme nous ſommes diſpenſés
D'accorder par devoir mon goût avec le vôtre ;
On nous voit toujours empreſſés
De ſentir, de penſer, d'agir l'un comme l'autre.
Mais ſi l'Hymen, d'un mot dit ſans retour,
Venoit donner un air de conſiſtence
Aux propos légers de l'Amour ;
Mon cher de Pienne..... Ah, quelle différence !
Je ferois ſerment d'obéir ;
Et je ſens mon inſuffiſance,
Je ne pourrois pas le tenir.
Il me prendroit quelque lubie,
Ma pauvre tête en eſt rempliè :
Le premier mois, & vû la nouveauté ;
» Ma chere, ma plus tendre amie,
Me diriez-vous avec aménité ;
» Convenez avec moi, que votre fantaiſie
» N'eſt qu'un léger trait de folie.
» Mais vous vous amuſez, je vous connois trop bien ;
» Vous êtes raiſonnable, & vous n'en ferez rien.
Je recidiverois, car je ſuis très-fautive :
Alors, & c'eſt le ſecond mois,
Avec une inſtance plus vive,
Vous me diriez, en élevant la voix :
» Ma femme, je vous en conjure ;
» Abjurez un projet inſenſé de tout point ;
» C'eſt une extravagance pure,
» Que vous ne vous permettrez point.
Juſqu'à préſent la requête eſt polie ;
Mais le troiſieme mois, à la fin du quartier ;

Ce n'eſt plus, » ma plus tendre amie,
» Je vous conjure, je vous prie;
C'eſt un bon mari, tout entier,
Qui, d'un air ſec, me dit: » Madame,
» Je ne veux point, je n'entens pas
» Que de ce que je dis on ne faſſe aucun cas;
» Obéiſſez, c'eſt le lot d'une femme.
Non, mon ami, jamais: non, je n'obéirai:
Et, pour le bonheur de votre ame,
Jamais je ne me marierai.

M. DE PIENNE.

Jamais? ô ciel! Mais du moins que j'obtienne.....

SCENE VI.

M. DE PIENNE, LA COMTESSE, LA MARQUISE.

M. DE PIENNE, *à la Comteſſe.*

AH, Madame! venez, j'ai grand beſoin de vous.

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous donc, Monſieur de Pienne?
La Marquiſe eſt-elle en courroux?
Quelle diſpute a-t-elle?.....

LA MARQUISE.

Oh! diſpute, entre nous,
C'eſt du plus loin qu'il me ſouvienne;

Non pas ; c'eſt que Monſieur veut que je me marie.

LA COMTESSE.

A qui donc ?

LA MARQUISE.

Mais à lui.

LA COMTESSE.

Comment ! c'eſt pour cela ?

LA MARQUISE.

Oh ! jamais il n'en rabattra ;
Le mariage eſt ſa folie.

LA COMTESSE.

Elle eſt louable.

M. DE PIENNE.

Eh bien, j'ai beau repréſenter
Qu'il y va du bonheur, du ſort de notre vie ;
On ne veut rien, rien écouter.

LA COMTESSE.

Allez, nous ſçaurons la réduire ;
Monſieur de Montalais ſur elle a quelque empire.....

LA MARQUISE.

Ah, je l'attens !

LA COMTESSE.

En vain vous voulez réſiſter ;
Gageons que, devant lui, vous n'oſez vous dédire.

LA MARQUISE.

Ne m'en défiez pas.

LA COMTESSE.

Et que riſquai-je ? Rien.
De Pienne eſt trop aimable, & vous le ſavez bien.

LA MARQUISE.

Paix donc! falloit-il le lui dire?

M. DE PLENNE.

Oui, de ce joli compliment
Je ſais diſcerner humblement,
Tout ce qui n'eſt que politeſſe.....
Mais pardonnez à mon ivreſſe,
Avec tranſport j'accepte comme Amant
Tout ce qui flatte ma tendreſſe.

LA MARQUISE.

Comment ſe fâcher contre lui?
Mais à propos, il faut que je vous conte.....
Il eſt venu.

LA COMTESSE.

Qui?

LA MARQUISE.

Notre Ami.

LA COMTESSE.

Lequel?

LA MARQUISE.

L'extravagant, l'homme au pilier.

LA COMTESSE.

Quel conte?

LA MARQUISE.

Tout à l'heure il étoit ici.

LA COMTESSE.

Mais vous plaiſantez, j'en ſuis ſûre.

LA MARQUISE.

Non. Demandez. Non, d'honneur, je vous jure.
J'en ai bien ri... Cet homme eſt vraiment fou !
Il eſt venu, ſortant je ne ſais d'où,
Criant toujours, comme à ſon ordinaire,
Qu'il vouloit voir Madame de Sancerre.
Je l'ai trouvé dans cet appartement,
Peſtant ſur ſa méſaventure,
Et réuniſſant plaiſamment
La douceur au courroux, la prière à l'injure.
A la première vue, oh ! du premier abord,
J'ai reconnu le perſonnage.
Il s'eſt rappellé mon viſage,
Et nous avons tous les deux pris l'eſſor.
J'ai cru que je mourrois de rire.
Lui, ſur qui la gaité ſans doute a peu d'empire,
S'eſt aviſé de ſe fâcher.
Son courroux, loin de me toucher,
A redoublé mes ris & mon joyeux délire.
Enfin le cœur gros & navré,
Me maudiſſant de votre abſence,
Après avoir peſté, crié, juré,
Le déloyal s'eſt retiré
Sans nous faire la révérence.

LA COMTESSE.

Mais d'où me connoît-il ? Quel eſt-il ?

LA MARQUISE.

Je ne ſais.

LA COMTESSE.

J'eſpère que voilà ſa dernière viſite.

LA MARQUISE.

Oh ! non pas, s'il vous plaît. Vous n'en êtes pas quitte.
Il reviendra, Madame, & ſes vœux empreſſés...

M. DE PIENNE.

Mais, ſi facilement vous pouvez l'éconduire !...
Si c'eſt l'amour qui près de vous l'attire,
Votre hymen avec Montalais
Doit renverſer tous ſes projets.
Accordez-lui ce ſoir une audience,
Ce ſera celle de congé.

LA MARQUISE.

Pour votre hymen tout eſt-il arrangé ?
Autant que vous je meurs d'impatience.

LA COMTESSE.

Oui, nous terminerons ce ſoir.

LA MARQUISE.

O ce cher Montalais ! je brûle de le voir.
Mais qu'il a dû s'ennuyer en campagne,
Loin de ſa chère & fidelle compagne,
Et loin de moi qu'il aime avec excès !

LA COMTESSE.

Ah ! nous éprouvions tous la même impatience.
Mais il fuit à grands pas de ſes triſtes forêts.
C'eſt aujourd'hui qu'on juge ſon procès.
L'affaire eſt de grande importance,
Tous ſes biens à venir dépendent du ſuccès.
Autant que nous, d'ailleurs, il ſouffre de l'abſence.
Ce que je ſens, ſon cœur l'éprouve auſſi.
Croyez qu'il fera diligence ;

Il ſait bien qu'avec moi l'amour l'attend ici.

LA MARQUISE.

L'Hymen, l'Amour & la Juſtice,
Voilà de l'occupation.

M. DE PIENNE.

Et tous les trois, dans un accord propice,
Vont du ſceau du bonheur marquer votre union.

LA COMTESSE.

Je réponds de l'amour. J'aime & je ſuis aimée;
L'Amour & la Raiſon nous uniſſent tous deux.
Oui, Montalais eſt l'objet de mes vœux,
Et je ſuis tout pour ſon ame enflammée.
La fortune de Montalais
Eſt attachée au gain de ſon procès.
Mais s'il le perd, ſon ſort ne ſera point funeſte;
Je ſuis riche & mon cœur lui reſte.
Par l'amour le plus tendre unis dès le berceau,
Il s'accrût en nous avec l'âge:
Mais au mépris d'un feu ſi beau,
Sancerre à mes parens parla de mariage;
Et forcée à ſubir cet horrible eſclavage,
De l'Hymen, en pleurant, j'allumai le flambeau.
Montalais perdit tout, juſques à l'eſpérance.
D'une fille de qualité
Qui, ſans compter une fortune immenſe,
A l'eſprit, aux vertus, uniſſoit la beauté,
On lui propoſa l'alliance:
« Non, non, répondit-il, mon ſort eſt arrêté;
» Je ne ſerai jamais, puiſque le Ciel l'ordonne,
» Au tendre objet qui m'avoit enchanté,

» Mais ma main, ni mon cœur, ne ſeront à perſonne ».
O mon cher Montalais ! A ta fidélité
Je dois l'heureux eſpoir où mon cœur s'abandonne :
J'ai retrouvé ma liberté ;
Tu fis tout pour l'amour, & l'amour te couronne.

M. DE PIENNE.

Qu'il eſt doux d'inſpirer de pareils ſentimens !

LA COMTESSE.

Il eſt plus doux encor de ſe les reconnoître.
Le ſort de votre ami, balancé ſi long-tems,
Par moi ſera fixé peut-être.
Pourquoi mes biens ne ſont-ils pas plus grands,
Puiſqu'il en doit être le Maître ?
Je les lui cède tous, je n'ai plus rien à moi.
Qu'il ſoutienne le nom d'une famille illuſtre :
Je ne prétends, je ne veux d'autre luſtre
Que ſon amour & le don de ſa foi.

LA MARQUISE.

Ah ! que cet Oncle & ſi bon, & ſi ſage,
Qui vous légua ſon bien dans ſes derniers momens,
S'applaudiroit de ſon ouvrage,
S'il pouvoit voir le bon uſage
Que vous faites de ſes préſens !

LA COMTESSE.

Au Comte d'Eſtelan, peu riche par moi-même,
Je dois tout mon bonheur & l'aiſance où je ſuis ;
Mais je n'acceptai point, ſans une peine extrême,
Ce qui de droit revenoit à ſon fils.
Si l'amour, de ce fils égara la jeuneſſe,
Si, ſans l'aveu d'un père, il contracta des nœuds

Que de ſon ſang réprouvoit la nobleſſe,
Il fut toujours excuſable à mes yeux.
Un père peut, dans ſa colère,
Déshériter ſon fils par un arrêt ſévère,
Mais c'eſt un châtiment toujours trop rigoureux,
Et ce n'eſt point à des parens avares
D'engloutir de leurs mains barbares
Les dépouilles d'un malheureux.
Je n'acceptai ces biens qu'on me forçoit de prendre,
Que pour les conſerver à celui que la loi
N'en devoit point priver pour moi;
Et j'étois prête à les lui rendre;
Je l'avois découvert enfin, lorſque la mort
Légitima mes droits en terminant ſon ſort.
Qu'au moins cet héritage immenſe,
Que je n'attendois pas, qui ne m'étoit point dû,
Serve en mes mains de récompenſe
A la pauvreté noble, ainſi qu'à la vertu.

M. DE PIENNE.

Je vous reconnois-là, ce trait de bienfaiſance...

LA COMTESSE.

Ne louez pas ce qui n'eſt qu'un devoir.

SCENE VI.

M. DE PIENNE, SAINT-GERMAIN, LA COMTESSE, LA MARQUISE.

SAINT-GERMAIN, *à la Comteſſe.*

UN Négre fort bien mis m'a donné cette Lettre,
Qu'entre vos mains je dois expreſſément remettre.

LA COMTESSE.

De quelle part?

SAINT-GERMAIN.

Je n'ai pu le ſavoir;
Il ne m'en a rien dit.

(*Il ſort.*)

SCENE VII.

M. DE PIENNE, LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA COMTESSE.

VOULEZ-vous bien permettre?

LA MARQUISE.

Des façons avec vos amis!

LA COMTESSE, *après avoir lu les premieres lignes tout bas.*

Eſt-ce un ſonge ?... Ecoutez ; vous ſerez bien ſurpris !

(*Elle lit.*)

« MADAME,

» ON prend ici de longs détours pour s'expliquer ; au » bout d'une heure on n'a rien dit ; moi, je parle pour » être entendu. Voici le fait. Je vous aime de tout mon » cœur. J'ai fait deux fois le tour du monde, j'ai vu » des femmes de toutes les contrées & de toutes les » couleurs ; mais d'un Pôle à l'autre on chercheroit en » vain votre égale.

» J'ai été ce matin chez vous ; vous n'y étiez pas, » & j'en ai été bien fâché, car j'avois grande envie de » vous voir ; je n'ai trouvé que cette Dame qui vous » accompagnoit l'autre jour chez la Marchande de » Bijoux ; elle eſt jolie auſſi cette Dame-là, & elle rit » beaucoup ; mais elle rira tant qu'il lui plaira, ſur ma » parole, elle ne vous vaut pas. Venons à nos affaires.

» J'ai de la naiſſance, je n'en ſuis pas fâché ; je » poſſéde une grande fortune, j'en fais cas. Le par- » tage de ſix millions, des pierreries tant que vous vou- » drez ; cent Eſclaves pour vous ſervir ; de ſuperbes ha- » bitations dans le plus beau pays du monde ; un Mari, » jeune encore, franc, bon, honnête, vaillant ; cela vous » convient-il, Madame ? Il faut me répondre très-vîte, » s'il vous plaît, car je dois bientôt repaſſer les mers. » Parlez vrai, je m'arrangerai en conſéquence. Nous » nous connoiſſons beaucoup, quoique nous ne nous » ſoyons vus qu'une fois. Une affaire importante m'a

» conduit ici ; elle vous regardoit d'une façon, à pré-
» ſent elle vous regarde d'une autre. Ceci n'eſt pas clair,
» je vous l'expliquerai.

» J'ai l'honneur d'être, Madame, avec un profond
» reſpect, la paſſion la plus vive & la plus ardente,

Votre très-humble & très-
obéiſſant Serviteur,
CHARLES MORINZER.

Et par apoſtille.

» Votre réponſe au plutôt : me voulez-vous ? Ne me
» voulez-vous pas ? Dites oui ou non.

LA MARQUISE.

Oh ! l'admirable ; oh ! la bonne aventure !
Il eſt parfait l'original !
Son ſtyle eſt comme ſa figure...
Mais le moindre délai pourroit être fatal....
Eh vite, eh vite !...

M. DE PIENNE.

Quoi ?

LA MARQUISE.

Du papier, une plume.
(*A la Comteſſe.*)
Je répondrai pour vous ; ce n'eſt pas la coutume ;
Mais il n'importe, & ce ſera bien bon.

LA COMTESSE.

Etes-vous-vous folle ?... Mais que pourrez-vous lui dire ?
Il veut une réponſe.

LA MARQUISE.

Eh bien, je vais l'écrire.

(*Prenant la Lettre.*)

Voyons... Que dit Monſieur Charles Morinzer ?

(*Liſant.*)

« Me voulez-vous ? Ne me voulez-vous pas ? Dites oui » ou non. »

(*Elle écrit au milieu d'une grande feuille de papier & en gros caractères* : NON.)

LA COMTESSE.

Que faites-vous ?

M. DE PIENNE.

Mais c'eſt une folie.

LA MARQUISE.

Je plie & vais cacheter le Billet.
A la réception de ce tendre poulet
Le Moringet, je le parie,
Extravaguera tout-à-fait.
Il faudra l'enfermer.... Saint-Germain.

SCENE VIII.

M. DE PIENNE, LA COMTESSE, ST-GERMAIN, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, *à Saint-Germain.*

VAs remettre.

LA COMTESSE.

Mais arrêtez... Non, je ne puis permettre....

LA MARQUISE.

Je voudrois être là pour entendre ſes cris.

LA COMTESSE.

Saint-Germain....

LA MARQUISE.

Pars, je le veux.

SAINT-GERMAIN.

J'obéis.

M. DE PIENNE.

La plaiſanterie eſt unique.

SAINT-GERMAIN.

Irai-je ?

M. DE PIENNE.

Eh, oui.

LA MARQUISE.

Vas donc.

(*Il ſort.*)

SCENE IX.

M. DE PIENNE, LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA COMTESSE.

Mais il se fâchera.

LA MARQUISE.

Tant mieux. Son amour est comique,
Son courroux nous désennuiera.

LA COMTESSE

En vérité, ma chère Amie,
Vous êtes folle.

LA MARQUISE.

Eh mais, j'en conviens bonnement.
O Charles Morinzer, que je vous remercie!
Vous êtes un homme charmant!
Il va crier, jurer, faire un bruit effroyable;
Nous allons le voir revenir
Dans une rage inconcevable.
Cela doit faire une scène admirable!
Apprêtons-nous à nous bien divertir.

LA COMTESSE.

Il eut été beaucoup plus raisonnable
De ne pas prendre garde à cet Original:
Sa lettre au fond ne fait ni bien ni mal,

Et ne méritoit pas votre folle réponſe.

LA MARQUISE.

Vous êtes trop ſenſée; allez, je vous renonce.

SCENE X.

M. DEPIENNE, LA COMTESSE, LA MARQUISE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MADAME....

LA COMTESSE.

Eh bien?

LE LAQUAIS.

Monſieur d'Elvoir Votre Notaire, eſt là.

LA COMTESSE.

Je vais le recevoir. (*Il ſort.*)

SCENE XI.

M. DE PIENNE, LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA COMTESSE.

AH, mon cher Comte, écoutez, je vous prie...

M. DE PIENNE.

Que voulez-vous ?

LA COMTESSE.

Ne pourroit-on savoir
Ce qu'est ce Morinzer, & par quelle manie
Cet homme-là me rend le but de sa folie ?
Allez, je vous supplie, & tâchez de le voir.
Et sur-tout, s'il vous est possible,
Détournez-le de revenir.
(*La Marquise fait signe au Comte de n'y point aller.*)
Cette scène pour moi ne sera pas risible.
Je ne crois pas devoir si fort m'en réjouir.

M. DE PIENNE.

Avec bien du plaisir je ferai le message,
Vous n'avez pas besoin de m'en presser :
Mais d'un semblable personnage
Il sera mal-aisé de vous débarrasser.

LA COMTESSE.

Il n'importe, essayez. Avec impatience
Nous attendrons votre retour.

M. DE PIENNE.

Je vais vous obéir & ferai diligence.
(*A la Marquise.*)
Adieu, Madame.

LA MARQUISE.

Adieu, Monsieur. Bon jour.
(*Le retenant comme il va pour sortir.*)
Ecoutez, écoutez : par votre complaisance,
Vous me taxez d'extravagance,
Mais songez que j'aurai mon tour ;
Et gardez-vous, après ce trait d'impertinence,
De me parler jamais de votre amour.

LA COMTESSE.

Autre folie!

M. DE PIENNE.

Oh, oui ; mais rien ne me rebute.
(*A la Marquise.*)
Vous l'avez dit cent fois, & je n'y crois jamais.
Un caprice fait la dispute,
Un caprice fera la paix.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

QU'ILS ſont plaiſans tous ces Notaires !
Pour expliquer les choſes les plus claires
Ils ont des mots ſi durs, des termes ſi mal faits,
Un ſi mauvais genre d'écrire,
Qu'on eſt tout étonné lorſqu'on vient à les lire,
De ne pas même entendre le François.

LA COMTESSE.

Ne faut-il pas ſe prêter à l'uſage !
C'eſt le ſtyle du bon vieux tems.

LA MARQUISE.

On pouvoit parler ce langage
A nos ayeux. C'étoient de bonnes gens
Qui n'en ſavoient pas davantage :
Mais j'ai droit à préſent d'exiger, vu mon âge,

Que l'on me parle au moins la langue que j'entens.

LA COMTESSE.

Vous avez bien raiſon, mais votre plainte eſt vaine.
Eſt-ce le ſeul abus que l'on auroit, ſans peine,
Bien-tôt détruit, ou du moins corrigé,
Et dont nous ſupportons la chaîne
Par pareſſe ou par préjugé?
Mais l'heure approche, je le penſe,
Où Montalais.... je crois que j'entens quelque bruit....

LA MARQUISE.

Ah! votre cœur rempli d'impatience
Vole vers Montalais, le devance ou le ſuit.

LA COMTESSE.

Oui, je l'attens..... je ſuis impatiente.....

LA MARQUISE.

Et c'eſt un tourment que l'attente.
Pour moi, j'attens auſſi, mais c'eſt pour quereller.

LA COMTESSE.

Qui? ce pauvre de Pienne?

LA MARQUISE.

Oui, je vous le proteſte.

LA COMTESSE.

Un peu de pitié.

LA MARQUISE.

Non, je veux le déſoler
Mais ne le plaignez pas, il n'eſt jamais en reſte.

SCENE II.

LA COMTESSE, SAINT-GERMAIN, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

AH, voilà Saint-Germain! Eh bien, notre billet
A-t-il produit un bon effet?
Le Charles Morinzer eſt déſolé, je gage.

SAINT-GERMAIN.

J'ai rempli ma commiſſion:
Mais ne me chargez plus d'un ſemblable meſſage.
Il a penſé m'en coûter bon.

LA MARQUISE.

Comment donc?

SAINT-GERMAIN.

Il entend fort mal le badinage,
Ce Monſieur-là.

LA MARQUISE.

Quoi donc? Que t'eſt-il arrivé?
Mon ſtyle a-t-il fait des merveilles?

SAINT-GERMAIN.

Chez ce diable de réprouvé
J'aurois ma foi laiſſé mes deux oreilles,
Si prudemment je ne m'étois ſauvé.

LA MARQUISE.

Comment, il eſt fâché ? La ſcène eſt admirable!
Contes nous..... contes donc.

SAINT-GERMAIN.

Avec votre billet,
Dont je ne croyois pas, s'il faut vous parler net,
Le contenu ſi redoutable;
A l'aide d'un maître valet,
Qui me guidoit d'un air capable,
J'ai pénétré juſqu'en un cabinet
Où ſiégeoit ce Monſieur. Là, d'un air agréable,
J'ai fait mon petit compliment,
Sans verbiage, & fort adroitement.
» Voilà, Monſieur, ai-je dit, une lettre
» Que Madame, en vos mains, m'a chargé de remettre.
—» Madame?—Eh oui, Monſieur.—Maraut, Madame qui?
—» Eh mais, Monſieur, Madame de Sancerre.
—» Madame de Sancerre? — Oui, je vous le jure, oui.
—» Que ne parlois-tu donc, coquin? Pourquoi te taire?
» Donne donc, pourſuit-il avec vivacité;
» Un billet d'elle-même? Oh, l'admirable femme!
» De mes tourmens elle a pitié.
» Le beau viſage! la belle ame! »
Tout en diſant ces mots, il rioit, il chantoit,
Me careſſoit, baiſoit votre lettre, ſautoit.
Mais, ô grand Dieu, quelle métamorphoſe!
A peine le billet eſt-il décacheté.....
Je ſuis de ſa fureur encore épouvanté.
» Non.....ô ciel! Quoi, dit-il, c'eſt un Non? Quoi, l'on oſe!
» Un Non tout court! Quoi, ce malin démon
» Par qui, depuis dix jours, j'ai l'eſprit en délire;

» Ce lutin rit de mon martyre ;
» Et, pour mieux m'insulter, affecte de n'écrire
» Qu'une syllabe, & c'est un Non!
» Petit monstre, que je déteste.....
» Que j'aime.... que j'adore : oh, je perds la raison.
» Et toi, maraut? — Monsieur, je vous proteste,
» J'ignorois son intention.
— » Tu ris, coquin, & veut me faire accroire.....
» Tu n'étois pas au fait d'une trame aussi noire?
» Tu ris encore? .... Ah, maudit postillon!
» Tiens, sois payé de ta commission ».
A ces mots, un soufflet..... Non, homme de sa vie,
Si bien qu'un soufflet soit donné,
N'en a jamais reçu, je le parie,
Qui fut mieux conditionné.
» Sors de chez moi, malheureux, ou j'atteste.....
» Sors, poursuit-il. — Eh, Monsieur, volontiers. »
Et lestement, gagnant les escaliers,
Je suis sorti sans demander mon reste.

LA MARQUISE.

Le trait est du dernier plaisant.
Cette aventure est impayable!

SAINT-GERMAIN.

Ma foi, moi, je me donne au diable
Si je vois là rien d'amusant.

LA MARQUISE.

N'auriez-vous pas voulu vous y trouver présente ;
Voir la figure extravagante
Du Morinzer gesticulant,
Chantant, riant, jurant, battant?
Il en a fait un tableau qui m'enchante.

LA COMTESSE.

Ce pauvre Saint-Germain ! il eſt tout ſtupéfait.
Votre gaîté l'humilie & l'afflige.
Tiens, mon pauvre garçon, prens cela ; prens, te dis-je :
C'eſt pour te conſoler du malheureux ſoufflet.

(*Elle lui donne de l'argent.*)

LA MARQUISE, *arrêtant Saint-Germain, qui va pour ſortir, & lui donnant auſſi de l'argent.*

Attends... Tout en riant, Germain, je ſuis ſenſible
A ton pitoyable accident.
Tiens, mon ami... Mais cependant,
N'eſt-il pas vrai que le fait eſt riſible ?

SAINT-GERMAIN.

Oui, je commence à le trouver plaiſant.

LA COMTESSE.

Laiſſes-nous.

(*Il ſort.*)

SCENE III.

LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

EH bien, quoi ? vous me faites la mine ?

LA COMTESSE.

Vous m'avez compromiſe & je ſuis très-chagrine
D'être pour quelque choſe...

LA MARQUISE.

Eh non, tout va fort bien.

LA COMTESSE.

Ah! j'apperçois de Pienne.

SCENE IV.

LA COMTESSE, M. DE PIENNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

EH bien, Monſieur?

LA COMTESSE.

Eh bien?

LA MARQUISE.

Charles de Morinzer? Qu'avez-vous appris?

M. DE PIENNE.

Rien.

On ne ſait dans ſon voiſinage,
Ni ce qu'il fût, ni ce qu'il eſt.
Hors deux Noirs, de ſes Gens aucun ne le connoît.
Ils penſent tous qu'il eſt de haut parage.
Grand Hôtel, beaux chevaux, magnifique équipage,
Un luxe recherché, le train le plus complet.
Inconnu dans Paris, dont il n'a nul uſage;
Il y vient d'arriver, ſelon ce qui paroît,
Après un aſſez long voyage.

J'ai conſulté juſqu'au moindre Valet,
Ils n'en ſavent pas davantage;
Les Nègres ſont inſtruits, mais gardent le ſecret.

LA MARQUISE.

Voilà de quoi me mettre à la torture.
Monſieur, ſi vous avez la moindre humanité,
Il faut ſavoir le mot de cette énigme obſcure;
Ou je deviendrai folle... Oh, oui, je vous le jure,
Folle... Folle n'eſt rien, mon ſort eſt arrêté;
Vous me perdrez, Monſieur, dans trois jours, j'en ſuis ſûre
Et je mourrai de curioſité.

M. DE PIENNE.

Vraiment la maladie eſt des plus ſérieuſes,
Et déja dans vos yeux je vois un feu mutin:
Cela pourroit avoir des ſuites dangereuſes.
Je ſerai votre Médecin.

LA COMTESSE.

Vous plaiſantez, & moi je ne ſuis point tranquile;
Cet homme m'inquiéte, & la Lettre incivile
Que Madame...

M. DE PIENNE.

Pourquoi vous en inquiéter?
Quel ſujet auriez-vous de le tant redouter?

LA MARQUISE.

Ma Lettre incivile!... Et j'endure
De ſang-froid une telle injure!
Incivile! aux dépens des fous
Il n'eſt donc plus permis de rire?
Ah! laiſſez-nous de grace un paſſe-tems ſi doux

Si vous nous retranchez le plaiſir de médire,
Le perſifflage & la ſatyre ;
A quoi donc nous réduiſez-vous ?

M. DE PIENNE, *à la Comteſſe.*

Mais ſans doute, Madame, ah ! ſoyons équitables ;
Grace pour les talens aimables.
Médire eſt un amuſement
Honnête & point du tout méchant ;
La ſatyre un plaiſir humain & charitable ;
Le perſifflage eſt ſi décent,
D'un ſi bon ton, ſi raiſonnable !
Ah ! le perſifflage eſt charmant !

LA MARQUISE.

Monſieur de Pienne, en véritable amie,
Je crois devoir vous avertir
Que pour le bonheur de ma vie,
Je ne vous aime point, & n'en ai nulle envie ;
Mais que vous finirez par vous faire haïr.
Je raille, & n'entends pas du tout la raillerie.

M. DE PIENNE.

Je ferai mon profit de l'Avertiſſement.

LA COMTESSE.

Je ne vous comprends pas, la plus vive tendreſſe
Sur vos deux cœurs agit également ;
Et vous vous querellez ſans ceſſe ?

M. DE PIENNE.

Eh mais, c'eſt par rafinement.
Toujours la paix, à la longue elle ennuie.
On ſe brouille un petit moment ;

On ſe boude, l'on s'injurie;
Pour ſauver la monotonie,
Il faut un raccommodement;
Et puis on s'aime à la folie
Juſqu'au premier évènement:
C'eſt ainſi que l'on remédie
A l'uniformité des ſcènes de la vie.

LA MARQUISE.

Vous arrangez tout cela joliment.

M. DE PIENNE.

Mais j'oubliois un fait d'aſſez grande importance,
Et qui doit vous tranquiliſer
Sur Charles Morinzer: malgré ſon opulence;
C'eſt ce que m'en ont dit ceux que j'ai fait jaſer;
Il eſt humain, généreux & ſenſible.
D'un accueil aſſez bruſque & pourtant acceſſible;
Vif, emporté, mais charitable & bon;
Il fait du bien à ce qui l'environne;
Il a bon cœur & mauvais ton:
Enfin ſon ſang, qui pour un rien bouillonne,
Fait que ſouvent il déraiſonne
Avec beaucoup d'eſprit & beaucoup de raiſon.
On vient ainſi de me le peindre.
De tous ceux que j'ai conſultés
Les avis ſe ſont rapportés
Parfaitement; & vous devez peu craindre
Un homme en qui l'on voit toutes ces qualités.

SCENE V.

LA COMTESSE, ST-GERMAIN, M. DE PIENNE, LA MARQUISE.

SAINT-GERMAIN, *très-effrayé.*

MONSIEUR de Morinzer....

LA COMTESSE & LA MARQUISE.

Eh bien?

SAINT-GERMAIN.

Avec inſtance
A Madame demande un moment d'audience:
Il a les yeux hagards & le ton du courroux.
Ah! ſi Madame en veut croire mon zèle,
Madame en cet inſtant ne ſera pas chez elle:
Cet homme n'eſt pas ſûr, & pourroit...

LA COMTESSE.

Taiſez-vous,
Faites monter.

(*Il ſort.*

SCENE VI.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, M. DE PIENNE.

LA MARQUISE.

JE veux être préſente.
La viſite ſera plaiſante,
Et je vais m'amuſer.

LA COMTESSE.

Non, non pas, s'il vous plaît.
Le Comte vous ſuivra juſqu'en mon cabinet.

LA MARQUISE.

Et pourquoi?

LA COMTESSE.

Je crains vos folies;
Elles ſont toujours bien jolies,
Mais il me faut en ce moment,
Du ſang-froid, du raiſonnement,
Et non point d'aimables ſaillies.

LA MARQUISE.

C'eſt bien dommage, aſſûrément;
L'entretien eût été charmant,
Mais vous allez être obéïe.
(*A M. de Pienne.*)
Puiſqu'avec vous il faut que je m'ennuie,
Venez, Monſieur.

M. DE PIENNE.

L'aimable compliment !
En vérité, vous êtes trop polie.

(*Ils ſortent.*)

SCENE VII.

LA COMTESSE, MORINZER.

MORINZER.

ENFIN, Madame, je vous vois !
Enfin je vous trouve une fois !
(*Repouſſant un fauteuil qu'elle lui préſente.*)
Ne vous dérangez pas. Aſſeyez-vous, de grâce.

LA COMTESSE.

Monſieur !...

MORINZER.

Non, non ; je ſuis fort bien debout.
Aſſeyez-vous.

LA COMTESSE.

Quand vous aurez pris place.

MORINZER.

Mon Dieu, point de façons. Je n'en veux pas du tout.
Je vais, je viens, je me promène,
Je m'aſſieds... Qu'avez-vous ? Vous reſpirez à peine.
Vous trouveriez-vous mal ? Quoi donc ? Je vous fais peur !
Juſte Ciel ! J'ai bien du malheur !

Je vous déplais... Oui, mon aſpect vous gêne...
Qu'ai-je donc fait qui vous doive allarmer ?
Si vous ſaviez le ſujet qui m'amène ?...
Ne tremblez point, Madame, & daignez vous calmer.
Je ſuis un fou, moins à blâmer qu'à plaindre ;
Je ſuis un fou, mais qui n'eſt point à craindre.

LA COMTESSE.

Je ne crains rien, Monſieur..... Un peu d'émotion
A votre aſpect m'a rendue interdite.
Si j'avois eu quelqu'appréhenſion,
Je n'aurois pas reçu votre viſite.

MORINZER.

Et dix fois ; oui, dix fois je me ſuis préſenté
A votre porte... Un maudit Suiſſe,
Un gros coquin, que l'enfer engloutiſſe,
Avec ſon baragouin & ſon air empâté ;
Moi, ſuppliant, m'a dix fois rejetté.
C'eſt par votre ordre, & ſans cela le traître...

LA COMTESSE.

Je n'avois pas, Monſieur, l'honneur de vous connoître...

MORINZER.

Me connoiſſez-vous mieux ?

LA COMTESSE.

Il ne tiendroit qu'à vous
De vous faire connoître avec un ton plus doux.

MORINZER.

C'eſt vrai, j'ai tort, mais telle eſt ma tournure ;
Il faut me le paſſer, & je n'ai pas deſſein

De vous faire la moindre injure.
Pardonnez-moi, Je ſuis un franc Marin,
Brave, loyal, honnête au fond de l'ame,
Un peu bruſque, il eſt vrai; dur... Mais j'ai pris mon pli;
Sur la mer on n'a point de femme,
Et l'on eſt honnête homme & point du tout poli.

LA COMTESSE.

J'aime du moins votre franchiſe,
Cela répare tout.

MORINZER.

Oh! pour franc je le ſuis;
C'eſt le naturel du pays.

LA COMTESSE.

Tant mieux, mais permettez, Monſieur, que je vous dise
Qu'il faudroit prendre un peu l'air, le ton de Paris.

MORINZER.

Je le prendrai.

LA COMTESSE.

Bon!

MORINZER.

S'il faut, pour vous plaire,
Etre galant, je le ſerai.
Aimez-moi ſeulement, voilà la grande affaire:
Enſuite à vos deſirs je me conformerai.

LA COMTESSE.

Que je vous aime?

MORINZER.

Eh oui!

LA COMTESSE.

J'ai reçu votre Lettre...

MORINZER.

A propos, daignez me permettre,
Vous qui parlez politeſſe, bon ton;
Votre réponſe à mon épître
Eſt-elle marquée à ce titre?
Non. Un ſeul mot. Rien qu'un mot: un ſeul *Non*
Madame, en vérité vous êtes laconique:
Je vaux bien pour le moins qu'avec moi l'on s'explique.
Je l'avouerai, ce *Non* là me confond.
Les Françoiſes, dit-on, ſont honnêtes, polies?
Vous me prouvez qu'elles ſont bien jolies,
Mais honnêtes... Ma foi ce billet là répond.

LA COMTESSE.

Autant que vous, Monſieur, ce trait me mortifie.
Ne me l'imputez point. Une indiſcrette amie,
Et vainement j'ai voulu l'empêcher,
Pour s'amuſer & par plaiſanterie,
S'eſt malgré moi permis une folie
Qui, vous & moi, Monſieur, a droit de nous fâcher.

MORINZER.

Paſſe quand on ſe juſtifie.
Je gage que ce trait maudit,
Dont vous me ſemblez ſi honteuſe,
Part de la malignè rieuſe,
Qui m'a penſé tantôt faire perdre l'eſprit?
J'ai pu vous en croire coupable!...
Pardon, mille pardons.... Avec des yeux ſi doux,
De la malignité, de la hauteur!... Qui, vous?...

Et

Et j'ai pu le penſer !... je ſuis trop condamnable.
Vous ne ſauriez rien faire de blâmable.
Vous pouvez bien déranger mon cerveau,
Me déſoler, m'envoyer au tombeau,
Sans avoir d'autre tort que celui d'être aimable.

LA COMTESSE.

Vous me flattez.

MORINZER.

Je dis la vérité.
A préſent que ſur vous, ſur votre honnêteté
Il ne me reſte plus de doute,
Revenons à l'objet qui m'amène en ces lieux;
Je ne prends pas de chemins tortueux,
Je vais au but, & ſuis tout droit ma route.
Je vous aime, ma Lettre a dû vous le prouver;
Oui, je vous aime, & de toute mon ame;
Voulez-vous m'épouſer, Madame?
Vous ne pouvez jamais trouver
D'époux qui ſache aimer plus tendrement ſa femme.
Mon bien eſt plus clair que le jour,
Et je le prouverai. Ma fortune eſt immenſe;
Je la mets à vos pieds, ainſi que mon amour.
Acceptez-les tous deux, ayez cette indulgence.
Je ne veux point marchander votre main,
Elle n'a point de prix, cette main ſi chérie,
Et ſi, pour l'obtenir au gré de mes ſouhaits
Rien qu'un ſeul jour, on demandoit ma vie,
Ah! de bon cœur je vous la donnerois.

LA COMTESSE.

Combien, Monſieur, vous me rendrez confuſe!
D'un procédé ſi beau mon cœur eſt pénétré....

Pour prix de tout l'amour que vous m'avez montré,
Faut-il vous dire, hélas ! que ce cœur....

MORINZER.

Me refuſe ?
Et pourquoi ? Qu'ai-je en moi qui ſoit ſi rebutant ?
Je ne ſuis pas bien beau, mais dans le mariage
Eſt-ce tout qu'un joli viſage,
Le caractère eſt le point important ;
Lui ſeul ſurvit à la jeuneſſe.
Six mois après l'hymen toute illuſion ceſſe,
Et l'on ſe juge à la rigueur.
La beauté perd ſon pouvoir ſéducteur,
On s'accoutume à la figure,
Et l'on ſe fait à la laideur.
Le tems eſt le creuſet où l'amour vrai s'épure.
L'eſprit, le jugement, les qualités du cœur,
Voilà le ſeul charme qui dure.

LA COMTESSE.

Il eſt vrai, mais....

MORINZER.

Mais... Mais je vous déplais... Pourquoi ?
Oui, oui, pourquoi ? Quel eſt mon crime ?
Eſt-ce de vous aimer ? Hélas ! c'eſt malgré moi.
Un funeſte aſcendant m'opprime,
Je vous le jure ; &, ſur ma foi,
En dépit de mon cœur l'amour me fait la loi.
Je déteſte, à la fois, & j'aime mon Martyre.
Je fuis, mais vainement, l'amour vers vous m'attire ;
Il eſt par-tout, car par-tout je vous vois ;
Pour mon malheur tout eſt amour, je crois ;
Juſques à l'air que je reſpire.

LA COMTESSE.

Modérez-vous, Monſieur. Je vois, je plains, je ſens
Le triſte état où je réduis votre ame;
Cependant, pour nourrir cette ſi vive flâme,
Avez-vous conſulté mes ſecrets ſentimens?
Oui, Monſieur, vous m'aimez; mais me ſuis-je obligée
A vous payer du plus léger retour?
En quoi, Monſieur, par votre amour
Envers vous puis-je être engagée?
Daignez écouter la raiſon;
Ne me reprochez pas ce qui n'eſt point mon crime;
Mon cœur qui ſe refuſe à votre paſſion,
Vous offre toute ſon eſtime.
La vôtre m'eſt due... Oui, vous me l'accorderez.
Je ſuis loin d'inſulter aux maux que vous ſouffrez.
Je vois avec horreur ce triomphe biſarre;
Triomphe trop commun dans ce ſiécle inſenſé;
Dont croit jouir une femme barbare,
En déchirant un cœur qu'elle a bleſſé.

MORINZER.

Eh! voilà de tout point ce qui me déſeſpere.
Non, je ne puis vous accuſer de rien.
Il eſt vrai, je vous aime; oui, je vous aime... Eh bien?
C'eſt ma faute à moi ſeul ſi je ne puis vous plaire.
Les volontés ſont libres, j'en convien.
Contre votre rigueur qu'employer? Quelles armes?
De votre côté ſont les charmes,
L'amour, l'amour ſeul eſt du mien.
Mais, dites-moi; répondez-moi, Madame,
Ai-je un Rival? Soyez de bonne-foi;

Ce cœur qui ne peut être à moi,
Brûleroit-il d'une autre flâme ?

LA COMTESSE.

Monſieur....

MORINZER.

Vous héſitez ?... Quel myſtere ?... Parlez.
Vous êtes veuve, &... Ciel ! vous vous troublez !
Oui, vous aimez, oui, vous êtes aimée !
Je ſuis né bon, naturellement doux ;
Mais dans l'ardeur des mouvemens jaloux
Dont je ſens mon âme enflâmée,
Je ſuis un Diable, au moins, je vous en averti.
Je veux voir mon rival, la choſe eſt réſolue.
Il faut que je le voye, il faut que je le tue,
Ou qu'il me tue & que tout ſoit fini.

LA COMTESSE.

Vous abuſez, Monſieur, de mon trop d'indulgence.
De quel droit venez-vous chez moi
Pénétrer mes ſecrets & m'impoſer la loi ?
De quel droit ?... J'ai pitié d'un excès de démence
Qui vous emporte malgré vous.
Vous n'écoutez qu'un aveugle courroux,
Et j'y veux oppoſer toute ma patience,
Je ne vous ai point dit, je penſe,
Qu'un autre m'inſpira des ſentimens plus doux...
Mais cela fût-il vrai, qu'auriez-vous à me dire ?
Maitreſſe de ma main, ne puis-je diſpoſer
D'un cœur ſur qui, Monſieur, vous n'avez nul empire ?
Parce que vous m'aimez : faut-il vous épouſer ?

MORINZER.

Oui, ſi c'eſt un bonheur pour vous d'être adorée.

LA COMTESSE.

Monſieur, vous m'arrachez un bien cruel aveu ;
Mais je le dois à votre âme égarée.
J'ignore l'art d'entretenir un feu
Dont je ne ſuis point pénétrée.
Je ne vous aime point, & je n'épouſerai
Qu'un homme à qui je plaiſe & que je chérirai.
Ce ſeroit vous faire une offenſe,
Monſieur ce ſeroit vous trahir
Que vous donner la plus foible eſpérance
D'un bonheur incertain, fondé ſur l'avenir.
Le Ciel ne nous a point fait naître l'un pour l'autre ;
Ne vous obſtinez point, par l'amour emporté,
A troubler ma tranquilité ;
Et travaillons tous deux à vous rendre la vôtre.

MORINZER.

Il faut en convenir, je ſuis bien malheureux !
Je viens ici pour perdre l'inhumaine,
Pour la réduire à cet état affreux
Où d'un homme irrité me réduiſit la haîne.
Je paſſe les monts & les mers,
Je viens du bout de l'Univers
Dans le deſſein de ruiner l'ingrate,
Mon honneur, mon bon droit, tout le veut, tout m'en flatte
De ce qui fût à moi la cruelle jouit,
Je la déteſte, je l'abhorre ;
Je veux la voir, je la vois, je l'adore,
Et mon projet s'évanouit.

Savez-vous qui je ſuis, femme injuſte & barbare ?
Soupçonnez-vous le ſort qu'un ſeul mot vous prépare ?
Je ſuis ce malheureux, ce fou ſi déteſté,
Quele pere le plus ſévère,
Dans le tranſport de ſa colère,
Autrefois a déshérité,
Que l'on crut mort, qui vit pour vous déplaire,
Pour vous aimer malgré votre inhumanité.....
Je ſuis d'Eſtelan.

LA COMTESSE.

Vous !

D'ESTELAN.

Moi-même.

LA COMTESSE, *tombant dans un fauteuil.*

Ah ! Montalais !... Je me meurs !

D'ESTELAN.

Malheureux !
Belle Sancerre !... Et c'eſt moi ; moi, qui l'aime...
Dieu ! c'eſt moi qui la plonge en cet état affreux !
(*Il appelle.*)
Au ſecours. Accourez....

SCENE VIII.

LA MARQUISE, LA COMTESSE D'ESTELAN M. DE PIENNE.

D'ESTELAN, *à la Marquise.*

EH ! venez donc, Madame.

LA MARQUISE.

Quel bruit ? Quels cris ?

M. DE PIENNE.

O Ciel !

D'ESTELAN.

Je conviens de mon tort :
Je ſuis trop vif... J'ai dit dans mon premier tranſport...
Mais pourquoi refuſer auſſi d'être ma femme ?

LA MARQUISE.

Quoi, c'eſt là le ſujet ?... Votre brutalité.....

LA COMTESSE.

Ah, mon amie !

D'ESTELAN.

Adorable Sancerre,
Oubliez ma vivacité ;
Votre chagrin me déſeſpere.
(*A la Marquiſe.*)
Obtenez mon pardon..... Madame, en vérité,

J'étois troublé par la colere.
(*A M. de Pienne.*)
Monſieur, priez pour moi..... j'aime, je ſuis jaloux;
J'ai peut-être un rival, un rival redoutable.....
Ah! vous devez m'excuſer tous.
Je ſuis trop amoureux pour être raiſonnable.

LA MARQUISE.

La folie eſt un mal qui doit ſe pardonner.
Cela peut arriver à la meilleure tête.
Monſieur, on peut déraiſonner,
Mais il faut au moins être honnête.

D'ESTELAN.

Eh, ventre bleu!

M. DE PIENNES.

N'oubliez pas, Monſieur,
Que vous êtes avec des femmes.

D'ESTELAN.

Je reſpecte beaucoup ces Dames;
J'en aime une de tout mon cœur,
Et quoiqu'on ſoit, Monſieur, d'une rudeſſe extrême;
N'oubliez pas, tout le premier,
Que quoique marin & groſſier,
Je ne puis pas vouloir offenſer ce que j'aime.

M. DE PIENNE.

Je le veux croire, mais enfin.....

LA COMTESSE.

Si vous ſaviez.....

D'ESTELAN.

Laiſſons-là mes fureurs, & mon extravagance;

Que mes tranſports jaloux ſoient par vous oubliés.
J'ai, je vous le repete, une fortune immenſe ;
Et je viens la mettre à vos pieds.

LA COMTESSE.

Ah, je vous crois, Monſieur, des biens conſidérables,
Et vous pouvez encor les augmenter.
Oui, je vais, dès ce ſoir.....

D'ESTELAN.

Et veuillez m'écouter !
Sans vous, qu'ont-ils ces biens pour être deſirables ?

LA MARQUISE.

Quelle eſt donc cette énigme ?

M. DE PIENNE.

A quoi tend ce diſcours ?

LA COMTESSE.

Monſieur eſt.....

D'ESTELAN.

Non, Madame, & pourquoi leur apprendre ?
Je ne ſuis rien.... Je n'ai d'autre droit qu'un cœur tendre,
Qu'un cœur brûlant des plus vives amours.....
Acceptez-le, par grace.....

LA MARQUISE.

Il a perdu la tête.

DE PIENNES.

Mais, Monſieur, vous vous égarez.....

LA COMTESSE.

Ah ! ſouffrez que je vous arrête,

Et de Monſieur, quand vous le connoîtrez,
Ainſi que moi, vous jugerez:
Il n'eſt point de cœur plus honnête.
Monſieur eſt d'Eſtelan, mon couſin.....

M. DE PIENNE.

Lui?

LA MARQUISE.

Qui, lui?
Comment, il n'eſt pas mort!

D'ESTELAN.

Non, & pour tout vous dire,
Je revenois faire valoir ici
Un droit inconteſtable, & qu'on n'a pu proſcrire.
Je fus jadis un fou..... L'on peut l'être à vingt ans
Pour une eſclave de mon pere
Je brûlai d'une ardeur légere.
La raiſon l'éteignit plus encor que le tems:
Mon pere, mal inſtruit ſans doute,
(*A la Comteſſe*)
M'exhéréda..... Mon bien enrichit la vertu,
Et la beauté, puiſque vous l'avez eû:
J'y gagne plus qu'il ne m'en coûte,
Mais jamais cet hymen, il eſt vrai, réſolu,
Qui d'un pere abuſé m'attira la colere;
Ce projet fou, d'un âge téméraire,
Ce vil hymen ne fut jamais conclu;
Et je venois pour rendre la juſtice
A mon bon droit, à l'équité propice,
Pour qu'on annulle un teſtament,
Qui, s'il ne me ruine, au moins me deshonnore.

Mais je la vois, mais je l'adore,
Et bannis tout reſſentiment.
Loin de vouloir lui ravir ſa fortune,
Et ma vie & mes biens, je lui viens tout offrir.
Notre félicité commune,
L'équité, mon amour, tout doit nous réunir.
Mes amis, je vous en conjure,
Secondez-moi, tâchons de la fléchir.
Par une agréable impoſture
Je ne ſais point embellir mes diſcours.
Mon langage, mon cœur, mon eſprit, mes amours
Sont ſans apprêts, ainſi que la nature :
Mais mon langage eſt celui d'un bon cœur,
Mais ce cœur aime avec idolâtrie ;
Et s'il faut perdre, hélas, l'eſpérance chérie
D'être un jour ſon époux, de faire ſon bonheur,
Soyez aſſez humains pour m'arracher la vie !

LA MARQUISE.

Mais, s'il étoit moins bruſque, il eſt intéreſſant.

LA COMTESSE.

Ah, Monſieur ! comment reconnoître
Un procédé ſi noble & ſi touchant ?
Après les ſentimens que vous faites paroître,
Lorſque vous inſpirez un intérêt ſi grand,
Faut-il, hélas, pour me confondre
Que mon cœur ſoit contraint.....

LA MARQUISE.

Laiſſez, je vais répondre.
Vous êtes fort émue, & je ſuis de ſang froid ;
Je vais diſcuter votre droit.

D'ESTELAN.

Et quel droit, s'il vous plaît?

LA MARQUISE.

Mais celui qui ſubſiſte:
Le teſtament.

D'ESTELAN.

Abus.

LA COMTESSE.

Monſieur, je me déſiſte
De tout droit à vos biens. L'acte fut-il meilleur,
Euſſiez-vous encor plus mérité la colere,
Et la punition ſévere
De votre pere & de mon bienfaiteur.....
Vos titres ſont inconteſtables,
Et des miens contre vous je ne veux point m'armer.
Plus les biens ſont conſidérables,
Plus vous devez les réclâmer;
Et moins je dois les garder davantage;
Ils ſont à vous, rentrez dans tous vos droits.
L'exacte probité ne connoît point de loix
Qui puiſſe autoriſer le vol d'un héritage.

LA MARQUISE.

Que faites vous?

D'ESTELAN.

Comment?

LA COMTESSE.

Ecoutez-moi, Monſieur.
Quant à l'hymen que vous avez en vue,
De tous les biens que je vous reſtitue,

Il ne me reſte que mon cœur;
Souffrez que j'en ſois la maîtreſſe.
Je ſens, ainſi que je le dois,
L'honneur que me fait votre choix;
Mais commande-t-on la tendreſſe?
Plus vous m'aimez, plus je dois de retour
Au ſentiment qui vous anime.
Je ne puis vous offrir que la plus tendre eſtime;
Et l'eſtime eſt trop peu pour payer tant d'amour.
Reprenez tous vos biens. Au bonheur de ma vie
Ils ne contribueroient que médiocrement:
Que l'amitié ſoit le ſeul ſentiment
Qui pour jamais l'un à l'autre nous lie!
Eſt-ce un ſi grand effort? Vous m'aimiez comme amant,
Aimez-moi comme votre amie.

D'ESTELAN.

Et vous me regardez, cruelle!.... Et vous parlez
Et votre voix enchantereſſe
Dans ce cœur que vous déſolez,
Par les plus doux accens, ajoute à mon yvreſſe;
Et tout en vous, tout eſt fait pour charmer.
Les graces, la beauté, l'eſprit, le caractere;
Vous uniſſez tout ce qu'il faut pour plaire;
Et vous voulez que je ceſſe d'aimer!
Point d'amitié! Non, mon ame brûlante
Ne peut ſe contenter d'un ſentiment ſi froid.
A de l'amour c'eſt de l'amour qu'on doit:
Soyez ma femme, mon amante,
Et que rien que la mort ne briſe nos liens.
Moi, j'irois reprendre vos biens!
Je ne ſuis que trop riche, & cela m'importune.

Que me ſeroit, ſans vous, la plus haute fortune?
C'eſt vous ſeule, c'eſt vous que je veux; oui, vous, vous.
Je veux que vous ſoyez ma femme;
Et, malgré vous; oui, malgré vous, Madame;
Il faut que je ſois votre époux.

LA MARQUISE.

Il eſt fort, celui-là!

M. DE PIENNE.

Que pouvez-vous prétendre?
Eſt, quels ſeront vos droits, quand Madame conſent
A renoncer pour vous au teſtament?

LA COMTESSE.

Oui, Monſieur, dès ce ſoir je ſaurai tout vous rendre.

D'ESTELAN.

Et moi, Madame; & moi, je ne veux rien reprendre;
Je veux plaider.

LA COMTESSE.

Plaider! Vous, Monſieur? Et pourquoi?
Je rends tout.

D'ESTELAN.

Il m'importe, & je veux plaider, moi.
Nous plaiderons.

LA MARQUISE.

Si j'étois à ſa place
Je ne vous ferois point de grace;
Homme groſſier, homme entêté!
Vous plaidez par malice; & craintive, elle n'oſe.....
Elle a bon droit & gain de cauſe.
Déshérité!..... Cent fois déshérité.

LA COMTESSE.

Et laiſſez donc.

D'ESTELAN.

Non, non, qu'elle pourſuive,
Contre votre beauté, contre ce ton ſi doux,
Qui me déſarme & me captive;
Ses injures & ſon courroux
Mieux que mon cœur me ſervent contre vous.
Adieu; ſi du procès l'iſſue eſt incertaine;
Si je le perds, du moins, j'aurai ſu me venger.
Vous êtes cruelle, inhumaine;
Mon cœur de vos liens ne peut ſe dégager.
Un procès vous fait de la peine;
Et moi, je veux plaider pour vous faire enrager.
(*Il ſort.*)

SCENE IX.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, M. DE PIENNE.

LA COMTESSE.

EH! Monſieur, 'arrêtez...

LA MARQUISE.

Monſieur!

M. DE PIENNE.

Il prend la fuite.

Moitié tendre, moitié brutal;
Cet homme eſt bien original!

LA MARQUISE.

Je croyois m'amuſer un peu de la viſite;
Il m'a prouvé que croyois fort mal.

LA COMTESSE.

A Montalais en mariage,
Je croyois apporter un immenſe héritage;
Je m'en flattois juſqu'à ce jour.
Mes biens ſur ſa Maiſon, non moins pauvre qu'illuſtre,
Alloient répandre un nouveau luſtre;
Et je n'ai plus pour dot que le plus tendre amour!

LA MARQUISE.

Eh! que faut-il de plus à ſa tendreſſe extrême?

M. DE PIENNE.

M. DE PIENNE.

Quel bien plus précieux eſt-il pour un amant ?

LA COMTESSE.

Ah ! renonce-t-on aiſément
Au plaiſir, au bonheur d'enrichir ce qu'on aime ?

LA MARQUISE.

J'entends du bruit.

LA COMTESSE.

C'eſt lui, je le ſens à mon cœur.

M. DE PIENNE.

Madame, c'eſt lui-même.

LA COMTESSE.

Ah ! que va-t-il apprendre !
Quelle nouvelle !

M. DE PIENNE.

Il aime avec ardeur.
Ses biens ſont votre amour, ſa richeſſe eſt l'honneur.
Ce coup n'a rien qui puiſſe le ſurprendre.

SCENE X.

LA MARQUISE, MONTALAIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

CHER Montalais!

MONTALAIS.

Enfin, je vous revois!
Après trois mois d'une pénible attente;
Ce jour heureux me rend tout à la fois
Et mes amis, & mon amante.....
Mais quels triſtes regards, & quel ſombre maintien!
Sur quel ſujet rouloit votre entretien?
Vous eſt-il arrivé quelque accident funeſte?
Vous ne me dites rien.

LA COMTESSE.

Hélas!

LA MARQUISE.

Ah, Montalais!

M. DE PIENNE.

Nous ne ſommes pas gais.

MONTALAIS.

Cela ſe voit de reſte.
Eſt-ce parce qu'on juge aujourd'hui mon procès?

LA MARQUISE.

Nous étions tous d'une gaîté charmante!

J'ai bien ri ce matin, & nous pleurons ce ſoir.

MONTALAIS.

Vous m'effrayez!

LA COMTESSE.

Je viens de recevoir
Une viſite à coup ſûr étonnante.

MONTALAIS.

Et de qui donc?

LA MARQUISE.

D'un fou.

MONTALAIS.

Quel eſt-il?

LA COMTESSE.

Mon couſin.

MONTALAIS.

Et lequel!

M. DE PIENNE.

D'Eſtelan.

MONTALAIS.

D'Eſtelan!

LA COMTESSE.

Oui, lui-même.

LA MARQUISE.

Il reclame ſes biens.

LA COMTESSE.

Il a des droits.

M. DE PIENNE.

Il l'aime.

LA COMTESSE.

Le teſtament eſt nul.

LA MARQUISE.

Plein d'une ardeur extrême

Il offre, avec ſon cœur, ſa fortune & ſa main.

M. DE PIENNE.

Il s'obſtine à ne rien reprendre.

LA COMTESSE.

Je ne veux point plaider, je veux....

MONTALAIS.

Il faut tout rendre.

LA COMTESSE.

Ah ! Montalais, c'eſt mon deſſein,
Mais, en rendant un ſi riche héritage,
La pauvreté devient mon ſeul partage,
Et l'hymen fortuné dont mon cœur ce matin
Se formoit la plus douce image.....

MONTALAIS.

Et cet hymen comblera tous nos vœux.
O mon amie ! un peu moins de richeſſe,
Et toujours la même tendreſſe ;
Nous n'en ſerons que plus heureux.
Avec de ſi grands biens jouit-on de ſoi-même ?
Peut-on jouir de ce qu'on aime ?
L'Ambition, ce Démon de la Cour,
Emporte lui ſeul des années.
En cent projets, formés & détruits tour-à-tour,
Combien ſe perdent de journées !
Les heures, malgré nous, s'envolent ſans retour
Par de vains plaiſirs entraînées ;
Il reſte à peine un moment pour l'amour.
J'acceptois les bienfaits d'une main auſſi chère,
Je les acceptois ſans rougir ;
L'amour ennoblit tout quand l'amour eſt ſincère ;

Et c'eſt à moi maintenant de jouir
Du plaiſir qu'eſpéroit Sancerre,
Et du bonheur qu'on vient de lui ravir.
Oui, chère amante, aimable & tendre amie,
Le peu que j'ai, mon amour & ma vie,
Jouiſſez-en comme de vos bienfaits;
Tout eſt à vous. Si ma tendreſſe,
Si les ſoins, ſi le cœur de l'heureux Montalais
Peuvent vous tenir lieu d'une immenſe richeſſe,
Je ne craindrai de vous ni plaintes, ni regrets.

LA COMTESSE.

Ah! vous aviez raiſon, de Pienne!...
J'accepte tout.... Je te donne ma foi,
Je reçois à jamais la tienne.
Ton cœur eſt le ſeul bien, le ſeul qui m'appartienne;
Et ta tendreſſe eſt tout pour moi.
Mais, Montalais, voici l'heure fatale....

MONTALAIS.

Nous allons nous rendre au Palais.

LA COMTESSE.

Rien n'eſt plus incertain que le ſort d'un procès.
Votre fortune en dépend.... Rien n'égale
Mon effroi, ma perplexité.

MONTALAIS.

Mal à propos votre eſprit ſe tourmente;
Mon Avocat dit ma cauſe excellente;
J'attends l'évènement avec tranquillité.
Venez me voir juger.

LA COMTESSE.

Non; je ſuis trop tremblante.

MONTALAIS.

Moi j'ai d'heureux preſſentimens.

LA COMTESSE.

Permettez qu'ici je demeure.
Allez, ne perdez point de tems....
Je ſaurai mon ſort dans une heure.
(*A la Marquiſe.*)
Allez-vous au Palais ?

LA MARQUISE.

Non, je reſte avec vous.
Je ſuis femme, ſans doute, & des plus curieuſes,
J'aime à pouvoir porter des nouvelles heureuſes,
Mais je vous immole mes goûts.

LA COMTESSE.

Je vous en remercie... Allez... Je vais écrire
A ce fou qui, dans ſon délire,
S'obſtine à refuſer ſon bien;
Qui veut plaider, quoi qu'on puiſſe lui dire,
Ou s'unir avec moi d'un éternel lien,
Oui, je vais profiter du tems de votre abſence,
S'il daigne m'accorder un moment d'entretien,
Pour le diſſuader de ſon extravagance.
(*A Montalais.*)
De la fortune, hélas ! je n'exige plus rien;
Je partage la tienne, & le Ciel équitable
Va t'aſſurer un bien qui ſuffit à tous deux.
Si d'une tendre Amante il écoute les vœux,
L'évènement te ſera favorable;
Le triomphe t'attend, & nous ſommes heureux.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, ST-GERMAIN.

SAINT-GERMAIN.

OUI, Madame, à l'inſtant il doit ici ſe rendre.
Votre billet l'a, dit-il, enchanté.
Il n'eſt plus en colère, il me l'a répété,
Madame, en me forçant de prendre
Des gages évidens de généroſité.

LA COMTESSE.

Retirez-vous, je vais l'attendre.
(*Il ſort*).

SCENE II.

LA COMTESSE, *ſeule.*

POUR la dernière fois parlons à d'Eſtelan ;
C'eſt la Marquiſe qui l'irrite.
En le contrariant elle aigrit, elle excite

Un cœur né vif, & d'ailleurs excellent,
Seule ſur ſon eſprit j'aurai bien plus d'empire,
Il ne pourra me réſiſter.
La douceur ſeule peut ſéduire
Un caractère ardent, prompt à ſe révolter.
Il ignore que l'hymenée
Doit avec Montalais unir ma deſtinée,
Il me croit libre; eh bien, prolongeons ſon erreur.
S'il faut qu'un jour la vérité l'éclaire,
Ah, que ce ſoit du moins ſans faire ſon malheur!
Qu'il ne pénètre enfin ce douloureux myſtère
Qu'après avoir triomphé de ſon cœur.
J'éprouve, par le mien, quelle peine cruelle
Doit reſſentir un cœur tendre & fidele
Qui perd & pour jamais l'objet de ſon amour.....
Ah, Montalais! peut-être à l'inſtant même
Quand tu m'adores, quand je t'aime,
On nous ſépare ſans retour!
Le gain de ton procès décide ta fortune.
Et..... mais chaſſons une idée importune
Qui me pourſuit & qui fait mon tourment...
De mes yeux, malgré moi, je ſens couler des larmes;
Je réfléchis, mais vainement.
Que la raiſon a de fragiles armes,
Et qu'il eſt mal aiſé de vaincre ſes allarmes,
Lorſqu'on tremble pour ſon Amant!
On vient, c'eſt d'Eſtelan..... Renfermons en moi-même
Et mes chagrins & mon déſordre extrême.

SCENE III.

D'ESTELAN, LA COMTESSE.

D'ESTELAN.

Me voilà... Grâce au Ciel, nous ſerons ſans témoins!
Je hais bien fort votre inſigne rieuſe,
Et votre grand Monſieur..... Sa mine ſérieuſe
Me glace & me déplaît..... Si je vous aimois moins
Je ſerois bien honteux de la ſotte colère
Que j'ai fait voir tantôt en vous quittant.
Je me ſuis comporté vraiment comme un enfant;
Mais ce n'eſt pas ma faute..... Un maudit caractère,
Un vice d'éducation.....
Grace, clémence, adorable Sancerre!
J'aime, & c'eſt bien aſſez pour ma punition.
Les fautes de l'amour aiſément ſe pardonnent;
Il n'a pas les yeux bien ouverts,
Il nous mène tout de travers;
Et les paſſions déraiſonnent.

LA COMTESSE.

Je ne me ſouviens plus de rien:
Quand votre faute eſt par vous reconnue;
Je l'oublie, & n'ai d'autre vue
En obtenant de vous cet entretien,
Que d'éclaircir vos doutes ſur un bien
Que l'équité veut que je reſtitue.

D'ESTELAN.

Eh quoi? Toujours me parler de cela!

Au diable le ſot héritage.
Parlons de mon amour, de mes offres..... Voilà
Ce qui me touche davantage.

LA COMTESSE.

Promettez-moi de m'écoûter
Sans vivacité, ſans colère.

D'ESTELAN.

Oui, oui, je me corrige, & mon ſang ſe tempere,
Je vous promets de ne pas m'emporter.

LA COMTESSE.

Tout Paris eſt inſtruit d'où me vient ma fortune.
Vous méritez, à ce qu'on croit, le ſort
Que vous fit éprouver votre pere à ſa mort.
Telle eſt l'opinion commune.
On apprendra bien-tôt que, ſans nul fondement,
On vous traita comme un coupable.
La vérité perce mal aiſément,
Mais elle n'a beſoin que d'un jour favorable,
Et ſon triomphe en eſt plus éclatant.
Plus le Public aujourd'hui vous accable,
Plus il ſera pour vous dans un moment.
Je n'aurai plus en lui qu'un juge inexorable;
Peut-être même il me croira capable
D'avoir dicté le teſtament.
Le monde ne peut ſe réſoudre
A ne porter qu'un jugement certain;
Il veut des preuves pour abſoudre,
Il condamne ſans examen.
S'il faut que de nos cris le barreau retentiſſe,
Quel champ pour la malignité!
On dira que je veux employer la juſtice
A conſacrer l'iniquité.

Si l'hymen nous unit, on dira que certaine
De perdre un bien que la loi m'eut ôté,
J'ai, pour le conſerver, ſacrifié ſans peine
Mon penchant & ma liberté.
Vous ignorez, Monſieur, tout ce que peut l'enviе
Pour noircir la plus belle vie.
La médiſance eſt ſon premier ſecret.
Si la vertu l'emporte, & s'il eſt ſans effet
A ſon ſecours ſurvient la calomnie.
On vous mépriſe, l'on vous hait,
Et celui qui ſur vous lança le premier trait,
Eſt le ſeul qui vous juſtifie.
Jugez, après cela, ſi je dois m'expoſer
A des bruits, dont en vain je voudrois me défendre;
Si nous devons plaider, quand je veux tout vous rendre,
Et ſi je puis vous épouſer.

D'ESTELAN.

Eh que vous font les propos du vulgaire?
Pour exercer ſa malice ordinaire,
Viendra-t-il chez vous vous chercher?
D'ailleurs ſes traits ne peuvent vous toucher:
Pour les braver, vous avez un aſyle:
C'eſt votre conſcience. On doit être tranquille
Quand un pareil témoin n'a rien à reprocher.
Mais, malgré les détours que vous prenez, Madame;
Je pénétre, je lis juſqu'au fond de votre ame.
Vous êtes généreuſe, & vous avez pitié
D'un malheureux dont la raiſon s'altere;
Vous ne prétendez pas, quand je ne puis vous plaire,
Que par un dur refus je ſois humilié:
Vous ſavez l'adoucir par tant de politeſſe.

Par une voix si tendre, un ton si pénétré,
Que le cœur est forcé de vous aimer, traîtresse,
Quand pour vous il est déchiré.
Je suis sans art, mais je vois votre adresse;
Et je vous en fais bien bon gré.
Il faut donc renoncer à la douce espérance
De vous voir à mon sort unir votre destin?
Je ne prétens vous faire aucune violence.
Sans le cœur qu'est-ce que la main?
Et vous ne m'aimez pas. J'en ai la triste preuve.
Mais, n'aimez-vous personne? ... Allons, en bonne foi,
Est-il quelqu'un plus fortuné que moi?
Voulez-vous toujours rester veuve?

LA COMTESSE.

J'ignore quel destin me réserve le Ciel.
Et ce qu'en ce moment sur mon sort il prononce;
Je ne puis rien répondre de formel:
Peut-être pour jamais il faut que je renonce
Aux doux plaisirs d'un amour mutuel....
Voilà dans cet instant ce que mon cœur m'annonce,
Et mon veuvage est peut-être éternel.

D'ESTELAN.

Tant mieux! si ne pas plaire est un chagrin sensible,
Si de votre froideur je suis désespéré:
Mon mal seroit encor mille fois plus horrible
Si quelqu'un m'étoit préféré.
Me voilà plus tranquille.... Ainsi, sur l'héritage,
Vos scrupules hors de saison....

LA COMTESSE.

Voici le testament, les papiers....

D'ESTELAN.

A quoi bon?

LA COMTESSE.

Je ne puis plus les garder davantage.

D'ESTELAN.

Je n'en veux point, vous dis-je; & je ſuis riche aſſez.
C'eſt en vain que vous me preſſez.

LA COMTESSE.

Prenez, Monſieur; prenez, je ſuis inébranlable.

D'ESTELAN.

Mais réfléchiſſez donc, ô femme inconcevable!
Vous n'aviez rien, & je dois le ſavoir,
Quand Monſieur d'Eſtelan vous fit ſon héritiere;
Sa fortune eſt tout votre eſpoir:
Que vous reſtera-t-il en la perdant entiere?

LA COMTESSE.

L'honneur d'avoir fait mon devoir.

D'ESTELAN.

Qui que tu ſois.... Ange.... Génie....
Car tant de grandeur d'ame, & tant de loyauté
Ne ſont pas d'un mortel, tes vertus t'ont trahie....
Tu n'as rien de l'humanité
Que la forme & que la beauté.
Qui que tu ſois, je t'en ſupplie,
Laiſſes-moi t'adorer, laiſſes-moi t'enrichir.
Reprens tous ces papiers; dont l'aſpect m'importune;
Il n'appartient qu'à toi d'honorer la fortune,
Si la vertu peut l'ennoblir.
Reprens....

SCENE IV.

LA COMTESSE D'ESTELAN, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, *entrant étourdiment.*

Est-il parti ?

D'ESTELAN.

Non, pas encor, Madame.

LA MARQUISE.

Et voulez-vous toujours épouſer ou plaider ?

D'ESTELAN.

La choſe en rien ne doit vous regarder.
Ce n'eſt pas vous que je voulois pour femme ;
Le Ciel d'un tel malheur m'a bien voulu garder.

LA MARQUISE.

Qu'il eſt galant !

D'ESTELAN.

Je ſuis vrai.

LA COMTESSE.

J'ai la gloire
D'avoir changé Monſieur. J'ai ſû le diſpoſer....

D'ESTELAN.

La raiſon ſur l'amour remporte la victoire.
Je ne m'obſtine plus à vouloir l'épouſer.
Je ſuis bouillant, je ſuis colère,

Mais après tout, quand je ne ſais pas plaire
Je ne ſais pas tyranniſer.

LA MARQUISE.

C'eſt pour moi ſeule, au moins qu'il n'eſt jamais aimable!
Je ſuis charmée au fond de vous voir raiſonnable.
Mais comment vouliez-vous qu'elle pût vous aimer?
Eſt-ce au moment qu'un heureux hyménée
Doit avec Montalais unir ſa deſtinée,
Que vous pouviez prétendre à l'enflammer?

D'ESTELAN.

Quoi?

LA COMTESSE.

Juſte Ciel!... Marquiſe....

LA MARQUISE.

Elle a dû vous le dire,
Oui, Montalais eſt un homme charmant.

D'ESTELAN.

Elle l'aime?

LA COMTESSE.

Arrêtez.... je ſouffre le martyre.

LA MARQUISE.

Vous ſavez bien que pour elle il ſoupire
Depuis ſix ans... Oui, Monſieur, conſtamment.

D'ESTELAN.

Quoi! vous aimez?

LA MARQUISE.

Ce n'eſt pas un myſtère.

D'ESTELAN.

Quoi, vous vous mariez?

LA MARQUISE.

Dès demain, je l'espère.

D'ESTELAN.

Vous m'avez trompé ?... Vous !... Adieu, Madame.

(*Il sort.*)

SCENE V.

LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA COMTESSE.

AH! Ciel!

Qu'avez-vous fait ?

LA MARQUISE.

Mais, une étourderie;

Si ce que je crois est réel.

Aussi de vos desseins que n'étois-je avertie ?

C'est quelque chose de cruel,

Il est dur d'ignorer les secrets d'une amie.

On pense la servir contre un Original,

On veut bien faire & l'on fait mal.

LA COMTESSE.

Mais la discrétion étoit si naturelle !

Vous connoissez le fougueux d'Estelan,

Sa brusquerie & son sang pétillant;

Vous ne pouvez douter que la moindre étincelle

N'enflamme un esprit si bouillant :

Comment ne pas sentir que je devois me taire

Sur mon hymen, sur le nom d'un époux ?

Aux

Aux premiers tranſports d'un jaloux,
Heureux peut-être autant que téméraire,
Ne devois-je donc pas ſouſtraire
L'objet de mes vœux les plus doux?

LA MARQUISE.

Je reconnois ma faute, & j'en ſuis bien honteuſe.
Quoi, d'Eſtelan?... Je ſuis bien malheureuſe.

LA COMTESSE.

Calmez-vous; le danger peut encor s'éviter.
Sur Montalais j'ai quelque empire;
Et quant à d'Eſtelan, le moment du délire
Eſt le ſeul avec lui qui ſoit à redouter.

LA MARQUISE.

En vérité, vous me rendez la vie.

LA COMTESSE.

Mais ils ne viennent point.... J'attends, en frémiſſant,
Un Arrêt bien intéreſſant.

LA MARQUISE.

Dans votre cour j'entends un équipage....
Et votre doute enfin va ſe voir éclairci.
Vous pâliſſez?...

LA COMTESSE.

Moi!

LA MARQUISE.

Reprenez courage:
Le cœur me dit que tout a réuſſi.

LA COMTESSE.

Puiſſe le Ciel accomplir le préſage!
Je ne me ſoutiens plus.... Je tremble.

LA MARQUISE.

Les voici.

SCENE VI.

LA COMTESSE, MONTALAIS, LA MARQUISE, M. DE PIENNE.

LA MARQUISE.

EH bien?

LA COMTESSE.

Ciel! vous avez perdu votre cauſe!

MONTALAIS.

Oui.

LA MARQUISE.

On vous condamne?

M. DE PIENNE.

Il n'eſt plus d'eſpérance.
Dépens, dommages, intérêts;
Il perd tout avec ſon procès.

LA MARQUISE.

C'eſt une iniquité, c'eſt une préférence.

MONTALAIS.

Mes Juges ont raiſon & j'étois abuſé.
De l'examen des faits je m'étois repoſé.
Sur un homme que l'apparence
A ſans doute ſéduit plus que l'appas du gain.
Je regardois mon droit comme certain,
J'agiſſois avec confiance;
Mais au ſimple expoſé, dès le premier rapport,

J'ai de mes foibles droits ſenti l'inſuffiſance ;
J'ai prévu quel ſeroit mon ſort,
Et me ſuis prononcé moi-même ma Sentence.
Je ſens combien le coup eſt accablant,
Et ne me vante point du faſtueux courage
De voir mon ſort d'un œil indifférent.
Mon malheur eſt d'autant plus grand
Qu'une autre avec moi le partage.
O ! ma plus tendre amie ! Eſt-ce-là le deſtin,
Eſt-ce-là le bonheur dont encor ce matin :
Nos yeux entrevoyoient la ſéduiſante image ?
Tout a changé pour nous dans l'eſpace d'un jour,
Et contre un ſi terrible orage
Nous ne pouvons oppoſer que l'amour.
Vous ne me dites rien ! quel ſilence funeſte !
Ah ! je n'ai rien perdu ſi votre cœur me reſte...
Sancerre !... Eh quoi, loin de me conſoler,
Vous détournez la vue, & craignez de parler ?

LA COMTESSE.

Ah ! Montalais !

MONTALAIS.

Eh bien ?

LA COMTESSE, *à part.*

Quel ſacrifice !
Il eſt affreux ; il faut qu'il s'accompliſſe.

MONTALAIS.

Qu'avez-vous donc ; & d'où vient qu'aujourd'hui ?...

LA COMTESSE.

Vous allez tout ſavoir.

MONTALAIS.

Quoi donc ?

LA COMTESSE.

Monſieur de Pienne

Et vous, Marquiſe, un moment avec lui
Permettez que je m'entretienne.

LA MARQUISE.

Très-volontiers; mais qu'il me ſoit permis
De vous bien rappeller, à l'un ainſi qu'à l'autre,
Que, quel que ſoit ſon malheur & le vôtre,
Vous avez encor des amis.

LA COMTESSE.

Voilà mon ſeul eſpoir.

M. DE PIENNE.

Que voulez-vous lui dire?
Quel eſt votre deſſein?

LA COMTESSE.

Vous le ſaurez bientôt.

M. DE PIENNE.

Vous m'effrayez, Madame, il faut...

LA COMTESSE.

Ah! cher Comte!

M. DE PIENNE.

Je me retire.

(*Il ſort avec la Marquiſe.*)

SCENE VII.

LA COMTESSE, MONTALAIS.

MONTALAIS.

JE vous regarde & je frémis.....
Sancerre, qu'allez-vous m'apprendre?
D'un froid mortel tous mes ſens ſont ſaiſis....
Pour la premiere fois je crains de vous entendre.

LA COMTESSE.

Oppoſe à nos malheurs un cœur plus affermi.
Tu m'es bien cher!... Ah! Montalais! mon âme
Ne le ſentit jamais comme aujourd'hui.
Dans ce cœur malheureux rien n'éteindra la flâme
Dont l'embrâſa pour toi le Ciel qui t'a trahi.
Juſqu'au dernier ſoupir je te ſerai fidelle;
Je vivrai pour toi ſeul, & t'en donnes ma foi;
Mais il faut renoncer à moi.

MONTALAIS.

Sancerre!

LA COMTESSE.

Il faut briſer la chaîne la plus belle;
Et pour jamais nous ſéparer.
Plains moi du ſort affreux où je ſuis condamnée;
Mais ne prétendons plus à l'heureux hymenée
Que le plus tendre amour m'avoit fait eſpérer.
Je vais enſevelir au fond d'une retraite
Ma douleur, les combats qu'il faudra ſoutenir;
Je vais ne m'occuper que de ton ſouvenir;

De la perte que j'aurai faite,
Juſqu'à la mort je vais m'entretenir.
Un Cloître... Déſormais voilà mon ſeul aſyle.
Si je te fais heureux, j'y vivrai plus tranquile.
Tu viens de perdre tout; vis pour tout réparer;
Tu le dois, tu le peux, remplis ta deſtinée;
La mienne eſt d'être infortunée;
Et de vivre pour te pleurer.

MONTALAIS.

Eſt-ce un ſonge effrayant dont l'horreur m'environne?
C'eſt vous; c'eſt vous que mon malheur étonne...
Si quelqu'un me l'eut dit, je ne l'aurois pas cru.
Ah! malheureux! j'ai tout perdu,
Et Sancerre auſſi m'abandonne!

LA COMTESSE.

Quel ſoupçon! Quel reproche! Ingrat, il eſt affreux.
Je te pardonne cet outrage;
Du déſeſpoir c'eſt le langage,
Et tu ſerois plus juſte, étant moins malheureux.
Connois le cœur de ton amante,
Ce cœur que tu viens d'outrager,
Qui t'aime, qui ne peut changer;
Qui voit ton ſort ſans épouvante,
Trop heureux de le partager,
S'il n'aimoit que pour lui, ſi ſa tendreſſe extrême
Ne préféroit ton bonheur au ſien même.
Que veux-tu faire, & quel eſt ton deſſein?
Tu ſers avec honneur, & dans ton ſort funeſte,
A peine il ſuffira de ce peu qui te reſte
Pour ſoutenir ton rang & faire ton chemin.
A tes yeux, que l'amour faſcine,

J'offre une vérité terrible ; mais enfin,
Veux-tu qu'en te donnant la main
J'aide à conſommer ta ruine.
Par le retour de d'Eſtelan
La pauvreté devient mon ſeul partage ;
Irai-je en dot, & pour tout héritage,
Porter à mon époux ce funeſte préſent ?
Songe à ton nom, ſonge à mon ſang,
A ce qu'exigeront de nous en mariage
Et ta naiſſance & notre rang ;
Et conſidere après ſi le ſort qui t'opprime
De nous unir encor nous permet le bonheur.
Pour adoucir un revers plein d'horreur
Tu peux mettre à profit & la publique eſtime,
Et ton ſervice & ta faveur....
Ah ! laiſſe-moi, dans l'ardeur qui m'anime,
Supporter ſeule, ami, notre commun malheur.
C'eſt bien aſſez d'une victime.

MONTALAIS.

Qui vous, cruelle ; vous m'aimez,
Et votre bouche ôſe ici me preſcrire
De renoncer au ſeul bien où j'aſpire ?
Et vous m'aimez, vous m'eſtimez ?
Grand Dieu ! Je ſaurois mon amante
Plaintive, iſolée & ſouffrante
Dans l'horreur de la pauvreté ;
Et moi, d'une âme indifférente,
Occupé de moi ſeul & de ma vanité,
J'irois flatter la fortune inſolente ;
Solliciter près d'elle un regard de bonté,
Et mendier ſa faveur inconſtante,
Pour briller un moment d'un éclat emprunté ?

Non, ce n'eſt point ainſi qu'on aime,
Que j'aimerai juſqu'à la mort.
Le Ciel vous perſécute, il m'accable de même;
Heureux ou malheureux, je ſubis votre ſort;
Tous deux faiſons tête a l'orage;
Avec un même cœur, ayons même courage;
Oppoſons notre amour & ſon commun effort
Au ſort qui tous deux nous outrage....
Voilà de deux amans; oui, voilà le langage,
Lorſque l'on veut les traverſer.
Ce ſont-là les diſcours que l'amour leur inſpire;
C'eſt-là ce qu'ils doivent penſer;
Et voilà ce qu'il falloit dire.

* LA COMTESSE.

Je l'aurois dit, ingrat, ſi j'aimois foiblement,
Si je brûlois d'une flâme vulgaire.
Ce n'eſt-là que l'effort d'un amour ordinaire;
C'eſt un devoir qu'on remplit aiſément;
Mais pour l'objet d'une tendreſſe extrême,
Détruire ſon propre bonheur,
A ſa félicité ſacrifier ſon cœur,
Tout immoler pour lui juſqu'à ſon amour même;
Voilà d'une héroïque ardeur;
Voilà vraiment l'effort ſuprême;
Voilà ce que je veux, & c'eſt ainſi que j'aime.

MONTALAIS.

Quoi, vous conſentiriez?...

LA COMTESSE.

Ta gloire eſt tout pour moi.
Je veux la ſauver malgré toi,

---

*Ce qui eſt entre les deux aſtériques ne ſe dit point à la repréſentation.

Du piége dangereux que lui tend ta foibleſſe.
Je te conſerve ma tendreſſe,
Et je te rends & ta main & ta foi;
Mais de tes ſentimens j'exige un dernier gage,
Et mon eſtime eſt à ce prix.
De ma fortune accepte les débris;
Joints au reſte de ton naufrage,
Ils pourront aider ton courage
A triompher des deſtins ennemis.
Si tu m'aimas jamais; ſi tu m'aimes encore,
Pourras-tu refuſer à ce cœur qui t'adore,
Que ton malheur au moins ſoit allégé par lui;
C'eſt une grace que j'implore;
S'il faut te l'ordonner, je le veux, obéi.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, MONTALAIS, D'ESTELAN, LA MARQUISE, M. DE PIENNE.

D'ESTELAN, *à la Marquiſe & à M. de Pienne, qui veulent l'empêcher d'entrer.*

POURQUOI voulez-vous m'interdire
L'accès de cet appartement?
Je veux la voir, lui parler....

M. DE PIENNE.

Un moment.

D'ESTELAN.

Il faut que je la voie à préſent.

LA MARQUISE.

Quel délire !

D'ESTELAN.

Je la verrai, vous dis-je... A la fin, m'y voici.
Parbleu, Madame, on a bien de la peine....
Ah ! vous n'êtes pas ſeule ici ?
Quel eſt ce Monſieur-là ?... Montalais ? Oui ; c'eſt lui.
Bon jour, Monſieur. Je ſais quel ſujet vous amene,
Vous aimez ma Couſine... Et moi, je l'aime auſſi ;
Mais elle ne me voit qu'avec indifférence ;
Et vous êtes aimé... C'eſt fort bien fait à vous.
Malgré tout mon amour, malgré ſa violence,
Vous allez donc enfin devenir ſon époux !

MONTALAIS.

Son époux !... Ah !

D'ESTELAN.

Quoi vous verſez des larmes ?
Je ne viens point ici pour vous donner d'allarmes...
Et vous auſſi... Vous pleurez... Et pourquoi !

LA COMTESSE.

Que voulez-vous ſavoir ?

D'ESTELAN.

Son chagrin & le vôtre.
Dites-m'en le ſujet : vîte, dites-le-moi.
Pourquoi pleurez-vous l'un & l'autre ?
Eſt-ce encor moi ?... Je ſuis bien malheureux !
Me faites-vous un crime, hélas ! de ma foibleſſe ?
Je ne viens point troubler votre tendreſſe.
L'hymen va vous unir tous deux...
Et moi je pars, je quitte à jamais la contrée
Qui, pour mon déſeſpoir, à moi vous a montrée.
Je vais mettre entre nous l'immenſité des mers...

Puiſſe votre image adorée
Ceſſer de tourmenter mon ame déchirée,
Et ne pas me pourſuivre au bout de l'Univers!
Vous, heureux l'un par l'autre...

MONTALAIS.

Ah! jamais l'hyménée
Ne joindra notre deſtinée!
Du ſort le plus affreux j'éprouve tous les coups...
Je ſuis, Monſieur, plus malheureux que vous.

D'ESTELAN.

Je ne vous comprends point.

MONTALAIS.

Elle renonce au monde.
Dans une obſcurité profonde
L'ingrate court s'enſevelir....
Au fond d'un Cloître....

D'ESTELAN.

Vous!

LA MARQUISE.

O ma chère Sancerre!

D'ESTELAN.

Expliquez-moi donc ce myſtère.

M. DE PIENNE.

Sancerre, vous voulez nous fuir?
De ſon procès perdu vous voulez le punir?

MONTALAIS.

Tout à la fois généreuſe & cruelle,
Elle veut s'immoler, dit-elle, à mon bonheur.
Elle me rend ma liberté, mon cœur,
Et m'ordonne d'aller loin d'elle
M'appuyer des ſecours d'une foible faveur,

Pour rappeller à moi la fortune infidelle.

LA COMTESSE.

Vous le devez & je le veux;
Soumettons-nous au ſort qui nous ſépare.

D'ESTELAN.

Et c'eſt moi, juſte Ciel, qui les rend malheureux!
Moi, je ſerois aſſez barbare
Pour déſunir deux cœurs ſi généreux!
Vous allez le quitter? Vous voulez qu'il renonce
Au bonheur d'être votre époux?
Vous voulez donc ſa mort? Dites, la voulez-vous?
C'en eſt l'arrêt qu'ici votre bouche prononce.
Si je ne puis oublier vos attraits,
Lorſque pour moi vous êtes inflexible,
Lui qui, bleſſé des mêmes traits,
A réuſſi du moins à vous rendre ſenſible,
Dites-moi, pourra-t-il vous oublier jamais?
Et vous, cruelle, oui, vous-même;
La généroſité vous aveugle aujourd'hui.
Demain vous ſentirez, peut-être autant que lui,
Qu'il faut mourir quand on perd ce qu'on aime.
Vous l'exigez de lui, vous vous ſéparerez,
Mais vous emporterez ſon cœur, & lui le vôtre,
Et tous deux ſeront déchirés.
Après avoir vécu malheureux l'un par l'autre,
En vous aimant encor, tous deux vous périrez....
Je n'y puis conſentir: non, jamais, femme ingrate;
Et, malgré toi, je ferai ton bonheur.
C'eſt inutilement que ton orgueil ſe flatte
De refuſer mes dons comme mon cœur.....
Le voilà, votre époux, il l'eſt, il le doit être:
Il ne vous eût pas plû, s'il n'étoit vertueux:

Vous vous convenez tous les deux.
A l'égard de vos biens, je vous ferai connoître
Que, ſi de beaux dehors ne parlent point pour moi,
Un cœur droit, un bon cœur eſt du moins mon partage.
(*Lui donnant des Papiers.*)
Tenez, prenez cela.

LA COMTESSE.

Que faites-vous ?

MONTALAIS.

Pourquoi ?...

D'ESTELAN.

Reprenez vos papiers.... Gardez votre héritage ;
Je vous le donne, & mieux que n'avoit fait la loi.
Prenez auſſi cet Acte, il vous atteſte
Qu'à cet héritage funeſte
J'ai ce matin renoncé pour toujours.....
Il m'eſt affreux, je le déteſte ;
Il a troublé le repos de mes jours.
J'étois heureux, vous m'étiez inconnue....
De mon bonheur il a détruit le cours,
Puiſque c'eſt par lui ſeul qu'ici je vous ai vue.
Quoi ! vous baiſſez les yeux ! me refuſeriez-vous ?

LA COMTESSE.

Ah ! Monſieur !

D'ESTELAN.

Montalais !

MONTALAIS.

Grand Dieu !

D'ESTELAN.

Femme adorable !
(*A la Marquiſe & à M. de Pienne.*)
Mes amis, réuniſſons-nous ;
Venez, embraſſons ſes genoux.
Obtenons d'elle un aveu favorable.

SCENE IX & derniere.

LA COMTESSE, MONTALAIS, LA MARQUISE, M. DE PIENNE.

MONTALAIS.

COURONS chez lui. Je garde un rayon d'eſpérance ;
Il ne partira pas. Des peines de ſon cœur,
Par les plus tendres ſoins calmons la violence.
Tâchons de le fixer en France :
Nous lui devons notre bonheur ;
Méritons le bienfait par la reconnoiſſance.

Fin du troiſiéme & dernier Acte.

J'AI lû par ordre de M. le Lieutenant-Général de Police, *Charles de Morinier*, Comédie en trois Actes & en vers, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la repréſentation & l'impreſſion. A Paris, ce 18 Avril 1777. SUARD.

Vû l'Approbation, permis de repréſenter & d'imprimer. A Paris, ce 5 Juillet 1777. *LE NOIR.*

De l'Imprimerie d'ANDRÉ-CHARLES CAILLEAU, rue Saint-Severin.

L'AMANT
DE SA FEMME,
OU
LA RIVALE
D'ELLE-MESME;
COMÉDIE

De M. Louis De Boissy, de l'Académie Françoise.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens François, au mois de Septembre 1721

ACTEURS.

PHILINTE.

DORANTE.

LÉANDRE, Amant d'Angelique.

ALIDOR, vieux Financier.

DORIMENE, Femme de Philinte.

ANGELIQUE, Sœur de Philinte.

LISETTE, Suivante.

LAFLEUR, Valet de Philinte.

UN MAISTRE DE MUSIQUE.

UN NOTAIRE.

La Scene eſt à Paris, chez Philinte.

L'AMANT DE SA FEMME, OU LA RIVALE D'ELLE-MESME; COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

PHILINTE, LA FLEUR.

PHILINTE.

LA Fleur!

LA FLEUR.

Monſieur?

PHILINTE.

Voilà qui eſt fait. Je ſuis revenu de la bagatelle,

& je ſuis las de mener une vie coquette & libertine. Je prétends me ranger.

LA FLEUR.

Qui vous inſpire un ſi bon deſſein ?

PHILINTE.

L'amour.

LA FLEUR.

Voilà un amour bien ſage !

PHILINTE.

Oui, l'amour me rend raiſonnable ; & un ſeul objet me fixe pour toujours.

LA FLEUR.

Je vous entends, Monſieur ; votre cœur ſe réchauffe pour Madame votre Épouſe.

PHILINTE.

Le ſot ! J'eſtime ma femme comme je le dois ; mais je garde mon amour pour une autre.

LA FLEUR.

Je vous demande pardon ; j'avois oublié qu'un homme de qualité ne doit pas aimer ſa femme.

(bas.)

Le voilà furieuſement revenu de la bagatelle !

PHILINTE.

Je ne ſuis plus occupé que de la charmante Vénitienne que je vis hier au Bal ; tout le reſte m'eſt indifférent. Avoue qu'elle en faiſoit le plus grand ornement, & qu'elle effaçoit toutes les autres.

LA FLEUR.

Il eſt vrai, Monſieur : mais que dites-vous de la Chauve-ſouris qui la ſuivoit ?

PHILINTE.

A quel propos ta Chauve-ſouris ? Serois-tu auſſi devenu amoureux ?

LA FLEUR.

Puiſqu'il faut vous en faire l'aveu, je vous dirai, Monſieur, que je n'ai pas moins de goût pour la Suivante, que vous en avez pour la Maîtreſſe.

PHILINTE.

Ce maraud affecte toujours d'être mon ſinge. Que dis-je ? Il enchérit. Si je bois, il s'enyvre ; ſi je coquette, il devient le Papillon du quartier ; & ſi j'aime, il ſoupire plus haut que moi.

LA FLEUR.

Les grands hommes ſe rencontrent.

PHILINTE.

Qu'elle étoit belle dans ſon déguiſement !

LA FLEUR.

Qu'elle étoit appétiſſante ſous le maſque !

PHILINTE.

Quand je me retrace ſon aimable idée, je me ſens pénétrer d'une douce langueur, ou tranſporter d'une tendre joie.

LA FLEUR.

Quand je ſonge que ma Chauve-ſouris me faiſoit

les doux yeux, je ſens en moi-même je ne ſçai quoi dont je ſuis tout ragaillardi.

PHILINTE.

Mais lorſque je fais réflexion que je n'ai pû la connoître, & que je ne ſçai, plus où la retrouver, la triſteſſe s'empare de mon ame ; je ſuis au déſeſpoir.

LA FLEUR.

Mais lorſqu'il me revient dans l'eſprit qu'elle n'a jamais voulu me dire ſon nom, ni me montrer ſon minois fripon, & que je ne puis ſçavoir ce qu'elle eſt devenue, je tombe dans l'abattement ; toute ma joie s'évanouit.

PHILINTE.

Je dois ce ſoir courir le Bal pour elle ; peut-être que l'Amour, ſenſible à ma peine, y conduira ſes pas, & l'obligera à ſe découvrir.

LA FLEUR.

Que ſçait-on ſi je n'aurai pas le même bonheur ?

PHILINTE.

Va voir ſi mon habit de Bal ſera fait pour ce ſoir, & reviens me le dire au plutôt.

LA FLEUR, *en s'en allant.*

Je m'en donne auſſi un des plus galans ; & je prétends me mettre en Cupidon.

SCENE II.

PHILINTE, DORANTE.

DORANTE.

BOn jour, mon cher. Qu'avez-vous? Vous me paroiſſez rêveur. Étiez-vous hier au Bal?

PHILINTE.

Oui, j'y étois.

DORANTE.

Comment avez-vous trouvé la Vénitienne qui danſoit avec tant de grace?

PHILINTE, *en ſoupirant.*

Adorable.

DORANTE.

Vous ſoupirez, & vous rougiſſez. L'aimeriez-vous?

PHILINTE.

Il eſt inutile de feindre; vous êtes connoiſſeur; je l'adore : & ce qu'il y a d'affligeant pour moi, j'ignore qui elle eſt, & je n'eſpere plus la revoir.

DORANTE.

Je vous ſurprendrois bien agréablement, ſi je vous diſois qu'elle eſt de ma connoiſſance.

PHILINTE.

De votre connoiſſance!

DORANTE.

Oui, de ma connoiſſance.

PHILINTE.

Ma joie & ma ſurpriſe ſont ſi grandes, que je ne ſçaurois parler.

DORANTE.

Je connois même les ſentimens où elle eſt pour vous; & je puis vous aſsûrer que vous n'en êtes point haï.

PHILINTE.

Ah! mon cher Dorante, apprenez-moi au plutôt ſon nom & ſa demeure; je vous devrai la vie.

DORANTE.

Je ne ſçaurois; elle m'a défendu de parler.

PHILINTE.

Et pourquoi me dire que vous la connoiſſez, & m'aſsûrer que je n'en ſuis point haï? Etes-vous de concert avec la cruelle pour me déſeſperer?

DORANTE.

Il eſt inutile de s'emporter. Tout ce que je puis faire pour le préſent, c'eſt de m'engager à rendre à la perſonne même une lettre de votre part, ſi vous voulez lui écrire, & à vous en apporter une réponſe dont vous ſerez content.

PHILINTE.

Que je vous embraſſe, mon cher ami. A la pareille.

DORANTE.

Mais ſi votre femme vous ſoupçonnoit, & qu'elle allât vous ſurprendre ? Prenez-y garde.

PHILINTE.

Je ne crains rien de ce côté-là ; il y a plus d'un mois que je la trompe, ſans qu'elle s'en apperçoive.

DORANTE.

Croyez-moi, les femmes ſont diſſimulées, & cachent ſouvent leur défiance ſous un air d'ingénuité.

PHILINTE.

Ma foi, mon cher, voulez-vous que je vous parle franchement ? Elle en croira tout ce qu'il lui plaira ; ſix mois de mariage ont épuiſé tout le goût que j'avois pour elle. Je me ſuis contraint juſqu'ici, & j'ai vécu plutôt en amant qu'en mari ; mais je ne ſçaurois finir l'année ; auſſi-bien ce n'eſt plus la mode d'aimer ſa femme ; & je ſerois berné des honnêtes gens, s'ils ſçavoient la maniere bourgeoiſe dont je vis avec la mienne.

DORANTE.

On voit bien que vous fréquentez le Chevalier, & qu'il vous inſpire les ſentimens du beau monde.

PHILINTE.

Il eſt vrai que je lui ai cette obligation, & qu'il m'a fait rougir de l'attachement Gaulois que j'avois pour Dorimene.

DORANTE.

Vous prenez le bon parti ; on doit être eſclave de la mode, quelque déraiſonnable qu'elle ſoit. Aimer ſa femme, quoique belle, c'eſt du dernier bourgeois. Mais ne craignez-vous pas de pouſſer à bout ſa vertu? Elle pourroit bien vous imiter par vengeance.

PHILINTE.

Je tiens encore cette maxime du Chevalier, que l'homme du monde, comme le ſage, ſe met au-deſſus des accidens qui ne dépendent pas de lui.

DORANTE.

Fort bien ; cependant je ne vous conſeille pas de vous dire ſon ami, ſi vous voulez l'être de la Dame en queſtion. Comme il fait profeſſion de médire du beau ſexe, ce ſeroit lui faire mal votre cour : & le plus sûr moyen de vous mettre bien avec elle, c'eſt de vous brouiller avec lui.

PHILINTE.

Vous faites bien de m'avertir ; nous avions fait la partie de courir cette nuit le Bal enſemble ; je vais écrire à cette aimable inconnue ; puis j'irai dégager la parole que j'ai donnée au Chevalier. Venez prendre ma lettre.

DORANTE.

Je vous ſuis. J'apperçois Liſette ; diſons-lui un mot en paſſant.

SCENE III.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

LIſette, notre affaire va le mieux du monde; Philinte a donné dans le panneau, & ſans le ſçavoir; il eſt plus épris de ſa femme qu'il ne l'a jamais été. A l'heure même où je te parle, il lui écrit une lettre que je me ſuis chargé de lui rendre; je n'ai pas le tems de t'en dire d'avantage. Adieu, je te recommande toujours mes intérêts auprès de Dorimene.

LISETTE.

Comptez ſur moi; j'y ferai mon poſſible.

(*ſeule.*)

A préſent je voudrois ſçavoir de la Fleur s'il eſt dans l'erreur comme ſon Maître, & s'il m'a reconnue ſous l'habit de Chauve-ſouris. Le voici, il s'entretient tout ſeul: écoutons un peu les ſottiſes qu'il ſe dit à lui-même.

SCENE IV.

LISETTE, LA FLEUR.

LA FLEUR, *ſans appercevoir Liſette.*

MOnſieur Philinte & moi, nous allons avoir nos habits de Bal dans une heure au plus tard ; ils feront du bruit l'un & l'autre. Ah ! Chauve-ſouris de mon ame, ſi je puis vous racrocher aujourd'hui, vous ne réſiſterez point aux charmes de mon habillement. Par modeſtie, je ne dis rien de ceux de ma perſonne.

LISETTE, *ſans ſe montrer.*

Il en tient ; je n'en puis plus douter.

LA FLEUR.

Autrefois Liſette m'étoit chere : mais ce n'eſt rien auprès de ce que je ſens pour ma Chauve-ſouris. Le feu, l'ardeur, la flamme qui me brûle..... tout cela fait que j'extravague, & que je ne ſçais ce que je dis.

LISETTE.

Le voilà qui joue d'après ſon Maître, & qui perd la tramontane. Comme il a bonne opinon de lui, feignons d'être ſenſible à l'infidélité qu'il croit me faire, pour me donner la Comédie entiere.

(*à la Fleur.*)

Tu en aimes donc une autre, perfide que tu es? Tu ne ſçaurois le nier; j'ai tout entendu, & je ſçais la trahiſon que tu m'as faite au Bal. Autrefois Liſette t'étoit chere: mais ce n'eſt rien auprès de ce que tu ſens pour ta Chauve-ſouris: réponds, traître, réponds.

LA FLEUR.

Que diable veux-tu que je te réponde? Je ne te croyois pas ſi près; mais il me paroît que tu t'aviſes un peu tard d'être jalouſe; il y a long-tems que tu me vois coqueter d'un œil aſſez indifférent.

LISETTE.

Tandis qu'il y a eu de la galanterie dans ton procédé, je me ſuis tue, perſuadée que j'avois ſeule ton cœur; mais à préſent que tu en aimes ſérieuſement une autre, & que je l'apprends de toi-même, la rage & la douleur m'emportent: je ne ſuis plus la maîtreſſe de mes ſentimens.

LA FLEUR, *à part.*

La pauvre fille eſt ſi paſſionnée pour moi, que j'en ai pitié: tâchons de la conſoler par quelque mot de douceur. (*haut.*) Ne t'afflige point, ma chere Liſette; j'ai encore, par-ci, par-là, des idées de tendreſſe pour toi, & je voudrois, de tout mon cœur, t'aimer autant que tu le mérites.

LISETTE.

Ah! c'eſt trop me contraindre: il eſt tems que j'éclate..... oui, que j'éclate de rire. Ah, ah, ah.

LA FLEUR.

Je crois que tu te moques de moi.

LISETTE.

Tu n'en dois pas douter. Ah! ah! Le grand ſot de me croire amoureuſe d'une figure comme la ſienne!

LA FLEUR.

Qui ne s'y ſeroit trompé comme moi? Ah! que vous jouez bien, Meſdames les friponnes, & que nous ſommes de mauvais Comédiens auprès de vous!

LISETTE.

Pour te prouver que je ne ſuis plus ta maîtreſſe, je veux bien être ta confidente & te ſervir dans tes nouvelles amours. Crois-moi, ne refuſe pas l'offre que je te fais; je le puis mieux que toute autre.

LA FLEUR.

Fort bien; continue ton badinage.

LISETTE.

Non, je ne badine plus; ſi tu ſouhaites, je préviendrai la Chauve-ſouris en ta faveur.

LA FLEUR.

La connois-tu?

LISETTE.

C'eſt la meilleure de mes amies, & je puis compter ſur elle comme ſur moi-même.

LA FLEUR.

S'il étoit vrai, je te prierois, ma chere Liſette, de me dire ſon nom, ou de me procurer le plaiſir de l'entretenir un moment ce ſoir.

LISETTE.

Je t'accorde ce dernier point, & je te promets qu'avant que le jour finiſſe, tu la reverras. Peut-être ſe découvrira-t-elle, pourvu que tu me faſſes un aveu ſincere de ce que je veux ſçavoir de toi.

LA FLEUR.

Parle, & ſois ſûre de ma ſincérité.

LISETTE.

Crois-tu que Monſieur Philinte aime toujours ſa femme?

LA FLEUR.

Puiſque tu m'as prié d'être ſincere, je t'avouerai ingénuement que Monſieur Philinte aime ſa femme d'un amour ſi pur & ſi reſpectueux, qu'il eſt réſolu de faire lit à part au premier jour.

LISETTE.

Et la raiſon?

LA FLEUR.

La raiſon? qu'on lui a repréſenté qu'il ne conve-

noit pas à un homme comme lui de vivre de la ſorte, & qu'il ſeroit déshonoré à la Cour, ſi l'on apprenoit qu'il couche toutes les nuits avec ſa femme.

LISETTE.

A la vérité, cela eſt ſcandaleux ; mais quel eſt l'honnête homme qui le conſeille ſi bien ?

LA FLEUR.

Ne vois-tu pas ici tous les jours un certain Chevalier qui ne ſalue perſonne, qui bruſque dédaigneuſement tout le monde, & qui ne dit jamais du bien que de lui-même ?

LISETTE.

Qui ? ce petit-maître outré, qui fait vanité d'étaler des ſentimens libertins & des opinions dangereuſes, qui paſſe pour le fléau de notre ſexe, qui décrie ſur-tout l'amitié conjugale, & qui tourne en ridicule les maris qui ſont attachés à leurs femmes, & les femmes qui ſont fidelles à leurs maris ?

LA FLEUR.

C'eſt lui-même.

LISETTE.

Je lui prépare une piece digne de Liſette ; il ne s'en rira point. Mais revenons à ton Maître ; ſon cœur eſt-il vacant, ou n'eſt-il indifféremment occupé que du premier objet qu'il rencontre ?

LA

LA FLEUR.

Je te dirai à l'oreille, qu'il a perdu, comme moi, ſa liberté au bal, & qu'il eſt éperdument amoureux de la Maîtreſſe de ma Chauve-ſouris. Il brûle auſſi pour elle ſans la connoître, & ne l'a jamais vue qu'en habit de Vénitienne.

LISETTE.

Cela ſuffit, je ſuis contente de toi; tu m'as tenu ta parole, & je te tiendrai la mienne. A ce ſoir.

LA FLEUR.

Dois-je bien me fier à toi? Tu as je ne ſçais quel charme qui ſéduit les gens à qui tu parles, on n'y peut réſiſter: tu aura beau me tromper encore une fois, je ſerai pris une troiſieme. Je vois venir Madame Dorimene. Adieu. Il eſt tems que j'aille rendre réponſe à mon Maître.

LISETTE.

Il eſt dans mes filets.

SCENE V.

DORIMENE, LISETTE.

LISETTE.

JE vous l'avois bien dit, Madame, que votre Mari vous trompoit; mais il s'eſt pris lui-même: & notre partie de bal a eu tout le ſuccès que nous en pouvions attendre. Il ſoupire pour ſa femme, lorſqu'il croit ſoupirer pour une autre; & ce qu'il y a de plus réjouiſſant, j'ai fait la conquête de Lafleur ſous l'habit de Chauve-ſouris, dans le tems que vous avez fait celle de Monſieur Philinte, ſous l'habit de Vénitienne.

DORIMENE.

Peut-être qu'il m'a reconnue, & que l'amour qu'il a fait paroître n'étoit qu'une feinte. Dorante, que nous avons mis de la partie, doit m'en éclaircir au plutôt; je l'attends.

LISETTE.

Je viens de lui parler; il m'a dit que votre Epoux avoit mordu à l'hameçon, & qu'il brûloit du deſir d'apprendre qui vous êtes; juſques-là même, que vous en devez recevoir une tendre

déclaration par écrit. Lafleur, à qui j'ai tiré les vers du nez, m'a aſſuré à peu près la même choſe.

DORIMENE.

Après tout, Liſette, c'eſt moi qu'il aime.

LISETTE.

Mais, vertu de ma vie! s'il vous aime, c'eſt parce qu'il ne vous connoît pas; &, vous aimer ainſi, n'eſt-ce pas vous être infidele?

DORIMENE.

Il eſt vrai; je voudrois le haïr, mais je ne puis.

LISETTE.

Vous ne ſçauriez haïr votre Mari? vous vous moquez; il n'y a rien de ſi naturel à une femme.

DORIMENE.

Oui; à une femme du bel air, à une coquette de profeſſion, qui penſe qu'il eſt aujourd'hui auſſi honteux de dire qu'on aime ſon mari, qu'il l'étoit autrefois d'avouer qu'on avoit un galant. Mais il n'en eſt pas ainſi d'une femme raiſonnable, que le devoir regle & que l'honneur conduit.

LISETTE.

Quelque vertu que vous ayez, êtes-vous obligée d'aimer ſi ſcrupuleuſement un mari qui mépriſe vos charmes au bout de ſix mois, & qui, loin de tenir

le ſerment que vous aviez fait l'un & l'autre de vivre comme deux tourterelles, eſt dans le deſſein d'avoir au plutôt un appartement ſéparé du vôtre, & de ne vous voir que le plus rarement qu'il pourra?

DORIMENE.

Ah! ce n'eſt point lui qui a formé ce deſſein; je le connois, il a le cœur trop bien fait; c'eſt ce fripon de Chevalier, qui l'empoiſonne de ſes conſeils, & qui, malheureuſement, eſt autoriſé par l'uſage du monde, cet uſage dangereux, qui ſéduit les plus honnêtes gens.

LISETTE.

Mais, Madame, cet uſage fait auſſi pour vous.

DORIMENE.

Tout mon reſſentiment ſe tourne contre le Chevalier.

LISETTE.

Conſolez-vous, vous allez être vengée; j'ai tout diſpoſé pour cela.

DORIMENE.

Et quelle eſt cette vengeance?

LISETTE.

J'ai ſoulevé ſecrettement toutes les femmes du quartier contre lui; je leur ai fait entendre qu'il

étoit notre ennemi déclaré, qu'il nous déchiroit continuellement par des médiſances outrées, & qu'il témoignoit pupliquement le mépris qu'il avoit pour nous. En un mot, je l'ai peint à leurs yeux avec des couleurs ſi noires, & elles ſont toutes ſi irritées, qu'il verra beau jeu la premiere fois qu'il viendra ici. Mais! que veut Angelique, les larmes aux yeux?

SCENE VI.

DORIMENE, ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

AH! ma bonne ſœur, j'ai recours à vous.

DORIMENE.

Qu'eſt-ce, qu'avez-vous, Angelique?

ANGELIQUE.

On vient de me dire que mon petit frere vouloit me donner à ce vieux Financier qui vint hier ici. J'ai bien de l'averſion pour le couvent, mais je l'aimerois encore mieux que ce barbon-là. Je mourrois s'il m'épouſoit.

DORIMENE.

Remettez-vous, belle Angelique; je ſçais le moyen de l'empêcher.

ANGELIQUE.

Ah! vous me rendez contente. Je vous dirois bien autre choſe, auſſi bien cela me peſe ſur le cœur, mais Liſette l'iroit redire.

LISETTE.

Ne craignez rien, je ſuis diſcrette.

ANGELIQUE.

Jurez-moi que vous n'en parlerez pas.

LISETTE.

Foi d'honnête fille, je vous le promets.

ANGELIQUE.

Je ne me fie pas trop à tous ces ſermens-là; mais je meurs d'envie de parler, je ne puis plus garder le ſecret.

DORIMENE.

Et quel eſt ce grand ſecret?

ANGELIQUE.

J'ai fait une conquête.

DORIMENE.

Déjà?

ANGELIQUE.

Oui.

DORIMENE.

Et de qui?

ANGELIQUE.

De Léandre.

DORIMENE.

Et comment le ſçavez-vous ?

ANGELIQUE.

Il me l'a dit lui-même, & il m'a juré qu'il m'aimoit de tout ſon cœur, & qu'il ſeroit charmé d'être mon mari.

DORIMENE.

Et vous lui avez répondu ?

ANGELIQUE.

Je lui ai répondu que je l'aimois bien auſſi, & que je ne ſerois pas fâchée d'être ſa femme.

DORIMENE.

Cela n'eſt pas bien ; une jeune fille doit cacher de pareils ſentimens.

ANGELIQUE.

Voyez-vous, ma petite ſœur ? cela échappe malgré qu'on en ait.

LISETTE.

Mademoiſelle Angelique, vous êtes bien avancée pour votre âge, & je crois que votre poupée n'eſt pas ce qui vous occupe le plus.

ANGELIQUE.

Parler de poupée à une grande fille comme moi, qui aura bien-tôt treize ans, cela eſt impertinent. Me croyez-vous une Agnès ?

DORIMENE.

Allez, Liſette eſt une folle qui veut rire. Puiſque Léandre vous plaît, & qu'il vous aime, je porterai votre frere à faire ce mariage.

ANGELIQUE, *en s'en allant.*

Que j'aurai d'obligation à ma bonne ſœur !

SCENE VII.

DORIMENE, LISETTE.

LISETTE.

Voilà une petite fille qui promet beaucoup.

DORIMENE.

Il ne tiendra pas à moi qu'elle ne ſoit mariée au plutôt.

LISETTE.

Je ne m'y connois pas, ou, dans quelques années d'ici, elle ne ſera pas d'humeur à ſouffrir que ſon mari la trompe impunément.

DORIMENE.

Tant-pis, Liſette, tant-pis : de mon côté, je formerai ſa jeuneſſe au bien, autant qu'il me ſera poſſible, & je ſçaurai la détourner du mauvais air du monde.

LISETTE.

Quand vous devriez vous fâcher, je ne puis m'empêcher de vous dire, qu'avec les ſentimens que vous avez, vous mériteriez d'épouſer un provincial. Telle que vous me voyez, j'ai là-deſſus le cœur noble & bien placé; & ſi Monſieur Philinte avoit affaire à moi, ce ſeroit en ſuivant ſon exemple que j'en aurois raiſon, & j'aurois un amant.

DORIMENE.

Ce n'eſt point à une femme comme moi qu'il faut tenir de pareils diſcours, & tant de liberté commence à me déplaire.

LISETTE.

Il n'y a que votre ſeul intérêt, Madame, qui m'oblige à parler ainſi; & quand j'ai dit que j'aurois un amant, j'entends par-là un ami de préférence à qui je donnerois ſimplement quelques marques d'eſtime pour jetter une pointe de jalouſie dans le cœur de mon mari. Ce ſeroit-là peut-être le plus ſûr moyen de reveiller ſa tendreſſe endormie, par la confiance où le met le trop d'amour que vous avez pour lui.

DORIMENE.

Il n'eſt rien que je ne fiſſe pour rendre Philinte à mon ardeur; mais ce moyen eſt trop dangereux.

Où trouver un homme aſſez diſcret pour ne point abuſer de cette préférence, & pour ne point ſe donner un air d'amant favoriſé ?

LISETTE.

Entre tous les honnêtes gens que votre mérite attire ici tous les jours malgré vous, & dont vous êtes obligée d'entendre les déclarations amoureuſes en dépit de votre vertu, il peut s'en trouver quelqu'un qui ait la diſcrétion que vous ſouhaitez. Feriez-vous choix de Clitandre ?

DORIMENE.

Non, je ne m'y expoſerai jamais.

LISETTE.

Valere vous conviendroit-il ?

DORIMENE.

Non, te dis-je, je ne ſçaurois m'y réſoudre.

LISETTE.

Damon ?

DORIMENE.

Tes efforts ſont inutiles.

LISETTE.

Acaſte ?

DORIMENE.

Je te l'ai déjà dit ; je crains trop les ſuites, & mon devoir m'eſt trop cher.

LISETTE.

Et Dorante, qui a l'air ſi ſage ? là, le cœur ne vous dit-il rien pour lui ?

DORIMENE.

Oh ! pour cela non ; mais le voici.

SCENE VIII.

DORANTE, DORIMENE, LISETTE.

DORIMENE.

EH bien ! Dorante, que vous a dit mon mari ? je ſuis impatiente d'apprendre s'il m'a reconnue au bal, dans quels ſentimens il eſt pour ſa femme, & ce qu'il penſe de la Vénitienne.

DORANTE.

Philinte ne vous a point reconnue, Madame, il n'eut jamais pour vous des ſentimens plus tendres ni plus indifférens en même tems : il eſt auſſi enchanté des charmes de la belle Vénitienne, qu'il

eſt peu touché du mérite de ſa femme, & vous n'eûtes jamais de plus cruelle rivale que vous-même.

DORIMENE.

Comment avez-vous pu ſi bien découvrir ce qu'il avoit dans l'ame ?

DORANTE.

J'ai mis d'abord la converſation ſur le bal, & je lui ai demandé s'il y avoit vu la belle Vénitienne qui avoit ſi bien danſé. Alors il m'a avoué que ſon cœur étoit pris pour elle, & qu'il mouroit d'envie de ſçavoir qui elle étoit ; je lui ai répondu qu'elle étoit de ma connoiſſance, mais que j'avois promis le ſecret, & que tout ce que je pouvois faire, étoit de m'engager à lui donner une lettre à elle-même de ſa part, & à lui en apporter une réponſe favorable. A ces mots il a été ſi tranſporté qu'il m'a embraſſé de joye, & qu'il a écrit cette lettre qu'il m'a donnée, en me conjurant de hâter la réponſe dont je l'avois flatté.

DORIMENE.

Une lettre de mon mari ?

DORANTE.

Oui, de lui-même. Quel emploi pour un homme qui vous aime tendrement, mais qui craint de

vous le dire! encore, ſi vous deviez m'en tenir quelque compte, je m'en conſolerois.

DORIMENE.

Je ſuis très-ſenſible à votre maniere obligeante; mais, pour répondre à votre amour, je ne le dois ni ne le puis; c'eſt même trop que de l'écouter ſans colere. De quoi rit cette folle?

LISETTE.

Je ris de ce qui ſe paſſe entre vous, & je ne penſe pas qu'avant Monſieur, on ſe ſoit aviſé de ménager une intrigue galante entre le mari & la femme dont on eſt amoureux, & d'être le porteur des billets doux que l'un écrit à l'autre. Cela eſt nouveau & tout-à-fait réjouiſſant; je ne ſçaurois y ſonger ſans rire.

DORIMENE.

Voyons la lettre.

(*Elle lit.*)

Dorante ne me trompe-t-il pas, belle inconnue que j'adore? puis-je me flatter que vous recevrez ma lettre, que vous la lirez & que vous daignerez y répondre? je ne ſçaurois plus vivre ſans vous connoître. Montrez-vous avec tous vos appas, je vous en conjure.

LISETTE.

Avois-je menti, Madame?

DORIMENE, *continue.*

Vous ne ſçauriez me donner de bonnes raiſons qui vous obligent à vous cacher ainſi. On m'a dit que ma femme vous faiſoit peur, & que vous appréhendiez qu'elle ne fût plus belle que vous. En vérité, eſt-il queſtion de rivalité entre vous deux, & me croyez-vous ſot juſqu'au point d'aimer ma propre femme? Depuis que je vous ai vue au bal, je ne ſçaurois la regarder, je la trouve inſupportable; ſi vous ſouhaitez je la verrai ſi rarement, & de façon que vous n'en ſerez point jalouſe. Mais, afin de vous donner une marque plus éclatante de ma paſſion, je quitte mon humeur coquette pour m'attacher à vous, & je vous ſacrifie une demie-douzaine de Maîtreſſes que j'avois faites pour remplir le vuide du tems.

PHILINTE.

DORIMENE.

Une demie-douzaine de Maîtreſſes! le perfide!

LISETTE, *bas.*

Et vous n'oſeriez avoir un galant.

DORANTE.

Vous voyez, Madame, que je ſuis ſincere; il vous en écrit plus lui-même que je ne vous en ai dit; vous connoiſſez l'écriture.

DORIMENE.

Hélas! je ne la connois que trop.

LISETTE.

Le crime eſt avéré; vous tenez ſa condamnation écrite & ſignée de ſa main. Vous voyez dans ſa perſonne un petit-Maître qui penſe qu'il eſt du bel air de mépriſer ſa femme, & qui ſe tiendroit dégradé, ſi l'on croyoit qu'il eût de l'amour pour elle, qui fait gloire de ſon vice & qui rit de votre vertu.

(*bas.*)

Il eſt tems, Madame, de faire choix d'un ami; vous n'avez plus d'autre reſſource.

DORIMENE, *d'un air ſévere.*

Taiſez-vous, Liſette.

DORANTE.

Que Philinte eſt heureux, Madame! quoiqu'il faſſe, il ne ſçauroit vous déplaire, & vous n'oſez vous venger.

DORIMENE.

Quoique je ſois femme, je ne ſuis point vindicative: quand je me découvrirai, peut-être qu'il rougira de ſa conduite, qu'il reviendra vers moi, & qu'un juſte repentir rappellera ſa tendreſſe.

LISETTE.

Il vous adore à préſent ſous l'idée d'une autre; mais la reconnoiſſance faite, il vous voudra du mal du piége que vous lui avez tendu; & honteux d'y avoir donné, il vous haïra comme la peſte.

DORIMENE.

Quoiqu'il en ſoit, j'en veux voir la fin; ainſi n'en parlons plus.

LISETTE, *à part.*

Quelle femme! dans tout Paris on ne trouveroit pas ſa pareille.

DORANTE.

Cela étant, Madame, je me charge du dénouement; vous n'avez qu'à faire ſemblant d'aller ſouper chez la Comteſſe votre amie, j'aurai ſoin du reſte. Je ſuis fâché d'enlever cet honneur à Liſette; mais l'intérêt de Léandre m'y oblige: comme il aime la jeune Angelique & qu'elle dépend de ſon frere, je ſuis bien aiſe de conduire l'intrigue à ſon avantage, & de mettre Philinte dans la néceſſité de donner ſa ſœur à mon ami, préférablement à je ne ſçai quel homme d'affaire qui la lui a demandée.

LISETTE.

J'imagine un moyen qui l'obligera à quitter priſe. Vous connoiſſez le Maître de muſique d'Angelique,

que, c'eſt une nouvelle eſpece de fou qu'a produit l'Opéra; il croit être dans le monde tout ce qu'il vient de jouer ſur le théâtre; il ne parle jamais que Roland & qu'Amadis; enfin il eſt ſi fort accoutumé à ne rien dire qu'en chantant, qu'il ne ſçauroit donner le bon jour autrement. Tel que je viens de le dépeindre, je vais le mettre aux priſes avec notre vieux Financier. Dieu ſçait ſi ce dernier ſera chanſonné! il faudra qu'il déſerte la maiſon, ou il aura la tête bonne.

DORIMENE.

Dorante, je vous laiſſe, & je vais me diſpoſer à ſortir; vous me trouverez chez la Comteſſe.

DORANTE.

Je ne manquerai pas de m'y rendre.

SCENE IX.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

MA foi, Liſette, je quitte la partie. Je vois que la vertu de ta Maîtreſſe eſt à l'épreuve de tous les mépris de ſon Mari, & que ſon cœur eſt monté à l'aimer toute ſa vie. Il n'y a plus que l'intérêt de mon ami qui me faſſe agir.

LISETTE.

Il n'a pas dépendu de moi que vous n'ayez eu un plus heureux ſuccès, j'y ai employé toute mon adreſſe.

DORANTE.

Adieu, ma charmante Liſette. Voici Philinte qui vient, laiſſe-nous.

LISETTE.

Monſieur, je ſuis votre ſervante.

SCENE X.

PHILINTE, DORANTE.

PHILINTE.

QUelles nouvelles, mon cher? Avez-vous rendu ma lettre? L'a-t-on lue? M'apportez-vous une réponſe?

DORANTE.

Raſſurez-vous. J'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre : votre lettre a été fidelement rendue, elle a été lue ; & ſi l'on n'y a pas répondu. . . . .

PHILINTE.

On n'y a pas répondu? Ah! Dorante, vous m'abuſez. Vous ne connoiſſez point la beauté qui me

charme, vous ne lui avez point parlé. Je ſuis le plus malheureux des hommes ! Je ne dois plus eſpérer de la revoir ; encore moins d'en être aimé.

DORANTE.

Je ne vous abuſe point : je la connois ; je lui ai parlé ; vous la reverrez, & vous en ſerez aimé plus que vous ne croyez, & peut-être plus que vous ne voudrez.

PHILINTE.

Cela ne ſe peut pas. Vous vous trompez, vous dis-je. Je ſuis au déſeſpoir. Ah ! quel tourment d'adorer ce qu'on ne connoît point, & qu'on ne ſçauroit plus retrouver !

DORANTE.

Je vous trompe ſi peu, que je vous la nommerois, ſans de bonnes raiſons qui m'en empêchent, & que vous en demeureriez ſurpris vous même.

PHILINTE.

Encore une fois, vous me jouez.

DORANTE.

Soit. Mais qu'aurez-vous à me répondre, ſi je vous donne ma parole d'honneur qu'elle viendra ce ſoir ſouper chez vous, & qu'elle ſe fera connoître ?

PHILINTE.

Ah! ce bonheur paſſe mon attente.

DORANTE.

A une condition, toutefois..... Je ne ſçais ſi vous voudrez y ſouſcrire.

PHILINTE.

Parlez, il n'eſt rien que je ne faſſe.

DORANTE.

La perſonne que vous aimez, entre comme moi dans les intérêts de Léandre; ainſi elle ne veut ſe découvrir à vous, qu'à condition que vous donnerez à notre ami la jeune Angelique dont il eſt amoureux.

PHILINTE.

Ah! je donnerois ma femme s'il le falloit.

DORANTE.

Oubliez-vous que vous avez la plus belle femme de Paris?

PHILINTE.

Eſt-elle comparable à mon inconnue?

DORANTE.

Elle a beaucoup de ſon air & de ſa taille.

PHILINTE.

Vous vous moquez; c'eſt une naine en comparaiſon. Quand je me repréſente ma Vénitienne,

que je me rappelle ſa grace à danſer, ſes yeux qui brilloient au travers du maſque, & ſes belles mains que j'ai eu le bonheur de baiſer, je ſuis hors de moi-même, j'extravague de plaiſir. Que ſera-ce, bon Dieu! quand je verrai tous ſes appas à découvert, & que le maſque ne me cachera plus ſon viſage, qui eſt ſans doute le plus beau du monde? Allez, mon cher; hâtez-vous de me faire voir tant de charmes.

DORANTE.

Si vous l'alliez trouver moins belle?

PHILINTE.

Cela eſt impoſſible. Allez, vous dis-je.

DORANTE.

Sur-tout, que le Chevalier ne ſe trouve pas ici.

PHILINTE.

Ne craignez rien; j'ai laiſſé un billet chez lui, il n'aura garde de venir. Mais, partez, je vous en conjure.

DORANTE.

Je vais la trouver de ce pas, & la conduire ici dès qu'il ſera nuit. Mais ſouvenez-vous de la condition.

PHILINTE.

Allez. Dites-lui qu'elle peut faire dreſſer le contrat comme elle jugera à propos: elle eſt la maî-

treſſe abſolue de mes volontés ; & je donnerai les mains à tout ce qu'elle aura fait.

DORANTE.

Vous ne riſquez rien ; elle ménagera vos intérêts comme les ſiens propres. Adieu. Je pars.

PHILINTE.

Songeons maintenant à nous débarraſſer de ma femme. Mais la voici. Qu'elle me paroît enlaidie !

SCENE XI.

PHILINTE, DORIMENE, LISETTE.

PHILINTE.

AH, ah ! Madame, vous voilà diſpoſée à ſortir ? Cela me fait plaiſir.

DORIMENE.

Oui, Monſieur, je vais ſouper chez la Comteſſe.

PHILINTE.

Vous m'avez prévenu, & je voulois vous le dire. Vous êtes trop ſédantaire ; il faut vous mettre à la mode, & ne plus vivre ſi bourgeoiſement.

LISETTE.

C'eſt ce que je lui repréſente à tout moment. Il ne convient pas à une femme de ſa qualité, de ſe

lever le jour, & de ſe coucher la nuit, comme une ſimple Marchande de la rue ſaint Denis.

PHILINTE.

Allez, Madame; je vous ordonne de vous bien réjouir.

LISETTE.

Voilà ce qui s'appelle un bon Mari, & vous devez le croire, Madame.

DORIMENE.

Adieu, Monſieur; vous méritez d'être obéi.

PHILINTE.

Heureuſement la voilà partie! Mais j'apperçois la Fleur tout eſſouflé.

SCENE XII.

PHILINTE, LA FLEUR.

LA FLEUR.

AH! Monſieur, je viens d'être témoin d'un ſpectacle tragi-comique. Les femmes du quartier ont voulu aſſaſſiner Monſieur le Chevalier à votre porte.

PHILINTE.

Voilà une terrible avanture!

LA FLEUR.

Comme il alloit entrer chez vous, il s'eſt vu tout-à coup inveſti d'une troupe de femmes qui ont crié haro ſur lui. On le ſaiſit, on le déſarme ; déjà plus d'une quenouille tirée avoit meurtri ſa tête, & déjà plus d'une main furieuſe montroient les dépouilles ſanglantes de ſes cheveux arrachés. . . . .

PHILINTE.

Alte là : point de deſcription, je te prie.

LA FLEUR.

C'eſt pour-tant là, mon fort, Monſieur, & j'ai l'imagination fleurie : mais, puiſque vous le voulez, je baiſſe d'un ton, & je vous dirai ſans figure, que Monſieur le Chevalier eût été mis en piéces, ſi le caroſſe d'un de ſes amis, qui eſt arrivé là fort à propos, & qui a écarté la foule, ne l'eût tiré d'embarras.

PHILINTE.

Rien n'eſt plus à craindre qu'une populace irritée.

LA FLEUR.

Et ſur-tout, une populace de femmes. Je vais être à l'avenir diablement circonſpect ſur leur compte. Quand j'aurois du mal à dire de ces friponnes-là, je le dirai ſi bas qu'on ne m'entendra pas. Mais, Monſieur, parlons d'autre choſe ; votre

habit eſt tout prêt, &.....

PHILINTE.

Je n'en ai plus que faire ; ma charmante inconnue doit ſe rendre ici ce ſoir.

LA FLEUR.

Et la Chauve-ſouris, Monſieur ?

PHILINTE.

Fais venir Angelique.

SCENE XIII.

PHILINTE, *ſeul.*

ALidor, ce vieux Financier me la demande ; on dit qu'il a de gros biens, mais mon amour veut que je l'accorde à Léandre. En lui donnant ma ſœur, je vais revoir & connoître ma maîtreſſe : dois-je balancer un inſtant ? j'apperçois Angelique ; propoſons-lui la choſe : toute jeune qu'elle eſt, elle n'aura garde de reculer. Ses yeux diſent aſſez qu'elle n'eſt point appellée au couvent ; d'ailleurs elle eſt dans un âge où l'on ne déguiſe rien.

SCENE XIV.

PHILINTE, ANGELIQUE.

PHILINTE.

Approchez-vous, Angelique.

ANGELIQUE.

Que vous plaît-il, mon frere?

PHILINTE.

Vous m'avez l'air de vous ennuyer hors du couvent?

ANGELIQUE.

Pardonnez-moi, mon petit frere, je ne ſçaurois mieux être qu'auprès de vous.

PHILINTE.

Mais ne quitteriez-vous pas ce petit frere pour avoir un mari? vous riez. Qu'eſt-ce que cela ſignifie? Auriez-vous déjà du goût pour le mariage?

ANGELIQUE.

Ma couſine Henriette s'eſt bien mariée; j'ai pourtant trois mois plus qu'elle.

PHILINTE.

Je croyois qu'un homme vous faiſoit peur?

ANGELIQUE.

Oh! je ne crains que les eſprits.

PHILINTE.

La friponne ! cela étant je veux vous donner à Monſieur Alidor.

ANGELIQUE.

Non, non, celui-là me fait peur. Que ne me parlez-vous de Léandre ?

PHILINTE.

Vous l'aimez donc ?

ANGELIQUE.

Eh !.....

PHILINTE.

Que veut dire ce eh ?

ANGELIQUE.

Mon Dieu ! ne l'entendez-vous pas ? ce eh veut dire oui.

PHILINTE.

Comment, Mademoiſelle, vous aimez un homme à votre âge, & vous oſez le dire ?

ANGELIQUE.

Eſt-ce qu'il y a du mal à aimer ce qui paroît aimable ?

PHILINTE.

Sans doute, & cela eſt défendu aux jeunes filles comme vous.

ANGELIQUE.

Je ne l'aurois jamais cru; cela eſt ſi doux, &

l'on a tant de plaiſir. Ah ! voici Léandre ; quand vous devriez me gronder, je ne puis m'empêcher d'être bien aiſe.

SCENE XV.

PHILINTE, LÉANDRE, ANGELIQUE.

LÉANDRE.

JE viens ſçavoir, Mouſieur, s'il eſt vrai que vous conſentiez à mon bonheur, & que vous accordiez Angelique à mon amour ?

PHILINTE.

Oui, Monſieur, je ferai honneur à ma parole, pourvu que votre ami tienne la ſienne, vous pouvez compter là-deſſus.

LÉANDRE.

S'il ne tient qu'à cela, je ſuis sûr d'être heureux ; Et vous, belle Angelique, y donnez-vous les mains ?

ANGELIQUE.

J'aime tant mon cher frere, que je ſuis prête à faire ſa volonté.

LÉANDRE.

Après un tel aveu, je vais tout diſpoſer pour un nœud ſi charmant.

ANGELIQUE.

Ah ! mon petit frere, que je vous baiſe.

SCENE XVI.

PHILINTE, ALIDOR, ANGELIQUE, LA FLEUR.

LA FLEUR.

VOilà Monſieur Alidor que je vous préſente.

PHILINTE, *à part.*

Peſte ſoit de l'importun !

ANGELIQUE, *bas.*

Qu'il eſt vilain !

ALIDOR.

Dépêchez-vous, Monſieur, de me donner cette belle enfant, car la brigue eſt forte ; c'eſt à qui m'épouſera.

LA FLEUR.

Le beau brun ! pour être couru des femmes.

ALIDOR.

Angelique a eu le bonheur de me plaire, & je lui jette le mouchoir.

PHILINTE.

Le faveur eſt grande ; mais je crains qu'elle n'ait de la répugnance à ſe marier.

ALIDOR.

Je n'en crois rien. N'eſt-il pas vrai, mon cœur, que vous ſeriez charmée d'être la femme d'un homme riche comme moi?

ANGELIQUE, *lui fait la révérence.*

Je ſuis votre ſervante, Monſieur; je ne ſuis pas intéreſſée.

LA FLEUR.

Voulez-vous que je vous parle franchement? Mademoiſelle Angelique eſt trop jeune pour vous; tout le monde riroit d'un mariage ſi mal aſſorti: Un garçon ſexagénaire n'eſt pas le fait d'une fille de douze ans.

ANGELIQUE.

Oh! j'en ai bien treize, s'il vous plaît.

ALIDOR.

Moi, garçon ſexagénaire! tu en as menti; c'eſt tout ſi j'ai cinquante-huit ans.

LA FLEUR.

Ce n'étoit pas la peine de me donner un démenti.

ALIDOR.

Apprends, mon ami, qu'on ne compte point les années à qui eſt en état de compter des millions.

LA FLEUR.

Il eſt vrai qu'il n'y a point de barbon que la for-

tune n'ait la vertu de rajeunir, de magot qu'elle n'embelliſſe, ni de vilain qu'elle ne puiſſe annoblir.

ALIDOR.

Voilà un valet des plus impertinens, & vous devriez, Monſieur, l'obliger à ſe taire.

PHILINTE.

Tais-toi, la Fleur.

LA FLEUR.

Pardon, Monſieur, mais je ne puis m'empêcher de dire la vérité.

PHILINTE, *à part.*

Que le jour eſt long, & que ce maudit homme me fatigue! quelqu'un ne pourra-t-il pas m'en défaire? (*haut.*) N'entends-je pas chanter?

ANGÉLIQUE.

C'eſt ſans doute mon Maître de muſique.

LA FLEUR.

C'eſt lui-même; il eſt dans l'enthouſiaſme; écoutons, il va nous réjouir.

SCENE XVII.

PHILINTE, ALIDOR, ANGELIQUE, LE MAITRE DE MUSIQUE, LA FLEUR.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Dépit mortel, tranſport jaloux;
Je m'abandonne à vous.
Seuls confidents de mes peines ſecrettes.....
Vous raſſemblez en vous, belle Déeſſe,
Tout ce qui fait briller les autres Dieux.
Ah! j'attendrai long-tems, la nuit eſt loin encore.

PHILINTE.

Cela n'eſt que trop vrai, & je ſuis dans le cas.

ALIDOR.

Quels diables de pots-pourris! il eſt fou.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Que de feux! que d'éclairs! quels éclats de tonnerre!
Sous mes pas chancelans je ſens trembler la terre;
ſes gouffres ſont ouverts.

ALIDOR.

Il faudroit le lier; ſa folie dégénére en rage.

LE

LE MAITRE DE MUSIQUE.

C'eſt Clitemneſtre. Fuis dans la nuit éternelle,
Spectre horrible, ombre criminelle;
Crains encor ma juſte fureur.

(*Il prend Alidor au collet.*)

ANGELIQUE, *en riant.*

Serrez fort.

ALIDOR.

Je ne ſuis point Clitemneſtre, de par tous les diables; & vous m'étouffez.

PHILINTE.

Ne craignez rien; ne voyez-vous pas qu'il joue?

ALIDOR.

Quel diantre de jeu d'étrangler les gens!

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Où ſuis-je? Pardonnez à l'erreur qui m'enchante;
Ma muſique, Meſſieurs, eſt bien votre ſervante.

ALIDOR, *au Maître de Muſique.*

Et je ſuis à préſent votre valet. (*à Philinte.*) Quelle manie de parler toujours en chantant?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

S'exprimer en chantant n'eſt pas une manie;

C'eſt ainſi que chez nous parlent tous les héros ;
Les Cadmus, les Atys, les Rolands, les Renauds,
Dont j'ai ſouvent l'honneur de me voir la copie.

ALIDOR.

Il continue à extravaguer.

PHILINTE.

C'eſt un privilege de la muſique. Dès qu'on chante, on peut tout dire impunément ; l'air fait toujours paſſer les paroles.

LA FLEUR.

Sur ce pied-là, il y a bien des gens qui ne devroient jamais parler autrement.

ALIDOR.

Me conſeillez-vous d'apprendre la muſique ?

PHILINTE.

Oh ! oui, je vous le conſeille très-fort ; & vous ne pourriez mieux vous adreſſer qu'à Monſieur.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Gardez-vous de me croire un vil Muſicien,
Petit Chantre ordinaire,
De l'Opéra je ſuis Penſionnaire,
Et me dis, à bon droit, Académicien.

ALIDOR.

La choſe étant ainſi, touchez-là ; vous aurez l'honneur de m'avoir pour Écolier.

LA FLEUR.

Il eſt bien-tôt d'âge à l'être.

ALIDOR.

Dès demain nous commencerons. Dites-nous maintenant quelque choſe, là . . . qui ſoit drôle & qui ſoit nouveau.

PHILINTE.

Sur-tout quelque choſe qui ſoit court.

ANGELIQUE.

Mon cher Maître, je vous recommande les vieux amoureux.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Qu'un barbon excite à rire,
Dans ſon amoureux délire,
Qu'il eſt ſot & qu'il eſt laid ;
Quand il s'attendrit & ſoupire,
Près d'un jeune & charmant objet !
Les Graces lui font la moue,
Les Ris badins ſur ſa joue

Appliquent plus d'un ſoufflet :
Et l'Amour qui de lui ſe joue,
Le régale d'un camouflet.

LA FLEUR, *à Alidor.*

Que dites-vous de ce couplet ? (*en chantant.*) Qu
barbon.....

ALIDOR.

Je dis que tu es un ſot & le couplet auſſi.

PHILINTE.

Vous demandiez de la nouveauté, vous c
être ſatisfait.

ALIDOR.

L'air & les paroles, tout eſt impertinent
me range du côté des anciens : on ne fai
rien qui vaille.

LE MAITRE DE MUSIQU

Quoique d'âge aſſez mûr, vous parlez en
homme :
Mais nous vous formerons, ou le diable m'aſ

LA FLEUR.

Il court riſque de mourir ſous le bâton.

LE MAITRE DE MUSIQU

Peut-être ce couplet vous plaîra beaucoup

Qu'un homme de France
Déplaît à tous les yeux,
Lorsque son injuste opulence
Lui fait oublier ses aïeux.

ALIDOR.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

PHILINTE.

[illegible]

LA FILLE.

[illegible]

SCENE XX.

DORANTE, *ſeul.*

J'Ai fait tout ce que je devois faire pour mon ami, & j'ai conduit la choſe au point qu'il ſouhaitoit. Retirons-nous maintenant, je ſuis ici de trop ; de quelque façon que la Piéce ſe dénoue, n'en ſoyons point le ſpectateur, & ne riſquons point d'y jouer un fort ſot perſonnage. Voici Philinte & Dorimene ; ſortons.

(*Il s'en va.*)

SCENE XXI.

PHILINTE, DORIMENE *déguiſée en Vénitienne*, LA FLEUR, LISETTE *déguiſée en Chauve-ſouris.*

PHILINTE, *à Dorimene.*

MAdame, puiſque nous ſommes ſeuls, ſouffrez que je me livre à toute la vivacité de mes tranſports : mon bonheur eſt ſi grand, que j'ai de la peine à le croire. Eſt-il bien vrai, ma charmante inconnue, que je vous revois, que vous avez pitié de mes maux, & que vous êtes venue ici dans le deſſein de vous faire connoître ?

DORIMENE.

Vous n'en devez pas douter.

LA FLEUR, *à Liſette.*

Mon adorable Chauve-ſouris, puis-je me flatter que vous ayez ſuivi dans ce lieu votre Maîtreſſe avec la même bonne volonté pour votre eſclave la Fleur ?

LISETTE.

Il n'y a rien de plus sûr.

PHILINTE.

Otez donc ce maſque jaloux, qui cache à mes yeux plus de la moitié de vos charmes.

DORIMENE.

Que ſçavez-vous s'il ne cache point de vrais défauts ? mes traits pourront bien vous déplaire.

LA FLEUR, *à Liſette.*

Vous voulez bien que je vous faſſe la même priere ? ne vous laiſſerez-vous point attendrir par ce regard languiſſant ? ce ſoupir enflammé ne vous touchera-t-il pas ?

LISETTE.

J'attends que ma Maîtreſſe ſe découvre la premiere ; il ne ſeroit pas honnête de la prévenir.

PHILINTE, *à Dorimene.*

Vous appréhendez de me déplaire ? quelle injuſte idée !

DORIMENE.

Croyez-moi, je ſuis du nombre de celles à qui le maſque eſt favorable ; en ôtant le mien je perdrai toute ma beauté, & vous allez me haïr.

LA FLEUR, *à Liſette.*

Montrez-moi votre friand minois, que mes yeux ſe raſſaſient du plaiſir de le voir.

LISETTE.

Je vous avourai franchement que je ſuis effroyable.

PHILINTE, *à Dorimene.*

Ah! vous ne pouvez être que charmante; vos yeux m'en ſont de bons garans: découvrez-vous au plutôt; faut-il vous en prier à genoux?

LA FLEUR, *à Liſette, en lui prenant le bras.*

Vous ne le diriez pas, mon cœur, s'il étoit vrai, & voilà un échantillon qui fait juger trop favorablement de toute la Piéce. Laiſſez-moi voir ſeulement le bout de votre joli petit nez, par ces tendres genoux que je tiens embraſſés.

DORIMENE, *à Philinte.*

Puiſque vous le voulez je vais vous ſatisfaire; mais auparavant il faut vous acquitter de ce que vous avez promis à Léandre, & ſigner le contrat que vous apporte le Notaire.

PHILINTE.

Je ſigne tout aveuglément.

LE NOTAIRE.

Le contrat eſt en bonne forme, & voilà qui eſt fait.

PHILINTE.

Donnez, donnez, Monſieur.

(Le Notaire ſort.)

SCENE DERNIERE.

PHILINTE, DORIMENE, LA FLEUR, LISETTE.

PHILINTE.

QUe tardez-vous, Madame, à me rendre le plus heureux des hommes ?

LA FLEUR, *à Liſette.*

Allons, ma Reine.

DORIMENE, *en ſe découvrant.*

Je le vois bien, je ne puis plus m'en défendre; il faut me découvrir malgré que j'en aye; me reconnoiſſez-vous ?

LISETTE, *ôtant auſſi ſon maſque.*

Que dis-tu de ce viſage ?

PHILINTE.

Que vois-je ? c'eſt ma femme !

LA FLEUR.

Ah ! c'eſt Liſette ! je ſuis pris pour dupe.

LISETTE.

Tu vois que je ſuis fille de parole.

DORIMENE.

Je vous l'avois bien dit que le maſque m'étoit avantageux, & que je n'avois qu'à l'ôter pour me faire haïr.

PHILINTE.

J'avoue que jamais étonnement ne fut égal au mien; mais mon trouble ſe diſſipe, je ſors d'erreur, & votre vertu triomphe. Oui, Madame, je vous pardonne le piége où j'ai donné, puiſque c'eſt l'amour qui l'a tendu; & quoique vous ſoyez ma femme, vous n'êtes pas moins digne de toute ma tendreſſe; je reviens du préjugé où j'étois; j'abhorre tous les mauvais conſeils dont on m'avoit empoiſonné; je vais enfin réparer une infidélité de deux mois par un redoublement d'amour qui ne finira qu'avec ma vie, & pour vous prouver que mon retour eſt ſincere, je confirme ce que je viens de ſigner, & je donne mon conſentement au mariage de Léandre & d'Angelique, puiſque vous l'approuvez.

LA FLEUR.

Voilà qui eſt édifiant pour le tems où nous ſommes.

LISETTE, *à part.*

Il n'y a que ſix mois qu'ils ſont mariés; je les attends au bout de l'année.

LA FLEUR.

L'exemple eſt contagieux, & me donne preſque envie de t'épouſer.

LISETTE.

Si tu me preſſois bien fort, je pourrois bien en faire la folie.

LA FLEUR.

Peut-être ferions-nous mieux de garder le célibat.

LISETTE.

Tu as raiſon; prenons quelques jours pour y ſonger, c'eſt le parti le plus ſage.

FIN.

L'IMPATIENT.

LES AMANS GÉNÉREUX,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN PROSE;

IMITÉE DE L'ALLEMAND.

Par M. ROCHON DE CHABANNES :

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens ordinaires du Roi, le Jeudi 13 Octobre 1774.

Le Prix eſt de trente ſols.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue S.-Jacques, au-deſſous de la Fontaine Saint-Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

ÉPITRE
A MA FEMME.

C'Est dans votre cœur que j'ai puiſé les ſentimens que j'ai mis dans la bouche de Minna, & je vous offre votre ouvrage. Que les Dédicaces tombent aux

pieds de la grandeur ; je préſente la mienne à l'amitié. Éloigné du tourbillon du monde, & ne vivant que pour vous & un très-petit nombre d'amis, je n'ai pas d'encens à prodiguer, mais j'ai des ſentimens à répandre, & mon âme, quand il s'agit d'aimer, a toujours beſoin de commencer par vous.

PRÉFACE.

JE dois beaucoup à M. Leſſing; je lui dois un ſujet intéreſſant, de beaux motifs de Scènes, des mœurs pleines de franchiſe & d'honnêteté; mais j'ai conſulté mon goût pour dialoguer ma Pièce, & j'y ai inſéré tout ce que j'ai trouvé de meilleur dans l'Auteur Allemand; ces traits de ſentiment qui peuvent ſe tranſporter par-tout, & ne ſont étrangers nulle part.

J'AI obſervé une marche plus réguliere que celle de M. Leſſing; j'ai débarraſſé ſon intrigue de tout ce qui pouvoit la faire perdre de vue, de Scènes de Valets, de Soubrette & d'Hôte qui occupent la moitié de ſa Comédie, & j'ai créé en conſéquence un Perſonnage important pour conduire la Pièce, entretenir l'action & l'intérêt, & remplacer

les Scènes un peu vuides dont j'étois obligé de me priver ; ce Perſonnage eſt le Comte de Bruxhal.

Il y a bien un Oncle de ce nom dans la Pièce Allemande ; mais il ne paroît qu'à la fin du cinquième Acte, pour conſentir en deux mots au mariage de Minna & de Téleim. Un accident arrivé à ſa Voiture, & dont on fait mention au ſecond Acte, le retient à deux milles de Berlin, pendant le cours de la Pièce, ainſi je puis avancer que j'ai créé le rôle, & tout ce qu'il produit.

Minna eſt fille dans la Pièce Allemande, & a un caractere très-décidé, emporté même ; mais cela ne bleſſe pas les Allemands : moins de ſimagrées, plus de vertus.

J'étonnerois bien davantage nos François, ſi je leur diſois que l'expoſition du Sujet de la Pièce Allemande ſe fait au quatrième Acte, eux qui la voudroient à la premiere

Scène du premier Acte. Il ſuffit de faire un pas hors de ſon pays pour rencontrer de nouveaux principes, de nouvelles mœurs, & un goût abſolument différent de celui de ſa Nation.

Un eſprit de critique ne m'a pas fait faire ces obſervations, ni entrer dans ces détails; je n'ai eu deſſein que de rendre compte de la maniere de M. Leſſing & de la mienne.

Il a compoſé ſa Pièce pour les Allemands; j'ai fait ma Comédie pour les François, & nous n'avons eu tort ni l'un ni l'autre.

On trouve chez le même LIBRAIRE :

HEUREUSEMENT.

LA MATINÉE A LA MODE, ou LA MANIE DES ARTS.

LES VALETS MAITRES DE LA MAISON.

HILAS ET SILVIE.

Comédies de M. ROCHON DE CHABANNES.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
	Meſſieurs
LE COMTE DE BRUXHAL.	*Des Eſſarts.*
TÉLEIM, Major d'un Régiment Pruſſien, amoureux de Minna.	*Molé.*
VERNER, Maréchal des Logis du Régiment du Major.	*Préville.*
L'HOSTE.	*Augé.*
JUSTIN, Valet du Major.	*Dugazon.*
UN DOMESTIQUE du Comte de Bruxhal.	*Bouret.*
	Mlles.
LA COMTESSE MINNA DE BARLEIM, Nièce du Comte.	*Doligny.*
FANCHETTE, Femme-de-Chambre de Minna.	*Fanier.*
GARÇONS DE L'HÔTE. GENS DU COMTE.	Perſonnages muets.

La Scène eſt à Berlin dans un Hôtel garni, & repréſente un Sallon meublé modeſtement, qui conduit à pluſieurs Appartemens.

LES

LES AMANS GÉNÉREUX, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'HOSTE, UN DOMESTIQUE *en livrée*, GARÇONS *d'Auberge*, *& gens de livrée, Perſonnages muets.*

[*L'Hôte entre, ſuivi de quelques-uns de ſes Garçons qui ſont en veſte, en bonnet, & en tablier verd, & de quelques Gens de livrées portant des valiſes.*]

L'HOSTE, *à ſes Garçons.*

ALLONS, grand feu par-tout : que le Sommeiller, le Cuiſinier & l'Écuyer ne s'écartent pas, & ſoient

aux ordres des illuſtres étrangers qui nous arrivent ? (*A un des Domeſtiques.*) Qui ſont vos Maîtres ?

LE DOMESTIQUE.

De grands Seigneurs.

L'HOSTE.

Tant-pis : cela fait beaucoup de bruit & peu de dépenſe. (*Aux Domeſtiques portant des valiſes.*) Attendez, attendez, un moment ici, Meſſieurs ; on va vous faire paſſer là-dedans. Nous donnons à vos Maîtres l'appartement d'un Officier diſgracié qui loge ici depuis long-temps, & nous le plaçons un peu plus haut ; mais encore faut-il bien le déménager pendant ſon abſence, & avoir ſoin de ſes effets ; car vous n'en répondriez pas, Meſſieurs.

LE DOMESTIQUE.

Ce ne ſeroit pas la peine de les trouver.

L'HOSTE.

Je le conçois. (*A ſes Garçons.*) Qu'on donne à ces gens-ci de mauvais lits & de bon vin, afin qu'ils s'amuſent plutôt à boire qu'à dormir. (*Aux Domeſtiques.*) Vos Maîtres ſeront bien, auront de bons lits, des appartemens commodes. C'eſt le meilleur Hôtel garni de Berlin. C'eſt ici que logent tous les Princes d'Allemagne, & j'ai eu l'honneur d'y recevoir les Miniſtres de France & de l'Empereur.

LE DOMESTIQUE.

Il vous manquoit d'avoir reçu Monſieur le Comte.

L'HOSTE.

A la bonne heure. Fait-il de la dépenſe ? Aime-t-il la bonne chère ?

LE DOMESTIQUE.

Il boit & mange en Allemand, & paye en Anglois.

L'HOSTE.

Oh ! s'il fait de la dépenſe, je le traiterai comme une Alteſſe : cela ne nous coûte rien à nous autres, & nous donnons ici du Monſeigneur à tous ſes Aventuriers qui voyagent avec des ducats, quoique nous apprenions de leurs gens que ce ſoient des Marchands de Londres ou de Paris.

LE DOMESTIQUE.

Fort bien.

L'HOSTE.

Monſieur le Comte eſt donc un gros Seigneur, qui fait de la dépenſe & qui paye ? C'eſt bon à ſçavoir. Et cette perſonne qui voyage avec lui, eſt-ce ſa femme, ſa fille, ou bien ſa..... bonne amie ?... Elle eſt jolie, au moins.

LE DOMESTIQUE.

C'eſt ſa Nièce. Il n'a jamais voulu ſe marier, parce qu'il n'y avoit pas de parti aſſez noble pour lui en Allemagne.

L'HOSTE.

Quel malheur pour ſa poſtérité !

LE DOMESTIQUE.

Mais au reſte c'eſt un bon humain que le Comte de Bruxhal.... Il eſt un peu fier, un peu prompt, un peu brutal; mais il vous donne un ſoufflet, un coup de pied, & un ducat en même temps.

L'HOSTE.

Et un ducat en même temps ? Oh ! le marché eſt bon ; & ſa Nièce, donne-t-elle des ſoufflets & des ducats ?...

LE DOMESTIQUE.

Oh ! elle donne, elle, des ducats & de bonnes paroles ! C'eſt la plus douce, la plus aimable, la plus modeſte, & la plus honnête perſonne du monde.

L'HOSTE.

Et comment vit-elle avec ſon Oncle ?

LE DOMESTIQUE.

Comme on vit avec un Oncle dont on attend toute ſa fortune.... Mais les voici.

(*Les Garçons de l'Auberge ſe retirent.*)

SCÈNE II.

FANCHETTE, LA COMTESSE, LE COMTE, L'HOSTE, & les Gens de livrée.

LE COMTE, *avec humeur.*

EH bien! où eſt donc cet appartement, qu'on nous fait attendre là-bas depuis trois quarts-d'heure?... L'Hôte ſe moque-t-il?

L'HOSTE.

Pardonnez, Monſeigneur.... Encore un moment, & je ſuis en état de vous recevoir comme vous le méritez. Je fais déménager un Officier....

MINNA, *à l'Hôte.*

Voilà ce qu'on vient de nous dire, & j'en ſuis vraiment fâchée : j'aurois bien voulu, Monſieur l'Hôte, que vous n'euſſiez pas dérangé cet Officier....

L'HOSTE.

Oh! les Officiers, Madame, ſont accoutumés à camper & à décamper.... Et ce ſont mes affaires, après tout.

LE COMTE.

Oui, oui, ce ſont les affaires de l'Hôte, ma Nièce; & vous n'auriez pas dû vous en mêler.

L'HOSTE.

Notre Officier ſe fâchera, s'il veut; je m'en embarraſſe peu. Je n'ai pas oſé lui dire de s'en aller; mais il décrédite ma maiſon, & je ne ſerois pas fâché qu'il prît ſon parti.

LE COMTE.

Comment?

L'HOSTE.

Ah! c'eſt une longue hiſtoire, une hiſtoire de corps.... Et ſi elle pouvoit intéreſſer votre Excellence?...

LE COMTE.

Une affaire d'honneur?

L'HOSTE.

Non: il ſe bat tant qu'on veut; mais il aime l'argent; & au fond je ne le blâme pas. Il y a été attrapé; voilà le mal. Il n'y a que les mal-adroits qui aient tort. Tant y a que tout le monde lui tourne aujourd'hui le dos, & que pluſieurs de ſes camarades & de ſes meilleurs amis même viennent de quitter ma maiſon, pour n'être pas dans le cas de le voir, de le rencontrer, ni même de le ſaluer.

LE COMTE.

Eh bien! ma Nièce, vous avez fait-là une belle étourderie, d'avoir envoyé chez cet homme?...

MINNA.

Lui faire des excuſes d'avoir pris ſon apparte-

ment.... Il n'y a pas d'inconvénient à cette démarche ; & nous ne devons pas entrer....

LE COMTE.

Oh ! non, nous ne devons rien examiner ? Il eſt du Régiment.... (*Bas à ſa Nièce.*) du Major ; & il faut à quelque prix prix que ce ſoit....

L'HOSTE.

C'eſt un homme poli, au reſte, & qui ſçait vivre.

LE COMTE.

Aux dépens d'autrui.

MINNA.

Eh ! mon Oncle, nous avons appris, aux dépens d'un homme bien reſpectable, à nous méfier du jugement des hommes !... Celui-ci n'eſt peut-être pas moins malheureux que le Major Téleim.

L'HOSTE, *avec vivacité.*

Le Major Téleim ! Eh ! mais.... C'eſt....

MINNA.

Eh ! qui ſçait même, mon Oncle ?...

LE COMTE.

Es-tu folle ?... Je voudrois bien que le faquin s'avisât de me parler ainſi du Major Téleim ?... Je le ferois mourir ſous le bâton.

L'HOSTE, *à part.*

Gardons-nous de lui dire que c'eſt lui-même.... J'allois faire une belle ſottiſe !

LE COMTE.

Achevez de me déménager votre Officier, & jetez-moi par la porte, ou par la fenêtre, tout ce qui peut appartenir à ce frippon-là.

L'HOSTE, *à part.*

Je n'ai garde de rien laiſſer chez lui qui puiſſe le faire reconnoître, & me procurer les honoraires de mon panégyrique.

LE COMTE.

Qu'il n'ait rien à réclamer ici, & qu'il ſe diſpenſe de nous remercier de nos politeſſes, entendez-vous?

L'HOSTE.

Je ferai enſorte que vous n'entendiez ſeulement pas parler de lui. (*Aux Domeſtiques du Comte.*) Allons, Meſſieurs, ſuivez-moi.

(*Il ſort.*)

SCÈNE III.

FANCHETTE, MINNA, LE COMTE.

LE COMTE.

NOus allons avoir une viſite de cet Officier.

MINNA.

Eh bien! mon Oncle, nous le recevrons.

LE COMTE.

J'aimerois mieux recevoir le Diable qu'un malhonnête homme. Vous ne ſçaurez pas ce qu'eſt devenu Téleim : j'en ſuis fâché. Tâchez de le découvrir par un autre moyen, à la bonne heure : je vous aiderai même volontiers dans vos recherches. Mais.....

MINNA.

Mais mon Oncle, cet Officier.... Si c'étoit....

LE COMTE.

C'eſt un frippon.... Ne m'en parle plus. Il n'eſt pas le ſeul au reſte qui puiſſe nous donner des nouvelles du Major Téleim..... Et je t'en promets, moi, aujourd'hui, dans l'inſtant même. On ſçaura ce qu'il eſt devenu à la Cour; & j'y vôle. Ferme la porte ſur le nez à notre Officier, s'il ſe préſente; & moi, je vais aller ſervir Téleim. Je n'ai quitté la Saxe

que pour lui, & on m'écoutera ſans doute ici : je parlerai haut, du moins.

FANCHETTE.

Oh ! nous n'en doutons pas.

LE COMTE.

Oui, je dois juſtice à Téleim, & je la lui rendrai. J'irai au Directeur de la Guerre, j'irai au Roi, s'il le faut, & je lui dirai : « Vous n'avez pas un plus » honnête-homme que Téleim dans votre Royaume ; » c'eſt un ſujet fidèle, un ennemi généreux : rendez-» lui ſes biens, ſon honneur, ſon état, & placez-le » auprès de vous ; vous ne ſçauriez mieux faire ; les » honnêtes gens ſont rares, & ſur-tout à la Cour ».

MINNA.

Ah ! mon Oncle, adouciſſez.....

LE COMTE.

Je n'adoucirai rien. Je dirai au Roi : « On vous a » trompé ; vous avez cru les accuſateurs ou plutôt » les ennemis de Téleim. Ils vous ont perſuadé que » ſa conduite n'étoit pas nette dans les contributions » qu'il avoit levées ſur nous pendant la derniere » guerre, & que l'on trouveroit chez lui des traces » de ſes connivences avec nous. Vous avez fait » enlever ſes papiers, & vous l'avez condamné ſur » un billet qui ne prouve que ſa bienfaiſance & ſon » humanité. Vous aviez laiſſé Téleim maître de » ſe contenter de telles contributions, s'il ne pouvoit » en obtenir de plus fortes : Téleim a exécuté vos or-

» dres ; il s'eſt borné à la derniere extrémité, &, après
» même avoir vérifié l'excès de notre miſere, à exiger
» la moins onéreuſe de vos demandes ; mais cette
» demande étoit encore bien au-deſſus de nos for-
» ces, & il faut que vous ſçachiez comment il nous
» a mis en état de vous obéir. Nos Bailliages avoient
» en vain repréſenté à Téleim l'impoſſibilité de vous
» ſatisfaire ; il les avoit en vain menacés d'une exécu-
» tion militaire ; tous nos Citoyens, les mains join-
» tes & levées vers lui, l'implorant au nom de l'Être
» Suprême, de l'humanité, & de vous-même, Sire,
» attendoient ce qu'il alloit réſoudre, la flamme, le
» pillage & la mort, qu'il retenoit encore, & qu'ils
» voyoient errer autour de lui ; Téleim écarte cette
» ſcène d'horreur, porte la joie & la conſolation
» dans l'ame de tant de malheureux, délie, en pleu-
» rant, les cordons de ſa bourſe, & complette avec
» eux la ſomme que vous en exigiez. Voilà la dette
» des Saxons, & le crime du Major Téleim ; la re-
» connoiſſance que tout un peuple lui a ſignée à
» genoux, & non, comme on a voulu le faire croire
» ici, le ſalaire de ſes perfides complaiſances envers
» les Bailliages. Que votre Majeſté répare ſes torts ;
» c'eſt le plus beau droit de l'autorité, & la plus
» belle action que puiſſe faire un Souverain ; qu'elle
» les répare, où nous les réparerons pour elle. Oui,
» votre Majeſté peut garder le billet que nous avons
» fait à Téleim, & que la calomnie & la baſſeſſe
» ont porté au pied de ſon trône : mais nous paie-
» rons toujours à ce brave Officier les deux-mille

» piſtoles qu'il nous a avancées, & rien n'effacera ja-
» mais la reconnoiſſance de nos cœurs. »

MINNA.

Ah! mon Oncle, que vous êtes bon & généreux! On voit combien la vertu vous enflamme; mais prenez garde d'irriter notre Juge: il faut parler aux Rois avec tant de ménagemens!....

LE COMTE.

Eh, pourquoi donc? Tous ces ménagemens trahiſſent toujours la vérité; & je ne mets au-deſſous de celui qui approche des Rois & la leur déguiſe, que le Souverain qui ne veut pas l'entendre.

MINNA.

Mon Oncle, vous avez raiſon; mais vous aimez Téleim, & vous devez craindre de le compromettre, en voulant le ſervir.

LE COMTE.

Qu'eſt-ce à dire, le compromettre en voulant le ſervir? Me prenez-vous pour un ſot, un idiot? Ah! voilà comme les enfans en veulent toujours ſçavoir plus long que nous! Eh bien, ſervez Téleim, conduiſez cette grande affaire; (*Le Comte s'aſſied.*) je ne m'en mêle plus.

FANCHETTE, *à part.*

Elle n'en iroit pas plus mal.

MINNA.

Mais, mon Oncle, vous ne me comprenez pas. Une réflexion....

LE COMTE.

Je réfléchis tout ſeul.... Je ſuis bien bon de me donner tant de peine & de tracas!....

MINNA.

Vous aimez à obliger, mon cher Oncle....

LE COMTE.

Oui, c'eſt vrai, c'eſt mon foible; mais je veux qu'on me laiſſe faire....

FANCHETTE, *à part.*

Nous y avons été tant de fois trompées!....

LE COMTE.

Qu'on ait confiance en nous.....

MINNA.

C'eſt juſte.

LE COMTE.

Qu'on me laiſſe réfléchir tout ſeul....

FANCHETTE, *à part.*

Le moyen de vous en empêcher?

LE COMTE.

Et qu'on ne croie pas enfin avoir plus d'eſprit que moi.

MINNA.

Je n'en ai jamais eu l'idée.

FANCHETTE.

Ce ſeroit conſcience.

MINNA.

Mon Oncle, mon cher Oncle, soyez persuadé...

LE COMTE.

Voilà qui est bien. Taisez-vous donc, & me laissez faire. Je t'ai promis de courir après Téleim, & j'y cours aussi, malgré ma goutte, parce qu'il te convient & me convient également. C'est pourtant un homme singulier, que ton Téleim..... Te refuser, parce que tu es trop riche!..... L'action est belle au reste, & me pique de générosité.... Oh! je le servirai, je le servirai.

MINNA.

Que de graces!....

LE COMTE.

Oui; car je t'avouerai que je ne suis pas trop curieux de me présenter devant le Roi de Prusse, parce que j'ignore comme il me recevra.... Il n'aime que les Militaires & les Gens de Lettres, ce Prince là. Je ne suis plus l'un, je ne serai jamais l'autre; je n'ai pas envie de déroger à mes seize quartiers, & de me rendre homme de Lettres, pour lui faire plaisir.... N'ai-je pas vu des *Algarotti*, des *Maupertuis*, des *Voltaire*, dans ses équipages? Eh! qu'est-ce qu'ils prouvoient, ces gens-là?

MINNA.

Téleim vous a fait cependant plusieurs fois convenir que la science....

LE COMTE.

Je ne ſuis jamais convenu de rien avec lui: Il eſt faquin; je me fâchois; & il étoit obligé d'avouer que j'avois raiſon.

FANCHETTE, *à part.*

Cela perſuade.

LE COMTE.

Il eſt auſſi un peu entiché de Littérature, notre Téleim; mais je lui pardonne, parce qu'enfin il me lit les Gazettes, & qu'à tout prendre il y a de bonnes choſes dans ces ouvrages-là : on y lit les promotions que font les Souverains, les noms des gens en place, les mariages & les morts des chefs de maiſon, enfin tout ce qu'il y a d'intéreſſant à ſçavoir...

FANCHETTE, *à part.*

Pour les ſeize quartiers.

LE COMTE.

Mais je te laiſſe, & vais voir ce qu'on me donne à dîner, & où je coucherai; après quoi je vôle au Directoire, à la Cour, chez les Miniſtres, les Commis même; & je fais entendre raiſon à tous ces gens-là, s'il y a moyen de la leur faire entendre.

(*Il ſort.*)

SCENE IV.

FANCHETTE, MINNA.

MINNA.

MON Oncle me fait trembler.

FANCHETTE.

Comment, Monſieur le Comte!..... Il aime Monſieur le Major autant que vous; il n'eſt occupé que de vos intérêts.

MINNA.

Il eſt vrai.

FANCHETTE.

Il a fait ce que vous n'auriez oſé faire ſans lui.

MINNA.

J'en conviens.

FANCHETTE.

Il quitte ſa maiſon, ſa patrie pour venir le défendre.

MINNA.

D'accord.... C'eſt le meilleur humain de la terre; mais il nuit toujours à ceux qu'il veut ſervir.

FANCHETTE.

Aſſez ſouvent, du moins.

MINNA.

MINNA.

Il ſe fâchera dans l'anti-chambre contre les Valets, s'ils ne le laiſſent pas entrer d'abord ; dans le cabinet contre les Miniſtres, s'ils ne lui font pas excuſe du moindre retard : il dira : « Vous devez me connoî-» tre, Meſſieurs, (à des gens qui n'auront peut être jamais entendu parler de lui) ; & ſi l'on ne le connoît pas, ſi on lui fait la plus légere obſervation ſur l'affaire de Téleim, il ſera d'abord aux champs, dira du mal des Miniſtres, des Commis, les traitera d'envieux, de frippons & de ſots ; & tout ſera perdu.

FANCHETTE.

Oui, mais il revient auſſi-tôt.

MINNA.

Eh ! les gens offenſés reviennent-ils de même ? Et ſi Téleim n'étoit pas juſtifié, autre embarras : qui viendroit à bout de ce ſingulier perſonnage ?.... Ne m'a-t-il pas écrit une belle Lettre ce Téleim ? Non ; il y a des momens où je ſuis tentée de le haïr.

FANCHETTE.

Ils ſont courts, heureuſement.

MINNA.

Il eſt vrai, Fanchette. Eh ! ne dois-je pas en effet lui pardonner cette injuſte délicateſſe qui l'éloigne en ce moment de moi ? Elle a quelque choſe de ſi noble, de ſi héroïque, de ſi impoſant !.... Non ; il me ſemble que Téleim eſt un être privilégié qui fait honte au reſte de la terre ; oui, Fanchette, oui.... De-là peut-être un peu d'indiſcrétion & de franchiſe dans mon goût pour lui.

FANCHETTE.

Il faut bien avouer ce qu'on ne peut pas cacher.

MINNA.

Et ce qu'on ne doit pas cacher. J'aime Téleim, non pas comme on aime les autres hommes, avec cette défiance & cette réſerve qu'inſpirent le mépris qu'on a pour l'Humanité, & les préjugés dans leſquels on eſt élevé; je l'aime avec ſécurité, je le lui avoue avec franchiſe, je n'en fais myſtere à perſonne, parce que je ne crains ni le public, ni mon amant, ni moi-même. Il y a des paſſions qui en impoſent même à la perverſité des mœurs. Qui pourrois-je aimer qui valût mieux que lui, & qui répondît mieux au public de la délicateſſe de mes ſentimens?

FANCHETTE.

N'êtes-vous pas veuve d'ailleurs, veuve affligée de dix-neuf ans, mais enfin maîtreſſe de vos actions?

MINNA.

Mais quand je ſerois encore ſous la puiſſance paternelle, je ne mettrois guères moins de franchiſe dans mes procédés. Je dirois à mes parens: « Voilà l'homme qui peut ſeul me rendre heureuſe; au monde, » voilà celui que j'ai préféré, parce qu'il eſt le plus » vertueux, & que je veux eſtimer & aimer mon » mari ».

FANCHETTE.

Il n'y a pas un mot à répondre à cela.

MINNA.

Que ces femmes, que ces hommes qui ſe marient

ſans reſpecter le Mariage, ou qui reſtent célibataires pour pervertir l'ordre de la ſociété, rougiſſent de leur conduite; cette pudeur n'eſt que la honte de leurs déréglemens; c'eſt un remords, & non pas une vertu. Mais moi, puis-je rougir d'aimer Téleim? Je veux être mère tendre, épouſe fidelle: j'ai conſulté mon cœur pour aſſurer ma vertu. Ne ſommes-nous pas nées pour aimer? Ah! la belle paſſion que l'amour, quand il n'y a pas un ſeul homme en droit de nous la reprocher, & ſur-tout quand nous ne pouvons pas nous la reprocher à nous-mêmes! J'aime Téleim; &, après le plaiſir de le lui dire, je ne ſens que celui de l'avouer à tout le monde.

FANCHETTE.

Vous avez raiſon; je penſe comme vous; mais je ne ſuis pas ſi à mon aiſe avec Paul Verner, &, quand on m'en parle, je rougis; & cependant, Madame....

MINNA.

Oh! je le crois. Tu es trop bien élevée, pour avoir la fauſſe pudeur dont je viens de parler; à ton âge, on rougit, parce qu'on n'a penſé à rien.

FANCHETTE.

Grand merci de la politeſſe, mais j'ai penſé à tout.

MINNA.

Tais toi.... Mais Ridern, que j'ai envoyé vers cet Officier du même Régiment que Téleim, ne revient pas: qui peut le retenir? Non, j'ai une impatience de ſçavoir....

FANCHETTE.

Mais Ridern vient de partir, Madame.

MINNA.

Mais pour faire mes excuſes à cet Officier que nous avons délogé, il ne faut pas tant de temps....

FANCHETTE.

Mais pour lui demander où peut être Téleim, les circonſtances de ſon affaire....

MINNA.

Mais je ne l'ai point chargé de cela, Mademoiſelle; je ne lui ai ordonné que de prier l'Officier....

FANCHETTE.

Oh! je ne ſçais pas au juſte ce que vous lui avez ordonné; car vous l'avez fait venir & revenir dix fois, pour lui faire ſon thême de dix façons; & je ne ſerois pas ſurpriſe qu'il n'en eût retenu aucune.

MINNA.

Nous voilà bien avancées! Que ne me diſois-tu cela? Je t'aurois chargée toi-même....

FANCHETTE.

D'aller trouver un Officier! Votre ſervante, Madame; ils ne ſont pas tous comme Téleim.

MINNA.

Il eſt vrai. Connois-tu quelqu'un qui ait plus de qualités que Téleim?

FANCHETTE.

Verner a bien auſſi ſon mérite.

MINNA.

Qui ſoit plus généreux, plus bienfaiſant?

FANCHETTE.

Il n'a rien à lui.

MINNA.

Qui ſe préſente mieux?

FANCHETTE.

Il ne fait que l'exercice, mais c'eſt avec une grace...

MINNA.

Qui ait plus de liant, de douceur dans le caractère?

FANCHETTE.

Il jure, mais ſans faire de mal à perſonne.

MINNA.

Il jure?....

FANCHETTE.

Rarement; mais il me donne envie de rire, quand cela lui arrive.

MINNA.

Et ſon eſprit?

FANCHETTE.

Il eſt plaiſant, il m'amuſe.

MINNA.

Eh? mais..... C'eſt qu'il dit les choſes comme perſonne ne les dit!

FANCHETTE.

Comment! l'auriez-vous entendu quelquefois?

MINNA.

Si j'ai entendu Téleim?

FANCHETTE.

J'ai cru que vous me parliez de Verner.

MINNA.

Auſſi folles l'une que l'autre, mon enfant.

FANCHETTE.

Que voulez-vous? chacun a ſa folie! je commence

auſſi à m'impatienter de ne pas voir revenir Ridern ; car je l'avois chargé de s'informer de Verner.

MINNA.

Comment ; de Verner ? Eh ! mais, qu'eſt-ce que c'eſt que cette extravagance-là ? Je ne ſuis plus ſurpriſe ſi Ridern ne revient pas : il aura fait vos commiſſions, & oublié les miennes. C'eſt bien intéreſſant, au moins, de ſçavoir où eſt Paul Verner ! Eh ! à qui voulez-vous, Mademoiſelle, qu'il le demande ? Croyez-vous qu'un Officier aura la complaiſance de lui donner des nouvelles d'un Maréchal des Logis, de Paul Verner ?... Il aura renvoyé le queſtionneur à coups de canne.

FANCHETTE.

Il en ſeroit revenu plus vîte.

MINNA.

Il eſt bien temps de plaiſanter ! Voyez-là-bas ; demandez à l'Hôte, à mes gens, où eſt Ridern, ce que c'eſt que cet Officier ; & revenez promptement.

FANCHETTE.

J'y cours, Madame.

(*Minna ſort.*)

SCÈNE V.

FANCHETTE, *ſeule.*

MAis ſi je rencontre Verner, adieu la commiſſion.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

JUSTIN, L'HOSTE.

JUSTIN.

MONSIEUR le Major ne veut ni de l'appartement où tu as placé ſes effets ; ni de tout autre.... Tu nous as délogés pour des étrangers, ſans nous en demander noſtre avis ; voilà ton argent, & nous ſortons. Retire-toi.

SCÈNE II.

JUSTIN, VERNER, L'HOSTE.

VERNER.

QUE faites-vous avec ce coquin-là, Monſieur Juſtin ?

JUSTIN.

Je le paye, Monſieur Verner, & lui dis de ſe retirer.

VERNER.

Et il ſe fait prier !.... Sors, ou je vais te payer comme tu le mérites.

L'HOSTE.

Je ne demande plus rien.

(Il ſort précipitamment.)

SCÈNE III.

JUSTIN, VERNER.

VERNER.

J'APPORTE de l'argent à Monſieur le Major, & je vais faire la guerre aux Tartares, aux Coſaques, aux Calmoucks.

JUSTIN.

Qui ſont ces animaux-là ?

VERNER.

Vous avez entendu parler de Pugaſt-chew,

JUSTIN.

Non ; qu'eſt-ce qu'un Pugaſt-chew ?

VERNER.

C'eſt un chef de révoltés, & je n'aime pas ces

gens-là, moi. Je vais me joindre aux Ruſſes pour le mettre à la raiſon. Dieu ſoit loué, qu'il y ait au moins guerre en quelque coin du monde. J'eſpérois qu'on recommenceroit en Allemagne, mais on n'y fait que des camps, des revues; & je veux des batailles, moi. Oui, Juſtin, né ſoldat, ſoldat je veux mourir. Je vais faire une campagne avec les Ruſſes, contre les Calmoucks & les Tartares. Je veux voir ſi ces gens-là valent nos Européens, nos Allemands, & ſur-tout un ſoldat Pruſſien.

JUSTIN.

J'eſpère que vous ne ſerez pas aſſez fou pour abandonner votre jolie Terre.

VERNER.

Je la porte ſur moi : je l'ai vendue.

JUSTIN.

Vendue !

VERNER.

Oui ; j'en ai tiré hier deux-cents ducats, & je les apporte à mon Major.

JUSTIN.

Eh ! que voulez-vous qu'il en faſſe ?

VERNER.

Qu'il les boive, qu'il les mange, qu'il les joue. Il faut qu'un homme comme lui ait de l'argent. C'eſt bien affreux qu'on lui retienne ſi long-tems ce qu'on lui doit, & qu'on traite le plus honnête-homme de

l'armée avec tant d'injuſtice & de barbarie ! Ah ! ſi j'étois à ſa place, j'enverrois ce ſervice-ci au diable, & j'irois avec Paul Verner !

JUSTIN.

Vous êtes trop bon, Monſieur Verner : nous ne voulons pas de votre argent ; gardez vos ducats. Vous pourrez auſſi reprendre la ſomme que vous avez déjà prié mon Maître de vous conſerver ; car il m'a chargé de vous dire de venir l'en débarraſſer.

VERNER.

Le Major a donc de l'argent ?

JUSTIN.

Non.

VERNER.

Eh ! de quoi vivez-vous ?

JUSTIN.

Des débris de notre fortune.

VERNER.

Et il refuſe de garder mon argent dans une pareille détreſſe ?

JUSTIN.

Oui ; & il vient de me traiter très-durement, parce que je lui faiſois entendre, comme nous en étions convenus, qu'il pouvoit en diſpoſer.

VERNER.

Oh ! nous verrons qui l'emportera.

JUSTIN.

Ne l'eſpérez pas, Monſieur Verner. Tenez, il vient de faire une action qui a achevé de me confondre, & qui doit vous ôter toute eſpérance de lui faire accepter votre petite fortune.

VERNER.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

JUSTIN.

Vous connoiſſez bien la Comteſſe de Marlof[illegible]

VERNER.

Oui ; c'eſt la veuve d'un de ſes anciens camarades, une femme bien reſpectable & bien malheureuſe, chargée d'une nombreuſe famille, & ſans fortune.

JUSTIN.

Elle ſort d'ici.

VERNER.

Son mari devoit conſidérablement au Major.

JUSTIN.

Il ne lui doit plus rien, & Monſieur le Major n'en eſt pas plus riche.

VERNER.

Comment ?

JUSTIN.

J'étois dans un coin de l'appartement du Major ſans qu'il en ſût rien, & j'ai été témoin de la ſcène la plus extraordinaire que j'aie jamais vue de ma vie. Madame

Marloff eſt entrée, lui a dit qu'elle venoit acquitter les dettes de ſon mari, retirer ſes billets, & le payer. Le Major a nié la dette, les billets, l'a forcée de remporter ſon argent, & a tout déchiré dès qu'elle a été partie.

VERNER.

Et on perſécute de pareils gens! & des camarades, qui devroient être à ſes pieds, ſont aſſez lâches pour lui tourner le dos! Ah! il faut que je fuie ce pays-ci, Juſtin; il le faut abſolument; car je manquerois à la ſubordination, & j'attaquerois, je crois, notre Colonel lui-même.

JUSTIN.

Eh! que ne fuyez-vous du côté de la Saxe?

VERNER.

Je ne peux pas, mon ami. Monſieur le Major y a laiſſé une Maitreſſe auſſi aimable que la mienne, & il ne veut pas l'aller rejoindre. Il faut bien aller ſe battre: Mademoiſelle Fanchette & la gloire, moi je ne reconnois que ces deux Maitreſſes-là. Ah! tenez, ne me rappellez pas ce ſouvenir; il m'afflige le cœur!

JUSTIN.

Mais, Mademoiſelle Fanchette vous aime-t-elle comme vous l'aimez?

VERNER.

Je n'en ſais rien, mon pauvre Juſtin.

JUSTIN.

Comment? vous n'en ſavez rien?

VERNER.

Non. Vous m'avez vu à l'armée ; je ne ſuis pas poltron, je braverois le diable : eh bien ! je n'ai jamais eu le courage de la regarder en face, & de lui demander ſi elle m'aimoit.

JUSTIN.

Quelle foibleſſe !

VERNER.

Mais je crois qu'elle m'aime ; & ce ſont de ces choſes qu'on laiſſe toujours mieux voir qu'on ne les dit.

JUSTIN.

A la bonne-heure. Au plaiſir, M. Verner ; je vais voir où nous logerons la nuit prochaine.

(*Il ſort.*)

VERNER.

Eh mais ! je vous ſuis.

SCÈNE IV.

MINNA, VERNER.

MINNA, *à part.*

Voyez ſi Fanchette reviendra !.. (*Haut.*) O ciel ! eſt-il poſſible ? En croirai-je mes yeux ? Quoi ! c'eſt vous, Monſieur Verner ?

VERNER.

Eh ! mais, eſt-il bien vrai ? Ne me trompé-je pas !... Quoi ! c'eſt vous, Madame la Comteſſe ?

MINNA.

Oui, c'eſt moi-même, & je ne reviens pas de cet heureux hazard.

VERNER.

Mais je ſuis bien plus étonné de vous trouver ici ; qui vous amène ?

MINNA.

Je viens conſoler Monſieur le Major.

VERNER.

Ah ! Madame la Comteſſe, vous voilà bien là, & vous valez mieux que tout le reſte de la terre. Tenez, notre Régiment eſt en garniſon ici. Il n'y a pas un Officier du Corps que Monſieur le Major n'ait obligé, & les ingrats l'évitent tous depuis ſa diſgrace.

MINNA.

Ah Dieux ! quel coup pour ſa ſenſibilité !

VERNER.

Il leur rend mépris pour mépris ; mais ſon ame eſt bleſſée, & il n'y a que vous qui puiſſiez la guérir.

MINNA.

A-t-il douté de ma tendreſſe ?

VERNER.

Ah! il eſt tout occupé de ſon malheur.

LA COMTESSE.

Mais eſt-il irréparable? Et le témoignage de nos Etats...

VERNER.

Il ne veut pas le réclamer; il dit qu'on le croiroit mendié, & que ſes ennemis en tireroient de nouveaux avantages contre lui.

MINNA.

Mais ſi notre première Nobleſſe venoit elle-même?

VERNER.

Vous ameneriez ici toute la Saxe que cela n'avanceroit de rien. On commence bien à s'appercevoir qu'on a été trop vîte : mais on ne ſera pas aſſez généreux pour revenir ſur ſes pas. Par exemple, on lui avoit défendu de ſortir de Berlin; on vient de lui rendre toute ſa liberté; eh bien! il a répondu qu'il ne quitteroit pas la ville qu'il n'eût confondu ſes ennemis, duſſent-ils lui faire porter la tête ſur l'échaffaud. Cela s'appelle répondre.

MINNA.

Oh! je le reconnois bien là.

VERNER.

Le Directeur de la Caiſſe de guerre, ſon ennemi ſecret, vient même de lui dire de paſſer dans une

heure chez lui, ſans doute pour lui ordonner de ſe retirer, ou pour lui offrir une grace. . .

MINNA.

Qu'il rejettera.

VERNER.

N'en doutez pas. Il a promis de s'y rendre, mais je ſuis ſûr que l'accuſé confondra l'accuſateur. Heureuſement vous voilà ici, Madame, & je ne doute pas de la conſolation que vous nous y apporterez. Il reſte encore à mon Major une brave femme qu'il aime, ſon Maréchal des logis qui ſe feroit tuer pour lui, & ſa bonne conſcience: en voilà aſſez pour vivre heureux & tranquile. Je cours le prévenir que vous êtes ici. . . . Ah, Dieu! Mademoiſelle Fanchette!

(Verner fait un mouvement qui marque ſon embarras, & ſe met un peu à l'écart pour laiſſer parler Mademoiſelle Fanchette.

SCÈNE V.

FANCHETTE, MINNA, VERNER.

FANCHETTE.

AH, Madame! ah, Madame! je viens de le voir, il s'eſt précipité dans mes bras! . . . Ah! Fanchette, ma chere Fanchette, m'a-t-il dit, que vient faire ici ta maitreſſe? Je ne devrois pas la voir. . . Je ne le devrois

devrois pas ; mais je n'ai pas le courage de l'éviter, & je te ſuis.

MINNA.

Ah ! Fanchette, je vais donc le voir, il va donc m'être rendu ! Mais que dit-il, qu'il devroit m'éviter, qu'il ne devroit pas me voir ?... Pourquoi ne me l'as-tu pas amené ? Je tremble....

FANCHETTE.

Eh ! donnez-lui le temps d'arriver juſqu'ici, car le pauvre garçon étoit ſi abbattu, ſi accablé, qu'il ne pouvoit me ſuivre..... Et puis, vous le ſçavez, ils ſont fiers, les hommes..... Il faut que celui-ci s'eſſuie les yeux, qu'il s'arme de courage. Un peu de patience, & vous allez le voir arriver.... Il eſt peut-être déja dans votre appartement.

MINNA.

Je cours l'y recevoir. Mais je veux te rendre ſervice pour ſervice, ma chere Fanchette ; tu m'annonces Téleim, & je te laiſſe avec Verner.

(*Elle ſort.*)

SCÈNE VI.

FANCHETTE, VERNER, *tous deux embarraſſés.*

FANCHETTE.

AH, Monſieur !....

VERNER.

Ah, Mademoiſelle!

FANCHETTE, *à part.*

Je ſuis toute troublée. ....

VERNER, *à part.*

Je ne ſçais que lui dire. (*Haut.*) Je vous croyois bien loin, Mademoiſelle.

FANCHETTE.

Nous n'aurions jamais cru vous trouver ici.

VERNER.

Ce n'eſt pas que je ſois fâché de la rencontre, Mademoiſelle Fanchette.

FANCHETTE.

Ni moi aſſurément, Monſieur Verner

VERNER.

J'admirois tout-à-l'heure votre bon cœur pour Monſieur le Major, Mademoiſelle Fanchette: avec quel plaiſir vous annonciez ſon arrivée à Madame la Comteſſe!

FANCHETTE.

Ah, Monſieur Verner! c'eſt que j'étois bien ſûre de lui apporter une bonne nouvelle. .... On a tant de plaiſir à annoncer aux autres leur bonheur!

VERNER.

Ah! oui. (*A part.*) Et on eſt ſi embarraſſé de parler du ſien!

FANCHETTE.

Il y a ſi long-temps qu'il eſt abſent, Monſieur le Major!

VERNER.

Il y a deux ans, trois mois & dix-huit jours & demi que dure cette abſence-là.

FANCHETTE.

C'eſt mon compte.... Et notre réunion, Monſieur Verner, combien durera-t-elle ?

VERNER.

Je voudrois bien qu'elle durât toujours, Mademoiſelle Fanchette.

FANCHETTE.

Et moi..... Et ma Maitreſſe auſſi, Monſieur Verner.

VERNER.

Elle aime donc toujours bien Monſieur le Major, Madame la Comteſſe ?

FANCHETTE.

Eſt-ce qu'on peut s'oublier, Monſieur Verner ?

VERNER.

Cela n'eſt pas poſſible..... Si je vous diſois tout ce que nous faiſions pour nous reſſouvenir de vous.....

FANCHETTE.

Nous ne faiſions rien, nous, & cela venoit tout ſeul.... C'étoit à propos de tout, & à propos de rien.

VERNER.

Et nous auſſi.

FANCHETTE.

Au milieu de la meilleure compagnie....

VERNER.

Quand nous étions abſolument ſeuls....

FANCHETTE.

Madame me diſoit: « Vois-tu rien là qui reſſemble » à Téleim »?

VERNER.

Nous diſions : autant ne voir perſonne, quand on ne voit pas Madame la Comteſſe.... & Mademoiſelle Fanchette.

FANCHETTE.

Si l'on faiſoit à Madame le récit d'une belle action, d'une action généreuſe.... « Cela reſſemble à Téleim ».

VERNER.

Et à Verner auſſi, avec votre permiſſion, Mademoiſelle Fanchette.

FANCHETTE.

Ah, je le penſois bien de même, Monſieur Verner!... Et puis nous prenions une carte de Géographie.

VERNER.

Ah! Et pourquoi faire?

FANCHETTE.

Pour chercher où vous étiez. Nous vous ſuivions par-tout. Madame me diſoit : « Ils ſont ici, ils ſont » là; les Autrichiens ſont campés en cet endroit, & » les Pruſſiens en cet autre; il y aura bataille aujourd'hui ou demain, Monſieur le Major chargera » à la tête du Régiment ».

VERNER, *en ſe redreſſant.*

Et Verner.

FANCHETTE.

Je n'ôſois regarder, quand elle faiſoit ces récits; nous tremblions comme des enfans, & nous penſions qu'il ne ſe tireroit pas un coup de fuſil qui ne fût pour vous, Monſieur Verner.

VERNER.

Ah, Mademoiſelle, que de graces!.... Et quand nous étions d'un détachement, quand nous renverſions des eſcadrons, enfoncions des lignes.... nous diſions: Ah! ſi elles n'avoient pas peur, que nous aurions de plaiſir à combattre ſous leurs yeux! Et puis je me propoſois, à mon retour, de vous conter les belles actions que j'aurois faites pour la gloire & pour vous, Mademoiſelle Fanchette.

FANCHETTE, *un peu troublée.*

Comment! pour moi, Monſieur Verner?

VERNER, *déconcerté.*

Pardon, Mademoiſelle Fanchette.

FANCHETTE.

Il n'y a pas de quoi, Monſieur Verner. (*A part.*) Je n'ôſe l'écouter.

VERNER, *à part.*

Je n'ai pas la force de lui en dire davantage.

FANCHETTE.

Je vois combien Monſieur le Major eſt attaché à Madame la Comteſſe....

VERNER.

Je vois toute la tendreſſe de Madame la Comteſſe pour Monſieur le Major....

FANCHETTE.

Et je cours la prévenir ſur ſon bonheur.

VERNER.

Et je cours l'aſſurer du ſien.

(*Ils ſe retournent tous les deux pour s'en aller, l'un à droite, & l'autre à gauche; mais un mouvement de curioſité les ramene en face, & ils n'en ſont que plus embarraſſés.*)

FANCHETTE.

Votre ſervante, Monſieur Verner.

VERNER.

Votre ſerviteur, Mademoiſelle Fanchette.

(*Fanchette ſort précipitamment en faiſant une petite révérence, & Verner reſte un moment confondu comme quelqu'un qu'on a laiſſé ſur ce qu'il allait dire.*

SCÈNE VII.

VERNER, *ſeul.*

LA voilà partie & mon ſecret reſté en chemin; courrons après elle, mais ſerai-je plus hardi quand je la reverrai?

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

FANCHETTE, MINNA.

MINNA.

TU vois comme il te ſuivoit.... Ah! ſans doute il t'a trompée! Il aura vôlé chez le Miniſtre qui l'attendoit, & il n'y aura point porté cette modération qui lui eſt néceſſaire, & que je lui aurois peut-être inſpirée!

FANCHETTE.

Eh! non, Madame, non: il m'a dit qu'il me ſuivoit..... Tenez.... un moment.... chut, je crois l'entendre.... oui, c'eſt lui-même.

MINNA.

Contraignons-nous, & combattons ſon déſeſpoir par un air riant & ouvert, qui lui faſſe douter, s'il ſe peut, de la réalité de ſon malheur, & l'aſſûre en même temps de mon empreſſement à le réparer.

SCÈNE II.

FANCHETTE, MINNA, TÉLEIM.

(L'Actrice qui représente le rôle de Minna doit dans cette scène nuancer son rôle, marquer par des momens de tristesse, en écoutant Téleim, la violence qu'elle se fait pour lui répondre gaiement; passer peu-à-peu de ce ton de gaieté à un ton plus touchant & plus ferme.)

(Fanchette s'assied derriere eux, & s'occupe à faire du filet, ou d'autres petits ouvrages.

TÉLEIM.

(D'un ton sombre pendant presque toute la scène.)

QUOI! c'est vous, ma chere Minna?

MINNA.

(D'un ton gai, noble & consolant.)

Ah, mon cher Téleim!

TÉLEIM.

Vous ici, vous ici! Que cherchez-vous, Madame?

MINNA.

Je ne cherche plus rien .... & vous, Téleim?

TÉLEIM.

Moi, je cherche quelle vertu pourra m'aider à braver mes malheurs.

MINNA.

Quelle vertu ! Notre amour.

TÉLEIM.

Il me fait trembler.

MINNA.

Il me raſſûre. Téleim, m'aimez-vous encore ?

TÉLEIM.

Si je vous aime, Minna ! Ah ! cent fois plus que moi-même.

MINNA.

Vous m'aimez, Téleim... vous avez votre Minna, & vous êtes malheureux ! Écoutez combien je ſuis vaine & ſenſible. Je m'étois imaginée que je ſuffiſois à votre bonheur.

TÉLEIM.

Il n'en eſt pas pour moi, privé de vous, Madame. Je puis ſupporter mes diſgraces, m'endurcir contre la cruauté & l'injuſtice des hommes ; mais je ne ſurvivrai pas au coup qui nous ſépare.

MINNA.

Eh ! qui nous ſéparera ? Sera-ce vous, Téleim ?

TÉLEIM.

Ce ſera l'honneur. Je ne ſuis plus ce Téleim que vous connûtes dans votre patrie, cet homme devant qui la carriere de l'honneur & de la fortune étoit ouverte ; je ſuis un ſoldat diſgracié, ruiné, perdu par ſes ennemis, & je ne dois pas vous aſſocier à mes malheurs.

MINNA.

Et voilà précisément ce que je suis venue chercher.

TÉLEIM.

Il ne me faut plus qu'un désert.

MINNA.

Et Minna? Je vous permets d'en vouloir à toute la nature humaine; mais il faut que cette haîne-là tourne au profit de notre amour. Vous avez à plaindre des hommes, mon cher Téleim. Eh bien! abandonnez-les pour moi. Que je leur ai d'obligation de m'avoir cédé tous leurs droits sur vous! Je ne les partageois qu'à regret avec eux, je vous en avertis. Concevez-vous tout mon bonheur? Téleim n'a plus d'engagemens, de devoirs, de liens; il ne tient plus aux Rois, à leur Cour, à d'injustes supérieurs; tous ses momens sont à lui, & il me les donne: l'injustice des hommes l'a séparé d'eux; il retourne à Minna, qui connoît, chérit, respecte ses vertus; & l'estime & l'amour de Minna suffiront à sa félicité.

TÉLEIM.

Où suis-je? laissez-moi; ne m'offrez pas le bonheur trop incertain de vous appartenir; & tremblez que je n'aie pas la force de vous résister.

MINNA.

Eh! mais, je l'espere bien pourtant.

TÉLEIM.

Rappellez-vous à vous-même, & songez à ce qu'est

un homme tombé dans la disgrace de son Maître, & attaqué dans son honneur.

MINNA.

S'il est coupable, je le plains; s'il est innocent, je le respecte davantage.

TÉLEIM.

C'est un homme rayé de la société, que le plus vil citoyen est en droit de mépriser, dont on évite l'entretien, l'approche, le regard, & qui se rend justice, en s'éloignant de tout le monde; il n'a plus de connoissances, d'amis, de parens: il est marqué du sceau de l'infamie.

MINNA.

Arrêtez, arrêtez, s'il vous plaît: je ne veux pas de cet homme-là! J'en veux un que tout le monde m'envie; & cet homme c'est vous. Venez, venez, Téleim, au milieu de ma Patrie, au milieu de ces mêmes Saxons, à qui vous avez conservé les biens, la vie & l'honneur; & vous verrez si je serai humiliée de vous appartenir!

TÉLEIM.

Ah! Madame, quelle ingénieuse adresse pour m'élever au-dessus de moi-même!

MINNA.

Eh! mais, non, il n'y a pas d'adresse à tout cela. Voilà l'homme qu'on connoît en Saxe, & qu'on méconnoît à Berlin. Mais si je vous suis chere, Téleim, n'ai-je pas à me plaindre de votre désespoir? Tout

eſt-il malheureux pour vous dans cette affaire, & n'y voulez-vous rien voir qui vous conſole? N'eſt-ce pas ſur le bruit que faiſoit votre conduite en Saxe, que j'ambitionnai de vous connoître? Je vôlai dans toutes les ſociétés où j'eſpérois vous rencontrer: ſans cette belle action, vous m'auriez échappé; mais n'eſt-ce pas-là de quoi vous réconcilier avec vos malheurs? Tout ne réuſſit pas également dans le monde, Téleim; on n'a pas toujours tout ce qu'on mérite: mais il faut recevoir les dédommagemens que la fortune nous donne, & dire: « j'ai perdu l'eſtime de quelques » gens prévenus & trompés; mais j'ai fait une belle » action qui m'a valu le cœur de Minna ». Un Roi vous condamne, une femme vous rend juſtice; eh bien! oubliez le Roi, & prenez-moi pour votre Souveraine: nos récompenſes valent bien celles des Rois.

TÉLEIM.

Ah! Minna, un trône, & vous, je ne balancerois pas: mais je ne puis vous tendre la main pour vous attirer dans le précipice.

MINNA.

Mais vous avez de ſingulieres idées.... Vous craignez de m'aſſocier à votre ſort; & c'eſt le refus de votre main qui va me déshonorer. Oui, Monſieur, voilà le ſeul tort que vous puiſſiez me faire. Nos Saxonnes ont connu mon amour, ma foibleſſe; & toutes m'ont envié le bonheur d'avoir pu vous fixer.

TÉLEIM, *avec un ris amer.*

Ah! oui, je connois les femmes. Elles vous envieront le partage de mon infortune!... Non, Madame, non, l'heureuſe Minna n'eſt point faite pour le malheureux Téleim.

MINNA.

Et moi, je vous dis que nous n'avons jamais été mieux faits l'un pour l'autre. Nous avons mille choſes à partager; moi vos chagrins, & vous mes conſolations. Je ne ſuis pas, à la vérité, la moins heureuſe dans ce partage; mais vous m'aimez trop, pour m'envier cet avantage ſur vous. O mon cher Téleim! voilà des vérités de ſentiment inconteſtables! Eſtimez-vous; c'eſt la juſtice que vous vous devez: aimez-moi; c'eſt la conſolation que je vous offre; acceptez ma main, vous le devez à ma réputation.

TÉLEIM, *attendri.*

Vous vous trompez; Minna; ou plutôt vous cherchez à vous tromper vous-même, & je n'ai jamais eſſuyé un plus rude combat entre l'amour & le devoir. Je ne connois ni l'ambition, ni l'avarice, ni toutes les paſſions qui tyranniſent les hommes; (*Avec toute l'expreſſion du ſentiment.*) je ne connois que l'amour, & l'amour que vous m'inſpirez; ſans vous, point de dédommagement pour moi dans le monde; avec vous, point de regrets dans un déſert; le Ciel même, le Ciel n'a point de bienfaits pour moi ſur la terre, s'il les ſépare de vous. Voilà votre Téleim, voilà ce qu'il ſera juſqu'au dernier ſoupir, & vous n'en doutez

pas : (*Avec fermeté.*) mais rien ne peut me faire oublier ce que je me dois, & ce que je vous dois à vous-même. Oui, dans ce moment où je vous retrouve contre toute apparence ; où vous enflammez mon ame par l'aſpect du bonheur ; où votre généroſité, votre délicateſſe, votre amour devroient tout ſurmonter dans mon cœur ; dans ce même moment, j'ai le courage de vous annoncer que, ſi le Roi ne me rend pas mon état, mon honneur.....

MINNA.

N'achèvez pas, Téleim.

TÉLEIM, *avec nobleſſe & fermeté.*

J'acheverai, Madame. Je vais, dans l'inſtant, avoir un entretien qui décidera peut-être de mon ſort. Le Directeur de la Caiſſe de Guerre m'attend. J'y vôle. (*Avec tranſport.*) Si tout eſt changé pour moi, vous concevez l'excès de mon bonheur : (*Du ton le plus ſombre.*) ſi l'injuſtice des hommes en a autrement ordonné, plus de Minna pour Téleim, plus rien pour Téleim. Adieu, Madame.

(*S'échappant.*)

SCÈNE III.

FANCHETTE, MINNA.

FANCHETTE.

Et vous le laiſſez aller?

MINNA.

Oui : ſa fermeté m'en a impoſé ; & je ne ſaurois douter de ſon amour. Quel homme ! Ah, reſpirons ! Je viens d'affecter, vis-à-vis de Téleim, une tranquillité qui me peſe encore ſur le cœur. Je voulois égayer ſa douleur, diſſiper ſa mélancolie, le ramener à lui-même, en ne lui offrant que mon amour. Vains projets ; chaque réponſe qu'il m'a faite, m'a convaincue que tout étoit perdu pour nous, s'il n'obtenoit pas la plus éclatante juſtification.

FANCHETTE.

Ah ! Madame, il l'obtiendra ; croyez que la démarche de nos Etats, le témoignage de Monſieur le Comte en faveur de Monſieur le Major, ouvriront les yeux au Roi ; & que ſa juſtice....

MINNA.

Je l'eſpère.

FANCHETTE.

J'en ſuis ſûre.... Le Roi lui rendra tout, & par-

delà. C'eſt notre ennemi ; mais voilà comme je le juge.

MINNA.

Ce dernier trait vaudroit bien ſes Victoires ; mais qu'il eſt loin, cet événement, & que d'incertitude encore dans mon ſort !

FANCHETTE.

Point ; il n'eſt pas poſſible que Monſieur votre Oncle ne ſoit écouté, & que Monſieur le Major ne reparoiſſe avec tout ſon éclat. Je crois que Monſieur votre Oncle fait, à préſent, un beau bruit dans les Bureaux !

MINNA.

Peut-être trop.

FANCHETTE.

Oh ! les grands brailleurs y ont quelquefois raiſon. Préparez-vous à le bien embraſſer à ſon retour.

MINNA.

Ah ! Fanchette, je n'ôſe encore t'en croire !

FANCHETTE.

Ou plutôt, Madame, occupons-nous du ſoin de lui faire trouver ſon dîner prêt ; car voilà la meilleure façon de lui faire notre cour, & de le remercier de ſes peines.

MINNA.

Tu as raiſon ; mais, à propos, as-tu donné des ordres ?

FANCHETTE.

FANCHETTE.

Des ordres ?... Ah ! il les aura donnés lui-même. Tranquilliſez-vous. Il n'y a point d'affaire qui puiſſe le diſtraire du ſoin de ſon dîner ; & le moment de la Table eſt le ſeul où il oublie de ſe mettre en colère, & de parler de ſes aïeux... Mais, tenez, voici Monſieur l'Hôte qui achevera de vous mettre l'eſprit en repos à cet égard.

SCÈNE IV.

FANCHETTE, MINNA, L'HOSTE.

FANCHETTE.

Monsieur l'Hôte, vous arrivez à propos pour nous dire ſi Monſieur le Comte vous a commandé ſon dîner.

L'HOSTE.

Oui, Madame, & des plus fins.

FANCHETTE.

Eh bien ! n'avois-je pas raiſon de ne pas m'en inquiéter ?

L'HOSTE.

Il aime la bonne chere, les bons morceaux, le bon vin, Monſieur le Comte ; il en parle en homme inſtruit, éclairé, qui a le tact fin, le goût exercé : mais je ne ſuis ni mal-adroit, ni ignorant ; & il eſt bien

tombé. Tout jeune, Madame, tout jeune j'avois des diſpoſitions; je les ai perfectionnées par de bonnes études. Car enfin, Madame, la Nature ne fait qu'ébaucher un homme; il faut que l'Art y mette la derniere main. J'ai voyagé; j'ai couru le monde; j'ai ſervi en Angleterre, en France, en Italie; je me ſuis fait aimer, eſtimer: enfin j'eſpère que Monſieur le Comte ſera content de mon ſavoir-faire.

FANCHETTE.

Ne diroit-on pas que c'eſt un Savant qui vient de faire le tour du monde?

L'HOSTE.

Feu Monſieur le Baron d'Ernatri, qui m'honoroit de ſon amitié, & que je ſervirois encore, s'il n'étoit pas mort d'indigeſtion d'un petit dîner que je lui ai ſervi....

FANCHETTE.

Oh! nous ne vous demandons pas d'atteſtat de vos talens: ſongez ſeulement à ne nous pas ſervir comme vous ſerviez feu Monſieur le Baron.

L'HOSTE.

Je venois demander à ſon Excellence, quand elle voudroit être ſervie.

MINNA.

Eh mais!... quand mon Oncle ſera arrivé.

L'HOSTE.

C'eſt juſte.

FANCHETTE.

Et dès qu'il paroîtra.

L'HOSTE.

Tout eſt prêt.

SCÈNE V.

LE COMTE, & les précédens.

LE COMTE, *derrière le Théâtre.*

HOLA, hé ! quelqu'un ; Ridern, Fricht ! Les marauds me feront, je crois, égoſiller.

L'HOSTE, *à Fanchette.*

Voici, je crois, Monſieur le Comte.

FANCHETTE.

Oui, c'eſt lui-même.

L'HOSTE.

J'eſpère qu'il me fera bonne mine ; & ſur-tout quand il ſera à Table.... Je vais lui dire qu'il eſt ſervi.

SCÈNE VI.

FANCHETTE, MINNA, LE COMTE, L'HOSTE, DOMESTIQUES DU COMTE.

LE COMTE.

(Avec beaucoup d'humeur & d'emportement.)

JE ſuis d'une fureur contre le Directeur de la Guerre.... *(A ſes gens qui le ſuivent.)* Où vous tenez vous? Qu'avez-vous fait? Pourquoi le couvert n'eſt-il pas mis?... *(A part.)* Non, je ne lui pardonnerai jamais...

UN DOMESTIQUE.

Mais, Monſeigneur...

LE COMTE.

Allez, & ne répliquez pas.

(Il les pouſſe dehors.)

SCÈNE VII.

FANCHETTE, MINNA, LE COMTE, L'HOSTE.

L'HOSTE.

MONSEIGNEUR, il eſt là-bas dans le Sallon.

LE COMTE.

(*Sans prendre garde à l'Hôte, qui prend pour lui l'humeur du Comte.*

Le fat! l'impertinent!

L'HOSTE.

Mais votre Excellence n'a pas paſſé par-là : elle l'auroit vu.

LE COMTE.

Oui, j'ai vu le plus audacieux, le plus impudent des hommes.

L'HOSTE.

Mais, Monſeigneur, je prends la liberté de vous dire qu'il eſt dans le Sallon.

LE COMTE.

Qui, lui?

L'HOSTE.

Sans doute, & en état de vous recevoir.

LE COMTE.

(*Tirant ſon épée à moitié.*)

Allons, j'y vôle....

(*L'Hôte croit que le Comte veut lui remettre ſon épée pour dîner, & fait un pas pour la recevoir.*)

LE COMTE, *le repouſſant.*

Je crois que le faquin veut me déſarmer ?

L'HOSTE.

Je croyois que vous vouliez me remettre votre épée pour dîner ?

LE COMTE.

Il eſt bienqueſtion de ton chien de dîner !

FANCHETTE.

Non ; ils ſont trop plaiſans.

LE COMTE, *à l'Hôte.*

Connois-tu le Directeur de la Caiſſe de Guerre ?

L'HOSTE.

Il dîne quelquefois ici.

LE COMTE.

Puiſſe-t-il y être empoiſonné !

L'HOSTE.

Mais avec votre permiſſion....

LE COMTE, *avec colere.*

Mais avec ta permiſſion, c'eſt un fat. (*Se radouciſſant.*) Me fais-tu faire bonne chere ?

(*Le viſage du Comte, penſant à ſon dîner & au Directeur, s'éclaircit & ſe rembrunit tour-à-tour.*

L'HOSTE.

Ne vous embarraſſez pas.

LE COMTE, *en colere.*

Ah ! mon petit Monſieur. (*A l'Hôte.*) Macaroni ?

L'HOSTE.

Pouding, Rôt de Bif, le rôti à l'allemande, & des entremêts françois.

LE COMTE.

Fort bien... (*En colere.*) Quand un homme tel que moi fait tant que de vous atteſter... de vous dire qu'il a vu... (*A l'Hôte.*) Et les vins ?

L'HOSTE.

Vins de France, de Hongrie, d'Eſpagne, de Portugal...

LE COMTE, *en colere.*

Ah ! vous doutez, vous doutez ! Je vous apprendrai à douter... (*A l'Hôte.*) Vin d'Aï ?

L'HOSTE.

Mouſſeux.

LE COMTE.

Mouſſeux !.... (*En colere.*) Savez-vous que je ſuis homme à vous faire ſauter comme un bouchon ?

L'HOSTE.

Monſieur.

LE COMTE, *à l'Hôte.*

Liqueurs ?

L'HOSTE.

De Dantzick, des Barbades ?

LE COMTE, *en colere.*

Sors... (*Le rappellant.*) & fais-les rafraîchir.

(*L'Hôte ſort.*)

SCÉNE VIII.

FANCHETTE, MINNA, LE COMTE.

FANCHETTE, *riant.*

NON, je n'y puis plus tenir. Ah, ah, ah, ah....

MINNA.

(Voulant d'abord ſe retenir, puis éclatant.)

Te tairas-tu? Ah, ah, ah, ah!....

LE COMTE.

Riez, riez; vous en avez les plus grands ſujets du monde. Je viens du Directoire de la Guerre pour ce malheureux Téleim.

MINNA, *troublée.*

Eh bien, mon Oncle?

FANCHETTE.

Eh bien, Monſieur le Comte?

LE COMTE.

Eh bien, ma Nièce? ah! vous voilà ſérieuſe à préſent, & Fanchette auſſi: continuez, continuez donc de rire; j'ai de l'humeur, & cela me la fera paſſer.

MINNA.

Ah, mon Oncle, de grace!...

LE COMTE, *avec un ris forcé.*

Fanchette, c'étoit, ſans doute, quelques obſervations malignes, quelques bons mots de ta façon; mets-les au jour; que nous t'applaudiſſions.

FANCHETTE.

Je ne parle plus;.... & puis, en conſcience, vous n'avez jamais eu moins d'envie de rire qu'à préſent.

LE COMTE.

Non; car j'étouffe de colere... Un fat, un ſot, un préſomptueux... c'eſt ce Directeur de la Guerre... On ne lui parle pas... on lui parle... il ne donne pas la main chez lui; il ne vous reconduit que juſques dans ſon antichambre; mais ce n'eſt pas une affaire, & s'il entendoit raiſon, s'il rendoit juſtice... Enfin, j'entre; je ſors... Il faut que tu ſaches... Tiens, je ſuis encore tout ému: laiſſe-moi mettre de l'ordre dans mes idées.

MINNA.

Je ſuis au ſupplice.

LE COMTE.

Ecoute, écoute... Je m'annonce: il me fait attendre... Le fat ne ſait pas qu'il y a plus de ſix-cents ans qu'on n'a fait attendre aucun de mes ayeux. J'entre, je trouve un petit homme maigre, ſec, le teint livide, tout chamarré d'ordres & de ridicules.

MINNA, *avec impatience.*

Le Directeur?

LE COMTE.

Un fat, qui ne ſait rien, qui ne me connoît ſeulement pas.

MINNA, *du même ton.*

Il vous dit...

LE COMTE.

Il ne me dit rien. Je lui prouve qu'une pareille action....

MINNA, *du même ton.*

De Téleim ?

LE COMTE. (1)

Eh, de qui ? ..... ne peut ſurprendre qu'à Berlin, & qu'il n'y a pas un Pruſſien capable d'en faire autant.

FANCHETTE.

Cela a dû lui faire plaiſir.

LE COMTE.

« Eh ! comment voulez-vous donc, me dit-il, que » croyions uu fait ſi extraordinaire » ? Parce que je l'atteſte, moi, le Comte de Bruxhal, Préſident des Etats de Thuringe, Comte du Saint Empire, Commandeur de l'Ordre Teutonique, Directeur général... [*L'Acteur doit diſtinguer avec ſoin le ton du Comte & celui du Directeur.*] « Eh bien ! tout cela ne fait qu'un té- » moin, & nous avons cent preuves... Enfin l'affaire eſt » jugée » — ... Je le menace de voir le Roi (& en effet je le verrai) : admire ma modération, & ſon impertinent laconiſme... « Voyez-le, Monſieur » —... Sur quel rapport a-t-il fait juger cette affaire ? « Sur les » nôtres » — ... On auroit bien dû nous conſulter, au moins... « L'affaire étoit claire « —... Oui, Monſieur le Directeur, claire, & très-claire ; & nous paierons notre dette à Téleim... « & votre billet, à

(1) Ces traits de déraiſon caractériſent les gens impétueux.

» nos Grenadiers « —. Comment, comment, Monſieur le Directeur! à vos Grenadiers, en tems de paix?.. « Cela n'y fait rien » —... Il me tire une froide révérence, qu'il accompagne d'un froid « ſerviteur »—. Je l'envoie au Diable; je lui tourne le dos, ſans le ſaluer : & me voilà.

MINNA.

Ah! mon oncle, Téleim eſt perdu.

LE COMTE.

Eſt-ce ma faute à moi, ſi tous ces gens-là n'entendent pas raiſon?... Mais là, là..., Il y a du remede à tout ceci, & le Roi... Mais qu'avons-nous beſoin, le Major & moi, du Roi?.... Téleim n'a qu'à abandonner ſa patrie, & venir avec nous....

MINNA.

Quoi! vous conſentiriez, mon Oncle, malgré ſon malheur?....

LE COMTE.

Oui : on ne croira pas au Jugement du Directoire de Berlin, quand on ſçaura que le Comte de Bruxhal a donné ſa Nièce à l'Accuſé.

MINNA.

Non, ſans doute, mon Oncle.

LE COMTE.

Il faut chercher Téleim.

MINNA.

Il eſt ici.

LE COMTE.

Comment?

MINNA.

C'eſt cet Officier que nous avons délogé.

LE COMTE.

Et dont ce coquin d'Hôte parloit tantôt ſi mal? Ah! je lui apprendrai... (*Se retournant, levant la canne, & faiſant quelques pas, comme pour l'aller étriller, puis revenant à Minna.*) Envoyez-moi le Major, envoyez-le-moi. Je lui dirai qu'il n'a pas le ſens commun, avec ſon héroïſme, de refuſer une veuve, jeune, riche & belle, parce qu'il n'a rien.

MINNA.

Que de graces, mon Oncle!.... Mais que puis-je eſpérer de vos bontés?... Je lui ai déja offert tous ces biens....

LE COMTE.

Ah! parbleu, je voudrois bien qu'il s'avisât de te refuſer! Cela ne ſe fait pas entre Gentilshommes, & je m'en vengerois.... Mais il ne ſera pas ſi ſot, je penſe, d'aimer mieux ſe couper la gorge avec moi, que d'épouſer ma Nièce; & je ſuis homme à lui offrir l'un ou l'autre. Mais, en attendant ces grands évènemens, qu'on me faſſe dîner. Oh çà! point de maux d'eſtomach & de migraine; de l'appétit & de la bonne humeur; & qu'on me paſſe le vidrecome pour boire à la ſanté du Major.

(*Il ſort.*)

SCÈNE IX.

FANCHETTE, MINNA.

MINNA.

AH! Fanchette, je ſuis au déſeſpoir. Je vois d'ici le jugement de Téleim confirmé, & Téleim ne ſongeant qu'à m'abandonner.

SCÈNE X.

FANCHETTE, MINNA, VERNER.

VERNER.

AVEC la permiſſion de ſon Excellence, ſi j'ôſe....

MINNA.

Approchez, approchez, Monſieur Verner. Qu'y a-t-il?

VERNER.

Madame, c'eſt à vous de nous retenir ici. Monſieur le Major eſt revenu de la Cour plus triſte & plus ſourcilleux que de coutume. J'ai eu bien de la peine à lui arracher quelques mots; mais enfin il m'a

parlé : « Il faut, Verner, m'a-t-il dit en ſoupirant, il » faut nous éloigner de Berlin ; il n'y a plus d'eſpé- » rance, il n'y a plus d'eſpérance ».

MINNA.

Eh bien ! tu vois, Fanchette !...

VERNER.

Il m'a ajouté que le Miniſtre à qui il s'étoit fait annoncer, ne lui avoit pas donné d'audience, & qu'il étoit ſorti ſans le regarder. Je lui ai repréſenté votre conſtance, vos procédés ; & lui, de ſoupirer de nouveau. Ah ! Madame, c'eſt un homme mort ſi vous le laiſſez partir, & moi auſſi, Mademoiſelle Fanchette !... Mais, après la mort de Monſieur le Major, il n'y a plus rien à pleurer.

MINNA.

Ah ! Monſieur Verner, que faut-il faire pour le retenir, & que n'ai-je pas déjà vainement tenté ? Où eſt-il ? Allez le trouver de ma part ; dites-lui que je le demande ; que je veux le voir ; que je ſuis dans le trouble, la douleur, la conſternation ; &, ſi vous n'ébranlez pas ſa fermeté, venez m'avertir de ſes dernieres réſolutions, & je cours m'oppoſer moi-même à ſon départ.

VERNER.

Je vais exécuter les ordres de Madame la Comteſſe.

(*Il ſort.*)

SCÈNE XI.

FANCHETTE, MINNA.

MINNA.

COMMENT le retenir & lui perſuader.... Ah! maudite fortune!

FANCHETTE.

Que diantre! ne pourroit-on pas s'en défaire pour un moment?

MINNA.

Pour toujours, & j'en ſerois charmée. Mais un nouveau trait de lumiere vient éclairer mon ame & calmer mon déſeſpoir.... Fanchette, il ſe pourroit.... Non, je n'en doute pas, & je le tiens. Fanchette, il veut en vain me fuir : je ſuis sûre à préſent de ſon retour.

FANCHETTE.

Malgré le Procès perdu?

MINNA.

Il va reparoître & tomber à mes pieds.

FANCHETTE.

Comment?

MINNA.

Comment? Ah! rien n'eſt plus sûr. Il faut que tu ailles trouver Téleim.

FANCHETTE.

Bon.

MINNA.

Que tu lui diſes....

FANCHETTE.

Quoi?

MINNA, *comme par réflexion.*

Il n'a pas vu mon Oncle?

FANCHETTE.

Non.

MINNA.

Je ne lui ai point parlé de la démarche de nos États?

FANCHETTE.

J'entends; il faut que je l'en informe.

MINNA.

Au contraire.

FANCHETTE.

Au contraire?

MINNA.

Oui, tout cela ne réuſſiroit pas; c'eſt un homme généreux qui m'abandonne par délicateſſe; il faut nous emparer de cette délicateſſe-là. Oh! il faut être moi, pour avoir imaginé ce projet-là, & avoir un Amant comme Téleim, pour n'en pas douter. Il n'échappera pas à ma tendreſſe; je vaincrai ſa fierté, Fanchette; oui, je la vaincrai. Viens, ſuis-moi, j'ai beſoin de ton ſecours; tu verras ſi j'ai bien connu mon Amant.

Fin du troiſième Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

VERNER, *ſeul.*

Où ſe cache donc Monſieur le Major ? Je crois que je ne pourrai le rejoindre aujourd'hui. Quand on l'auroit averti que je veux lui remettre de l'argent, & lui parler de ſa Maitreſſe...

SCÈNE II.

JUSTIN, VERNER.

JUSTIN.

JE vous trouve à propos, Monſieur Verner. Voilà les cent piſtoles que vous aviez prié Monſieur le Major de vous garder, & qu'il m'a chargé de vous rendre. Je vais achever d'emporter ſes effets.

(*Il ſort.*)

SCÈNE III.

VERNER, *ſeul.*

AU moment de ſon départ, & quand il en a plus beſoin que jamais, il me fait remettre cet argent.... Ah! cet argent & tout ce que je poſſède eſt à lui, & je le forcerai bien à l'accepter. Je ſuis un honnête-homme, je l'ai bien ſervi, & il ne doit pas me refuſer.

SCÈNE IV.

TÉLEIM, VERNER.

TÉLEIM.

AH! te voilà, Verner?

VERNER.

Oui, mon Major, & je vous cherchois. Vous venez de me faire remettre une partie de mon bien, & je viens vous forcer de prendre le tout.

TÉLEIM.

Il ſeroit bien placé aujourd'hui!

VERNER.

Au plus haut intérêt.

TÉLEIM.

Mais ſais-tu que je n'ai plus rien ?

VERNER.

Eh ! voilà pourquoi je vous l'offre.

TÉLEIM.

Et voilà pourquoi je ne puis le recevoir.

VERNER.

Je ſais qu'on peut vous enlever tout ici ; mais je ſais en même tems que le Major Téleim trouvera toujours dans ſes talens & ſon courage le moyen de réparer ſa fortune, & dans ſa probité, celui de conſerver la mienne, & je la dépoſe en vos mains. Prenez, prenez, mon cher Major, tout ce qui m'appartient, & ne vous embarraſſez de rien. Je n'ai que faire d'argent, moi ; par-tout on a beſoin d'un Maréchal des Logis, & on le paye ; mais il faut qu'un homme comme vous...

TÉLEIM.

Vive & meure ſans devoir rien à perſonne.

VERNER.

Vous n'avez donc pas d'amis ?

TÉLEIM.

A qui je veuille être à charge ?

VERNER.

C'eſt les mépriſer que de ne pas accepter leurs ſervices.

TÉLEIM.

Non ; j'en ſens tout le prix, mon cher Verner, & je commence par te remercier, comme le plus tendre de mes amis. Laiſſe-moi ; je n'ai pas beſoin de ton argent.

VERNER.

Vous me trompez, Monſieur le Major.

TÉLEIM.

Je ne veux pas être ton débiteur.

VERNER.

Vous ne le voulez pas ? Et ſi je vous diſois que vous l'êtes déjà ! Quand à l'armée j'emportai le bras de l'ennemi qui vous ajuſtoit pour vous étendre à terre ; quand une autrefois je me précipitai au-devant d'un ſoldat qui alloit vous fendre la tête, & que je reçus le coup, ne me reſtâtes-vous pas redevable de votre vie, & même de la mienne que j'avois hazardée pour vous ? Croiriez-vous donc aujourd'hui me devoir davantage ? Mes jours ſont-ils de moindre conſéquence que ma bourſe ? Ah ! ſi c'eſt ainſi que raiſonnent les Grands, quel cas font-ils des hommes ?... & devons-nous nous ſacrifier pour eux ?

TÉLEIM.

Ah ! que me dis-tu, Verner ? J'avoue avec plaiſir que je te dois deux fois la vie ; mais, mon ami, à qui a-t-il tenu que je n'en aie fait autant pour toi ?

VERNER.

Vous n'avez manqué que d'occaſions, je le ſais bien, mon cher Major. Ne vous ai-je pas vu mille fois hazarder votre vie pour ſauver un ſimple ſoldat ?

TÉLEIM.

Eh bien ! mon cher Verner...

VERNER.

Mais...

TÉLEIM.

Mais tu ne m'entends pas ; je te refuſe ſeulement dans les circonſtances préſentes.

VERNER.

J'entends. Vous m'emprunterez, quand vous n'aurez pas beſoin de mon argent, ou que je ne ſerai plus en état de vous en offrir.... Ah ! votre refus me déſeſpère. Prenez, prenez, mon Major ; & ſi ce n'eſt aujourd'hui pour vous, que ce ſoit pour moi : oui, Monſieur le Major, pour moi. Souvent en penſant à l'avenir, je diſois : « Que ferai-je dans ma » vieilleſſe ? Où me refugierai-je ? Qui prendra ſoin » de moi, ſi je ſuis infirme ou bleſſé ?... Je me trou» verai dans un déſert au milieu du monde, & peut» être obligé d'aller mendier mon pain ». Mais non reprenois-je avec confiance... « J'irai chez le Major » Téleim ; il ne me laiſſera pas dans la miſere ; il par» tagera ſa fortune avec moi, & je pourrai dans ſa » maiſon, vivre & mourir en honnête-homme ».

TÉLEIM.

Eh bien ! camarade, ne crois-tu plus la même choſe ?

VERNER.

Non : vous refuſez mon ſecours, quand vous en avez beſoin & que je puis vous aider... C'eſt me dire : ne compte pas ſur moi, quand tu ſeras dans la néceſſité. C'eſt aſſez.

TÉLEIM.

Où vas-tu ? Tu me pouſſes à bout..... Verner, mon cher Verner, j'ai encore de l'argent ; je t'avertirai, dès qu'il m'en manquera... & tu ſeras le ſeul à qui j'emprunterai. Es-tu content ?

VERNER.

Il faut bien que je le ſois.... Votre main, mon Major.

TÉLEIM.

Tiens, la voilà.

VERNER.

Ne trompez pas Verner ; il en mourroit.

TÉLEIM.

Nous voilà contens l'un & l'autre, mon cher Verner... Laiſſe-moi ; il faut que j'écrive à Minna.

VERNER.

Qu'allez-vous écrire à Madame la Comteſſe ?

Que vous déſeſpérez de vos affaires ; que vous devez vous éloigner d'elle ? Eh mais ! c'eſt bien conſolant après ce qu'elle a fait pour vous, ſon empreſſement à vous chercher ici... Voulez-vous la réduire au déſeſpoir. Elle eſt dans un chagrin, un accablement, une affliction, que vous ſeul pouvez diſſiper.

TÉLEIM.

Comment ! Que dis-tu ! Sauroit-elle ?..

VERNER.

Oui, Monſieur le Major : croyant qu'il n'y avoit que Madame au monde qui pût vous conſoler, je lui ai tout dit ; & en vérité elle vous auroit attendri.

TÉLEIM.

Malheureux ! qu'as-tu fait ?

VERNER.

Mon devoir : j'irois vous chercher un conſolateur au bout du monde.

SCÈNE V.

FANCHETTE, TÉLEIM, VERNER.

VERNER *continue.*

MAIS, tenez, voilà Mademoiſelle Fanchette..... Fuyez-nous tous, Monſieur le Major; c'eſt le moyen de nous rendre auſſi malheureux que vous.

TÉLEIM.

Ah! te voilà, ma chere Fanchette?.... J'allois paſſer chez ta Maitreſſe.

FANCHETTE.

Vous ne ſauriez la voir, Monſieur le Major... elle vient de m'ordonner de ne laiſſer entrer perſonne, & elle m'envoie vous faire ſes adieux.

TÉLEIM.

Comment! elle me quitte?

FANCHETTE.

Elle ſait vos réſolutions, Monſieur, & n'y veut plus mettre obſtacle.

VERNER.

Et vous m'aviez chargé tantôt, Mademoiſelle Fanchette...

FANCHETTE.

De nouveaux malheurs, dont je ne devrois pas même informer Monſieur le Major, changent nos réſolutions... Monſieur Verner, permettez...

TÉLEIM, *à Verner.*

Laiſſe-nous.

(*Verner ſort.*)

SCÈNE VI.

FANCHETTE, TÉLEIM.

FANCHETTE, *à part.*

Voyons ſi le projet de ma Maitreſſe réuſſira.

TÉLEIM.

De nouveaux malheurs! Tu m'effraies.

FANCHETTE.

(*Avec deux viſages s'il ſe peut; un qui mette le public dans la confidence de ſa malice, & l'autre qui en impoſe au Major.*

J'ai ordre de ne vous rien dire, Monſieur; mais je ne puis me taire; car, au fond, je crois que vous aimez ma Maitreſſe.

TÉLEIM.

Je l'adore.

FANCHETTE.

Et elle ne vous eſt pas moins tendrement attachée.

TÉLEIM.

Où tend ce diſcours ?

FANCHETTE.

Et vous vous ſéparez, quand vous devez être plus unis que jamais, quand vous avez plus que jamais beſoin l'un de l'autre.

TÉLEIM.

Je ne te comprends pas.

FANCHETTE.

Vous l'avez vu tantôt tendre, empreſſée, cherchant à vous conſoler de vos malheurs ; elle croyoit que l'amour ſuffiſoit au bonheur l'un de l'autre ; point du tout, vous lui ôtez toutes ces idées-là de la tête.

TÉLEIM.

J'ai dû lui conſeiller de fuir un infortuné.

FANCHETTE.

Et vous l'avez forcée à vous délivrer par généroſité d'une femme encore plus à plaindre que vous.

TÉLEIM.

Comment ! plus à plaindre que moi !

FANCHETTE.

Oui. Vous connoiſſez le Comte de Bruxhal ?

TÉLEIM.

Son cher Oncle ?

FANCHETTE.

C'eſt ſon ennemi, c'eſt le vôtre. Nous vous avons ſacrifié ſa tendreſſe, ſa fortune, un époux qu'il vouloit nous donner de ſa main ; & nous ſommes maintenant déshéritées, fugitives, & pourſuivies par cet homme impétueux & abſolu.

TÉLEIM.

O Ciel ! que me dis-tu ?

FANCHETTE.

Madame la Comteſſe étoit venue vous chercher ; mais vous avez refuſé ſa main, & elle a cru qu'elle devoit renoncer à vous pour jamais.

TÉLEIM.

Pour jamais ! Minna malheureuſe m'appartient, & je la diſputerois à tout l'Univers.

FANCHETTE, *à part.*

Bon, nous le tenons.

TÉLEIM.

Il falloit mourir tantôt, n'étant plus ſoutenu par l'eſpoir de la poſſéder; Minna, environnée de tout l'éclat de ſa fortune, me ſembloit une Divinité que je devois reſpecter; mais Minna avec ſes malheurs eſt la perſonne du monde la plus intéreſſante pour moi, & je dois vôler à ſon ſecours. Que de plaiſirs, de devoirs, d'engagemens chers & ſacrés vont m'attacher à la vie, & me la rendre précieuſe en dépit du monde entier! Mes malheurs m'avoient accablé! Je ne formois que des projets ſiniſtres, enfantés par la mélancolie & le déſeſpoir. Minna malheureuſe! Je ſens mon courage s'élever, mon ame renaître, & je tiens enfin à une vie qui peut faire la sûreté de la ſienne. Elle m'a ſacrifié l'opinion des hommes, elle me fait oublier leur injuſtice, & je me pique de l'égaler en généroſité. Elle eſt à moi, je ſuis à elle, & il ne nous manque plus rien. Vois-tu, vois-tu tous les biens que me procure ſon infortune? Ah, je ſuis trop heureux!

FANCHETTE.

Eh! mais... Oui, en effet.... Je n'y avois pas penſé : ce malheur-là pourroit rapprocher bien des choſes.

TÉLEIM.

Tout, tout, tout. Mais eſt-il bien vrai qu'elle ſoit perſécutée, déshéritée, pourſuivie par ſon Oncle;

en un mot, auſſi malheureuſe que tu me l'as repréſentée?

FANCHETTE.

Oh! vous n'avez rien à deſirer là-deſſus? Elle attendoit tout de cet Oncle, & le barbare l'a dépouillée de tout.

TÉLEIM.

A-t-il pu lui enlever ſes graces, ſa douceur, ſon honnêteté, ſa tendreſſe pour moi? Voilà Minna, voilà ſes tréſors : c'eſt encore la plus riche héritiere de la nature; & je vôle à ſes pieds, abjurer les réſolutions que le ſoin de ſon bonheur m'avoit fait prendre, lui offrir un conſolateur, un vengeur, un Époux; & je pars avec elle, & je me dérobe à un monde qui n'altèrera plus par ſes opinions la félicité de deux Époux ſéparés de lui, contents d'eux-mêmes, & ne penſant plus au reſte de la terre.

(*Il ſort.*)

SCÈNE VII.

FANCHETTE, *ſeule.*

IL ne trouvera pas de grandes difficultés à nous arrêter & à nous faire conſentir à un prompt mariage. Mais l'Oncle nous laiſſera-t-il le temps de terminer cette grande affaire ? S'il rencontre Téleim, il va lui offrir ſa Nièce avec tout ce qu'il poſſède ; & voilà préciſément l'Epouſe dont Téleim ne veut pas, & qu'on ne lui fera jamais accepter. Tâchons de conclurre & d'épouſer : nous dirons après à Téleim que nous avons le malheur d'être riches, & il faudra bien qu'il en paſſe par-là ; il ne ſe démariera point pour avoir été trompé de la ſorte.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIERE.

TÉLEIM, *ſeul.*

MINNA m'épouſe, Minna part avec moi. Je ne veux m'occuper aujourd'hui que de mon bonheur; loin de moi toute idée qui pourroit l'altérer. Je poſſede Minna, & je rends graces aux malheurs qui nous réuniſſent.

SCÈNE II.

VERNER, TÉLEIM.

TÉLEIM.

AH! mon cher Verner, elle eſt malheureuſe, déshéritée, pourſuivie par ſon Oncle!

VERNER.

Qui, mon Major ?

TÉLEIM.

Minna ; & je l'épouſe.

VERNER.

Et vous faites fort bien. Épouſez cette Dame, & prenez mon argent ; voilà deux belles actions que vous devriez faire enſemble.

TÉLEIM.

Eh ! ſçais-je quand je pourrai te le rendre ?

VERNER.

Je ne vous le demande pas. Je vais vous apporter tout ce que je poſſède.

TÉLEIM.

Va, nous partagerons même fortune enſemble ; & j'eſpere que mon nom & mon épée....

VERNER.

Oui, nous ne ſçaurions manquer de rien.... Allons-nous-en battre les Calmoucks ; Monſieur le Major avec Madame la Comteſſe, & Mademoiſelle Fanchette avec moi.

TÉLEIM.

Nous y ſongerons. Je rentre chez moi, & je t'attends.

VERNER.

VERNER.

Je ſuis à vous dans le moment. Vive les Ruſſes, la guerre de Tartarie, & ſur-tout mon Major qui veut bien enfin accepter mon argent.

(Il ſort.)

SCÈNE III.

JUSTIN, TÉLEIM.

JUSTIN.

(Entrant d'un côté, pendant que Verner ſort par l'autre.)

SAUVEZ-VOUS, mon cher Maître; ſauvez-vous, s'il en eſt temps encore.... On vous demande là-bas de la part du Roi; on parle d'un ordre pour vous faire arrêter; & j'ai même apperçu quelques mouvemens autour de l'Hôtel.

TÉLEIM.

Au moment où Minna n'attend plus rien que de moi, la Cour attenteroit à ma liberté! Ah! toute ma conſtance m'abandonne, & je ſuccombe à ce dernier revers.

JUSTIN.

L'Hôteſſe a dit d'abord que vous n'y étiez pas, pour vous donner le tems de vous ſauver; & elle a imaginé de vous faire ſortir par une porte de der

riere qui eſt toujours fermée, & qu'on aura peut-être oublié de faire inveſtir.

TÉLEIM.

Va lui demander la clef de cette porte; obſerve ſi perſonne ne rôde autour de cet endroit, & reviens me chercher; je vôle à Minna.

SCÈNE IV.

TÉLEIM, VERNER.

VERNER.

(Rentrant du côté oppoſé à celui par où ſort Juſtin.)

AH! Monſieur le Major!.... Ah! Monſieur le Major, tout eſt perdu!.... Je viens de le voir; je viens de l'entendre....

TÉLEIM.

Qui?

VERNER.

Ne venez-vous pas de me dire que le Comte de Bruxhal perſécutoit, pourſuivoit Minna?

THÉLEIM.

Eh bien?

VERNER.

Eh! bien, il eſt ici.

TÉLEIM.

Il eſt ici !

VERNER.

Et ſans doute il la cherche, & vous cherche vous-même.

TÉLEIM.

En eſt-ce aſſez ?

SCÈNE V.

TÉLEIM, VERNER ; LE COMTE, *derriere le Théâtre.*

LE COMTE, *derriere le Théâtre.*

EH ! pourquoi ne m'avertiſſez-vous pas qu'il eſt ici ?

TÉLEIM.

Dieux ! qu'entends-je ?

VERNER.

C'eſt lui-même.... Il entre.

TÉLEIM.

Laiſſe-nous.

(*Verner ſort.*)

SCÈNE VI.

TÉLEIM, LE COMTE.

TÉLEIM, *à part.*

IL faut qu'il me donne la mort, ou m'accorde Minna.

LE COMTE, *à part, en entrant.*

Voyons s'il s'obſtinera toujours à refuſer ma Nièce. (*Avec amitié; mais avec ſon ton bourru, qui trompe toujours.*) Eh! parbleu, le voilà.

TÉLEIM, *d'un air fier.*

Oui, Monſieur; & mes malheurs ne m'ont pas rendu indigne de votre amitié.

LE COMTE, *toujours du même ton.*

Et ma Nièce, où eſt-elle?

TÉLEIM, *très-affectueuſement.*

Monſieur, vous êtes ſon Oncle, ſon Pere...

LE COMTE, *avec impatience.*

Après?

TÉLEIM.

J'étois digne d'elle autrefois; & de votre aveu même...

LE COMTE.

Autrefois ! belle distinction !

TÉLEIM.

Ah ! Monsieur, daignez m'entendre, & souffrez qu'à vos pieds !...

LE COMTE, *à part.*

Il n'en veut pas. (*Haut, & avec humeur.*) Eh ! que prétendez-vous me persuader, Monsieur ?

TÉLEIM.

Je prends la liberté de vous représenter...

LE COMTE, *de même.*

Je prends la liberté de te dire, moi, que ta conduite m'offense, & que je ne souffrirai jamais...

TÉLEIM, *fièrement.*

Et moi, Monsieur, jamais je ne permettrai...

LE COMTE, *à part.*

Il faut être bien endiablé, pour refuser ma Nièce. (*Haut.*) Monsieur le Major, on n'offense pas impunément un homme tel que moi.

TÉLEIM.

Monsieur le Comte, un homme tel que moi mérite qu'on l'écoute ; & vos persécutions....

LE COMTE.

Sont étranges, en effet !

TÉLEIM.

Je reſpecterai toujours l'Oncle de Minna ; mais.....

LE COMTE.

(*Avec la plus grande vivacité.*)

Mais vous n'épouſerez pas ſa Nièce ?.. Ah ! ç'en eſt trop.

TÉLEIM.

Oui, Monſieur, ç'en eſt trop ; mon honneur.....

LE COMTE.

Ton honneur ? & le mien, morbleu !... Eh ! que voudriez-vous, Monſieur, qu'on dît de ma Nièce & de moi, ſi je cédois à tous vos beaux raiſonnemens ?

TÉLEIM, *fièrement.*

Que Téleim, malheureux & diſgracié, a ſu vous y faire conſentir.

SCÈNE VII.

FANCHETTE, MINNA, TÉLEIM, LE COMTE.

MINNA, *à part, en entrant.*

TÉLEIM & mon Oncle, tout eſt découvert.

TÉLEIM, *courant à Minna.*

Venez, venez, Minna, vous joindre à moi.

LE COMTE, *à part.*

Il perd l'eſprit : (*courant à ſa Nièce & voulant l'emmener.*) viens, viens, ma Nièce, & renonce....

TÉLEIM.

(*Arrachant Minna des mains du Comte.*)

Je ne ſouffrirai pas qu'elle me ſoit enlevée.

LE COMTE.

(*Dans le plus grand étonnement.*)

En voici bien d'un autre!

FANCHETTE, *au Comte, en riant.*

Non ſûrement, il ne le ſouffrira pas.

LE COMTE, *avec impatience.*

Quoi!....

MINNA, *riant.*

Que je lui ſois enlevée!

LE COMTE.

Quel diable de galimathias me faites-vous là?

TÉLEIM.

Minna, ma chere Minna, tombons à ſes genoux.

LE COMTE, *à part.*

Il a le diable au corps. (*Haut.*) Monſieur le Major, point de milieu; ou vous épouſerez Minna tout-à-l'heure, ou vous m'en rendrez raiſon. Vous m'entendez, Monſieur le Major?

TÉLEIM.

Quoi!.. comment! vous me l'accordez?... Vous oubliez votre courroux, ſes torts, ſa fuite?....

LE COMTE.

Oh! pour le coup, il extravague.

MINNA.

Vous ne me déshéritez plus, mon Oncle?

LE COMTE.

Ils ſont tous devenus fous. Sa fuite, mon courroux, ſes torts, déshérité!.. Qui?...

TÉLEIM.

Votre Nièce.

LE COMTE.

J'arrive avec elle.

TÉLEIM.

Vous arrivez avec elle?

LE COMTE.

De la Saxe, & je viens exprès pour te la donner.

TÉLEIM.

A moi ?

LE COMTE.

A toi ; & il y a plus d'une heure que tu me la refuſes.

TÉLEIM.

Moi ! je vous la demandois à genoux. Ah ! Minna.....

LE COMTE.

Mais débrouillez-moi donc tout ceci... Eſt-ce toi qui lui as forgé cette hiſtoire ?

MINNA.

Oui, mon Oncle ; pour l'arrêter & l'attacher éternellement à moi. Mais je crains bien que vos bontés ne nous ſéparent à jamais.

LE COMTE.

Eh ! mais, oui ; je te conſeille encore de dire que je m'y ſuis mal pris !

TÉLEIM.

Non, Monſieur ; & vos emportemens, dont je connois enfin la cauſe, me font voir toute l'honnêteté de votre ame.... Mais auſſi, de la part de votre Nièce, quelle généroſité ! quelle délicateſſe !

LE COMTE.

Quelle extravagance ! Je te déclare, moi, que je

te maintiens pour un brave homme, & que je veux te donner ma Nièce : c'eſt bien plus ſimple, & tu dois mieux me reconnoître à ce procédé.

TÉLEIM.

Ah, Monſieur ! ah, Minna !... (*A part.*) Non, je n'ai pas la force de leur réſiſter davantage..... Mais les ordres du Roi vont m'arracher, ſans doute, à ces généreux amis, qui veulent ſe perdre avec moi.

SCÈNE VIII.

JUSTIN, TÉLEIM, MINNA, LE COMTE, FANCHETTE.

JUSTIN, *à Téleim.*

MONSIEUR, la porte de derriere eſt ouverte; on n'apperçoit perſonne aux environs, & vous pouvez vous ſouſtraire aux ordres du Roi.

MINNA.

Comment ! aux ordres du Roi ? Qu'ai-je entendu?

TÉLEIM.

(*Fait ſigne à ſon Valet de ne pas parler davantage.*)

LE COMTE.

Eh, là, là; de quoi t'effarouches-tu ? Des ordres

du Roi doivent être des actes de Juſtice, & j'attendois preſque ceux-ci. Vous ne ſavez pas tout ce que je viens de faire.

FANCHETTE, *à part.*

Il me fait frémir avec ſes démarches.

LE COMTE.

Je n'ai pu rejoindre le Roi ; mais je lui ai laiſſé un Placet où je ne ménage rien ; & cela doit opérer une révolution.

TÉLEIM.

Oui, oui, raſſurez-vous, Minna ; on m'a jugé précipitamment ; on ne peut avoir que des éclairciſſemens favorables ſur mon compte, & je n'ai pas de nouveaux malheurs à craindre. Adieu, Minna : je vôle au-devant de la juſtice du Roi ; elle me ramènera ſans doute à vos pieds. (*Il fait ſigne à Juſtin de ſe taire.*) Suis-moi, Juſtin.

SCÈNE IX.

JUSTIN, MINNA, LE COMTE, FANCHETTE.

JUSTIN.

Eh ! mais, je n'y comprends rien. Comment ! il vouloit ſe ſauver tout-à-l'heure, & à préſent il va ſe livrer à l'homme qui vient l'arrêter !

MINNA.

Qui vient l'arrêter ?

JUSTIN.

Eh ! vraiment oui ; il y a là-bas un homme qui a la mine rébarbative, qui regarde de tous côtés comme quelqu'un qui a peur que ſa proie ne lui échappe, & qui l'attend depuis une heure de la part du Roi, muni de papiers qui contiennent peut-être l'ordre de ſe rendre dans quelque Citadelle.

MINNA.

Ah ! mon Oncle, ne perdons pas de tems ; courons, vôlons à ſon ſecours.

LE COMTE.

Nous n'irons pas bien loin, ſi le Roi a réſolu de le faire arrêter ; & vous n'avez que faire dans cette bagarre-là, ma Nièce.... Demeurez. (*Paſſant devant ſa Nièce & allant à Juſtin.*) Mon ami, es-tu homme de réſolution ?.... Suis-moi, & allons rejoindre Téleim. J'ai des chevaux, des armes ; nous nous ſauverons d'ici le piſtolet au poing, & nous ferons feu ſur tout ce qui voudra nous arrêter. (*Ils font quelques pas.*)

MINNA.

Ah ! mon cher Oncle, vous me faites frémir !

LE COMTE, *retournant à ſa Nièce.*

Ma chere Nièce, embraſſe-moi : ne crains rien, mon enfant.

SCÈNE X.

JUSTIN, LE COMTE, TÉLEIM, MINNA, FANCHETTE.

TÉLEIM.

(Des papiers à la main, & dans la plus grande joie.)

Ah, Minna!.... ah, Minna! partagez ma joie, mes tranſports, mon raviſſement! Je ne me poſſède plus; je ſuis dans une ivreſſe!... Le Roi, le Roi... Madame....

MINNA.

Eh bien! quoi? le Roi?....

TÉLEIM.

Liſez, liſez, Madame, la Lettre que je viens de recevoir de ce généreux Monarque.

FANCHETTE.

Comment! une Lettre d'un Roi?...

LE COMTE.

Eh! pourquoi pas? Eſt-ce que tu crois qu'ils ne ſçavent pas écrire?

FANCHETTE, *prenant les papiers.*

Voyez, voyez, Madame.

MINNA *lit.*

« Mon cher Téleim!...

FANCHETTE.

« Mon cher Téleim » !... Madame, ah ! les larmes m'en viennent aux yeux !

MINNA

(*Continuant de lire avec la plus grande émotion.*)

« Mon cher Téleim, je ſuis détrompé, & je me » hâte de vous rendre juſtice. La Caiſſe d'Etat a » ordre de vous remettre votre Billet, & de vous » payer vos avances pour le Régiment. Vos accuſa- » tions ſont biffées à la Chancellerie de Guerre ; & » je ne deſire plus que de vous voir rentrer au ſervice. » Je ſuis le plus heureux des Souverains de pouvoir » juſtifier le plus honnête-homme de mon Royaume ». Voilà, mon cher Téleim, une Lettre dont je n'aurois jamais eu beſoin.

FANCHETTE.

Elle fait bien de l'honneur à un ſujet qui la reçoit.

LE COMTE.

Et à un Souverain qui l'écrit.... Donnez-moi cette Lettre.... Elle eſt bien, mais fort bien..... Garde-la dans tes archives, mon cher Neveu ; & dans quelques centaines d'années elle fera la joie & la conſolation de tes deſcendans. Ma converſation avec le Directeur, & mon Placet au Roi, ont fait leur effet ; ils ont eu peur de moi, & je leur ai fait entendre raiſon. Oh ! çà, Téleim ; il faut que nous allions enſemble remercier le Roi, & le Directeur de la Guerre, quoique ce ſoit un fat ; car enfin, il a

fait tout ce que je voulois.... Mais quelle eſt cette autre Lettre ?

TÉLEIM.

Elle eſt du Directeur : après celle du Roi, elle m'a peu intéreſſé. Ce ſont ſûrement des complimens.

LE COMTE.

Paſſe, paſſe-la moi. C'eſt peut-être le Billet de nos Etats, le rembourſement de vos avances, une gratification, un mandat ſur la Caiſſe. Oh ! vous ne penſez jamais à rien, vous autres jeunes gens ! (*Il lit, d'abord fort haut, enſuite d'un ton plus bas, mais de façon cependant qu'on l'entende.*) « Si » vous aviez pu perdre votre cauſe, vous l'au- » riez perdue, par la maniere dont un Comte de » Bruxhal, qui ſe dit de vos amis, l'a défendue. La » Cour n'eſt pas un pays qui lui convienne, & vous » devez l'engager à retourner dans ſes Terres ». Eh parbleu ! croit-il que je ſois venu à Berlin pour l'admirer ! Partons, partons, mes enfans ; il n'y a pas moyen de demeurer ici ; on n'y aime ni la vérité, ni la Nobleſſe, ni les honnêtes gens.

(*Il ſort.*)

SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

JUSTIN, TÉLEIM, VERNER, MINNA, FANCHETTE.

VERNER.

(Avec la plus grande joie, & la plus grande précipitation.)

Ah ! Monſieur le Major, vous la ſavez, ſans doute cette heureuſe nouvelle, dont tout Berlin ſe réjouit ? Souffrez que je vous embraſſe, & que, le premier de tout le Régiment....

TÉLEIM.

Oui, mon ami, embraſſe-moi. Allons aux pieds du Roi lui rendre graces ; & puis, acquittés de ce devoir, nous partirons pour la Saxe ; moi, l'époux de Minna ; toi, celui de Fanchette ; & tous les quatre les plus heureuſes perſonnes de la terre.

Fin du cinquième & dernier Acte.

Permis d'imprimer, ce 8 Novembre 1774,
LE NOIR.

De l'Imprimerie de C. SIMON, Imprimeur de LL. AA. SS. Meſſeigneurs le Prince de Condé, & le Duc de Bourbon, rue des Mathurins, 1774.

L'AMITIÉ RIVALE. COMEDIE

EN VERS ET EN CINQ ACTES;

Christophe Barthélemy mort en 1753 -

Par M. FAGAN.

Repréſentée pour la premiere fois ſur le Theâtre de la Comédie Françoiſe, le 16 Novembre 1735.

Le prix eſt de 30 ſols.

A PARIS,

Chez CHAUBERT, Quay des Auguſtins près le Pont S. Michel, à la Renommée & à la Prudence.

M. DCC. XXXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

PREFACE.

ON imprime tant de Piéces dont le débit n'eſt pas heureux, quoiqu'elles ayent eu ſur le Théâtre un long ſuccès, que c'eſt beaucoup hazarder que de mettre au jour une Comédie condamnée dans ſa naiſſance. Celle-ci a été d'abord ſi mal reçuë, que les illuſtres ſuffrages dont elle a été enſuite honorée, & l'approbation de quelques connoiſſeurs n'ont pû lui faire avoir que dix repréſentations. *Et cela se conçoit parfaitement Le style est défectueux*

Peut-être obtiendrai-je un accueil plus favorable de la part des Lecteurs. Ceux qui, dans les Spectacles compoſent les *cabales*; & ceux par qui elles ſont ſuſcitées ſçavent bien de quelle conſéquence ſont les coups qu'ils portent. Ils ſont ſûrs que par le tumulte & l'ironie, le Spectateur le plus indifférent ſe prévient; que l'Acteur ſe refroidit, & que l'Ouvrage, dans toutes ſes repréſentations paroît ſous un autre point de vûë. On ne doit donc pas compter qu'une Piéce ait, de long-tems ſur la Scene, le ſuccès qu'elle y auroit eu, ſi au

Albert est un mais; Cremon un plat rado- teur; l'incident que lui rappelle Carlin, pag 22, dégoûtant, d'autant plus qu'il n'a aucun rapport avec le Sujet; et le caractère de Clarice d'une choquante invraisemblance

lieu d'être étouffée par des éclats concertés, elle avoit été entenduë.

J'ai voulu prouver que l'Amour peut être balancé par l'Amitié. Je me flate qu'à la lecture on s'appercevra aiſément qu'Acante eſt le ſujet de ma Piéce, que c'eſt dans ſon cœur que l'amitié eſt rivale de l'amour ; & qu'ainſi, que Clarice ſoit amoureuſe ou ne le ſoit point, cela eſt indépendant du fond. Le perſonnage de Clarice eſt un moyen du ſujet, mais n'eſt pas le ſujet même. J'ai vû, cependant, regner ce ſentiment dans la plûpart de mes juges qui n'ont apporté qu'une légere attention, quand malheureuſement il en falloit beaucoup.

Si ce perſonnage de Clarice eſt hors de la nature, ſi après avoir cauſé le malheur de ſon ami par l'aveu d'un amour déplacé, il n'eſt pas vraiſemblable qu'elle jouiſſe d'un moment de raiſon, & cherche à appaiſer les troubles dont ſa foibleſſe a été la cauſe ; au moins doit-on convenir que bien des femmes ont ſouvent approché d'un pareil héroïſme. Qu'il me ſoit auſſi permis de dire, qu'il eſt encore dans le monde des caracteres pareils à celui d'Acante, & que tout galant homme qui ſe trouveroit dans des circonſtances auſſi extrêmes, ſe trouveroit, ſans doute, fort embarraſſé.

A l'égard des défauts qui ſont dans le plan, & dans les détails, je crains que le Lecteur n'en remarque pluſieurs; mais peut-être ne ſera-ce aucun de ceux qui ont été relevés le premier jour, car excepté un ſeul endroit que j'ai rectifié, il m'a été impoſſible de concilier les avis ſur le reſte.

Je crois que le reproche le plus eſſentiel tombe ſur le genre de cette Comédie. Quoique j'aye eſſayé de peindre un ridicule dans la prévention de Crémon contre ſon fils, & que j'aye tâché d'exprimer que deux fort honnêtes gens néceſſairement unis, ne peuvent ſouvent vivre en bonne intelligence, il eſt bien certain que ce ridicule n'eſt qu'acceſſoire, & que mon principal ſujet n'eſt point un correctif. Or depuis qu'un Maître inimitable a fait, d'une fine railletie, la baſe du Comique François, ſes admirateurs veulent que l'argument d'une Piéce ſoit une Epigramme & non un ſentiment, ou pour mieux dire, ils veulent que l'objet principal des Auteurs ſoit de peindre des défauts & non des vertus.

Mais n'eſt-ce pas un devoir indiſpenſable aux Auteurs d'étudier le goût de leur ſiécle, & depuis quelque tems cette nouvelle eſpece de Comédie n'a-t-elle pas été un peu miſe en crédit?

Doit-on d'ailleurs leur ôter l'eſpoir d'établir un genre nouveau? Ne peut-on ſans abandonner la vraie Comedie prendre une route qui n'ait pas en-

ore été frayée ? Car, quand on nous recommande d'avoir Plaute, Terence, Moliere & Regnard devant les yeux, c'eſt ſans doute nous indiquer de très bons modéles : mais on ne peut pas dire qu'ils ayent tous écrit dans le même genre. Terence & Moliere ont excellé l'un & l'autre ; & c'eſt par-là qu'ils ſe reſſemblent. Quant au genre, il faut opter, ils different entr'eux. Terence a peint des hommes ordinaires, Moliere a peint des hommes ridicules. Le premier s'eſt donc contenté de l'imitation exacte de la nature : Le ſecond a cherché ce qu'il y avoit de vicieux dans la nature. Pourquoi d'autres Auteurs n'eſſayeroient-ils pas de peindre ce que la nature a d'aimable & de parfait ?

Il eſt vrai qu'en ſuivant ce dernier genre le fonds ſera toujours plus ſerieux ; Juſques-là même qu'il pourra être *larmoyant*. Celui de Moliere eſt bien plus favorable, & il ſeroit à ſouhaiter qu'on l'employât encore. Mais outre qu'il faut peut-être pour y réuſſir un genie auſſi heureux que le ſien, l'entrepriſe eſt aujourd'hui plus difficile qu'elle ne l'étoit de ſon tems. Comment hazarder de faire des portraits ſi l'on en fait bien-tôt des applications capables de faire proſcrire un Ouvrage. Comment eſperer d'être bien plaiſant, ſi l'on traite de farce tout ce qui n'a pas une grande délicateſſe : Comment enfin repréſenter des perſonnages communs, & s'en tenir

à l'imitation de la vie Bourgeoiſe, quand un petit défaut de cérémonial qui ſe trouvera dans les premiers Actes d'une Piéce, ſera un prétexte pour ne la plus vouloir écouter ; quand on exigera qu'un valet parle auſſi poliment qu'un Homme de Cour, & que l'on trouvera mauvais qu'un vieillard Comique employé des expreſſions familieres ?

ACTEURS.

ACANTE, Amant de Mélite, & ami de Clarice. M. DU FRESNE.

CLARICE, Mlle. QUINAUT.

MELITE, Mlle. GAUSSIN.

LISETTE, ſuivante de Clarice. Mlle. DANGEVILLE *la jeune.*

CREMON, Pere d'Acante, M. DUCHEMIN.

ALBERT, Oncle de Mélite, M. DE LA THORILLIERE.

CARLIN, Valet d'Acante, M. ARMAND.

DORIMON, Ami d'Acante, M. DUBREÜIL.

LE NOTAIRE, M. POISSON.

La Scene eſt à une Terre près de Paris.

L'AMITIE RIVALE, COMEDIE EN VERS.

Le Theâtre repreſente un Boſquet dans le fond, & ſur les ailes deux riches bâtimens.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ACANTE *ſeul.*

VOici l'heure où je dois me rendre chez Mélite.
La rendrai-je témoin du trouble qui m'agite ?
Carlin ne revient point. Que dirai-je, & comment
Devant elle excuſer un tel retardement !
Que va penſer Albert, cet oncle redoutable
Qui ſous un doux maintien, ſous un dehors affable,
Eſt au fond, moins facile à ſe laiſſer toucher,
Que ces ſombres Argus qu'on ne peut approcher ?
Ah ! Liſette. C'eſt toi.

SCENE II.

ACANTE, LISETTE *qui ſort de la maiſon de Clarice.*

LISETTE.

CLarice ma Maîtreſſe,
Qui vient de remarquer en vous quelque triſteſſe,
Quand vous avés paſſé, ſouhaiteroit ſçavoir
D'où provient ce chagrin qu'en vous on a crû voir ?
Et ſi vous n'auriés point de Monſieur votre Pere
Reçu quelque réponſe à vos deſirs contraire ?

ACANTE.

Je n'en ai point reçue, & c'eſt ce long délai,
Qui fait toute ma peine. Oüi, Liſette, il eſt vrai
Que d'un ennui mortel mon ame eſt occupée.
Clarice l'a crû voir, & ne s'eſt point trompée.
Plein d'un feu dont mon cœur ne ſçauroit s'affranchir,
J'ai recours à mon pere, & compte le fléchir.
Carlin eſt le porteur d'une Lettre où j'expoſe
Que l'himen de Mélite, auquel je me diſpoſe,
Seroit avantageux autant qu'il eſt charmant,
Et ne peut s'accomplir ſans ſon conſentement.
Une affaire d'honneur, à calmer difficile,
M'empêche, tu le ſçais, de paroître à la Ville.
Je ne puis, par moi-même implorer la bonté
D'un pere contre moi dès long-tems irrité.
J'écris donc : Je gemis, je preſſe, je ſuplie ;
Ce qu'il me répondra décide de ma vie ;

Carlin ne revient point, & déja dans mon cœur,
D'un refus trop cruel je preſſens le malheur.

LISETTE.

Il ſe peut que Carlin, cet habile émiſſaire,
Pour ſon compte, à Paris, termine quelqu'affaire.

ACANTE.

Depuis un jour entier, il devroit être ici.
Sitôt que je ſerai ſur mon ſort éclairci,
Je ne manquerai pas d'en inſtruire Clarice;
Un véritable ami lui doit cette juſtice,
Puiſqu'elle veut toujours partager ſes ennuis.
Je ne lui tairois rien des peines où je ſuis;
Si je ne penſois pas, que de mon infortune
La confidence enfin lui peut être importune;
Et que dans mes chagrins, la mettre de moitié,
C'eſt trop mettre à l'épreuve une tendre amitié.

LISETTE.

L'interêt qu'elle y prend, Monſieur, eſt trop viſible
Pour craindre.....

ACANTE.

Je connois combien elle eſt ſenſible.
Eh! depuis mon exil, que ne lui dois-je pas!
Quel commerce eſt plus doux! que d'eſprit! que d'appas!
Qu'elle eſt compatiſſante, affable, généreuſe!
Mais, Liſette, qu'elle eſt, en même tems, heureuſe
De s'être fait un cœur qui réſiſte à l'Amour!

LISETTE.

Quand l'Amour n'eſt payé que d'un triſte retour;
Quand pour prix de nos feux, pour tribut de nos charmes
Nous n'avons recueilli que ſoupirs & que larmes,
C'eſt prudence de fuir ſes dangereux attraits.
Clarice eſt dans le cas; & je n'entens jamais
Raconter quelqu'endroit du Roman de ſa vie,
Sans être pénétrée.....

ACANTE.

Ecoute, je te prie
J'entens..... c'eſt Dorimon?

SCENE III.

DORIMON, ACANTE, LISETTE.

DORIMON *en habit de Cavalier.*

SErviteur, cher ami.
C'eſt par occaſion que je me trouve ici.
Nous allons, cinq ou ſix, à la Terre d'Elvire:
Mais informé d'un point néceſſaire à te dire,
Pour te voir un inſtant, je me ſuis détourné.
Ton pere eſt, ſelon moi, bien dur, bien obſtiné.
Son animoſité me paroît ſans égale.
Hier, je rencontrai, vers la Place Royale
Ton Valet. Il marchoit d'un air mortifié,
Et reſta, devant moi, comme pétrifié.
Je voulus de ſon trouble approfondir la cauſe,
Et je lui demandai comment alloit la choſe.

Il me dit que Crémon, qu'il venoit de quitter,
A toutes tes raiſons ne pouvoit ſe prêter :
Qu'à peine avoit-il lû juſqu'au bout ton Epître :
Qu'il avoit ſeulement, long-tems ſur ton chapitre
Argumenté, crié, fait d'ennuyeux diſcours,
Jurant de ne vouloir conſentir de ſes jours.
Qu'au ſurplus, lui Carlin alloit conter l'affaire
A certain Commandeur vieil ami de ton pere.
Qui t'aime, à ce qu'il dit, & prend tes interêts,
Mais radotant un peu : ſi bien que le ſuccès
Eſt toujours fort douteux ; qu'après cette démarche
Pour te rendre réponſe il ſe mettroit en marche.
Comme dans ces cantons, je comptois donc venir,
J'ai crû mon cher ami devoir t'en prévenir,
Afin que te réglant ſuivant les conjonctures,
Tu puiſſe t'aviſer à prendre des meſures.

ACANTE.

Helas !

DORIMON.

Bien fâché d'être un courier de malheur.
Eſpere un meilleur ſort, cher ami. Serviteur.

Dorimon rentre.

SCENE IV.

ACANTE, LISETTE.

ACANTE.

HE bien tu peux, Liſette, apprendre à ta Maîtreſſe
Quel eſt l'état affreux où ce diſcours me laiſſe.

Dis-lui qu'en ce moment j'ai perdu tout eſpoir;
Que je ſuis accablé.

LISETTE.

Venés au moins la voir.
Vous pouvés à loiſir avec elle vous plaindre,
C'eſt un ſoulagement. Vous ne devés pas craindre
D'uſer de ce ſecours, puiſqu'il vous eſt offert.
Mais je crois voir ſortir Mélite avec Albert;
Je vous laiſſe, Monſieur.

Elle rentre.

ACANTE.

C'eſt Mélite. C'eſt elle.
Que lui dirai-je? O Dieux!

SCENE V.

ALBERT, MELITE, ACANTE.

ALBERT *à Mélite.*

VOyés Mademoiſelle
Où vous voulés aller promener aujourd'hui.

MELITE.

Ha! j'apperçois Acante.

ALBERT.

En effet. Oui. C'eſt lui.
a Acante.
Vous devriés au logis ce me ſemble vous rendre.
Un Cavalier doit-il ainſi ſe faire attendre?

ACANTE.

Je m'y rendois, Monſieur, quand on m'a confirmé
Un ſoupçon dont j'étois déja trop allarmé.
Oui, Madame, jugés de ma peine ſecrete,
Ces attraits tous divins, cette beauté parfaite,
Qui du cœur le plus fier auroient pû triompher,
Ont fait naître une ardeur qu'il me faut étouffer.
D'un Pere prévenu la haine mal éteinte,
Me réſervoit enfin la plus cruelle atteinte.
Il ne pouvoit pas mieux ſe venger, me punir,
Qu'en briſant les liens qui devoient nous unir.

MELITE.

Avés-vous, de ſa part, reçu cette nouvelle,
Et n'auroit-on point fait un rapport infidéle?

ACANTE.

Ah! je deſire trop, Madame, qu'il le ſoit
Pour oſer m'en flater.

ALBERT.

Bien ſouvent on conçoit
Des ſoupçons mal fondés. Il n'eſt guére poſſible
Que ſon reſſentiment ſoit ſi fort invincible.
Vous ayés droit d'attendre un plus juſte retour.
Quant à moi: vos façons, votre eſprit, votre amour,
Tout m'a parlé pour vous: je ne fais aucun doute
Qu'à la fin attendri Crémon ne vous écoute.
Non, ſes yeux plus long-tems ne pourront ſe fermer,
Sur tant de qualités qui vous font eſtimer.

Mais ſi vous ne pouvés obtenir ſon ſufrage,
Vous devés rapeller alors, votre courage;
Soutenir ce refus comme un homme de cœur,
Et ne point vous nourrir d'une vaine douleur.

MELITE *à part.*

Helas!

ACANTE.

Que peut-on faire en un chagrin extrême?
Notre cœur peut-il donc agir contre lui-même?
Le plus ferme courage, à mes maux doit céder.

ALBERT.

Tout, en patientant, peut ſe raccommoder.
Ne ceſſés point encor de nous voir, je vous prie
Du ſuccès de vos feux ne perdés point l'envie.
Mais quoique vous diſiés, Monſieur, vous conviendrés
Que ces feux s'éteindront lorſque vous le voudrés.
Depuis fort peu de tems vous connoiſſés Mélite;
D'un nœud ſi peu formé l'on s'affranchit bien vîte.

ACANTE.

Que vous connoiſſés mal ce cœur, Seigneur Albert,
Ce cœur que tout entier je vous ai découvert,
Quand un himen prochain avoit flaté mon ame.
S'il m'eſt encore permis de parler de ma flâme,
Je dirai que l'amour dont le progrès eſt lent,
N'eſt pas le plus parfait, ni le plus violent.
L'Amour de deux façons de nos cœurs ſe rend maître;
Quelquefois un long tems par dégrés le fait naître;
Nouri de ſoins, d'égards, ſa douce liaiſon
Semble un conſentement formé par la raiſon.

Quelquefois

Quelquefois il ne faut qu'un inſtant redoutable.
Son charme eſt auſſi prompt qu'il eſt inévitable.
Il naît d'un ſeul regard lancé par de beaux yeux.
Alors maître des Sens, il eſt impérieux.
Au milieu des refus, des mépris, de l'abſence
Involontairement nous ſentons ſa puiſſance;
Il porte enfin des coups dont on ne guérit pas.

ALBERT.

Un Amant parle ainſi; mais je ſçais fur ce cas,
Ce que l'on doit penſer.

Albert fait quelques pas comme pour ſe retirer avec Mélite.

MELITE *à Acante.*

Par cette circonſtance,
Je ſuis plus que jamais condamnée au ſilence.
Pourquoi ne dois-je pas vous plaindre, & ſoupirer?

ACANTE.

Madame, je le jure, on peut nous ſéparer;
Mais rien.....

SCENE VI.

ALBERT, MELITE, ACANTE, CARLIN

CARLIN *dans la Couliſſe.*

OU ſera-t-il? Il faut que je le voye.

ACANTE.

N'entens-je pas Carlin?

CARLIN.

Quelle ſera ſa joye!

ACANTE.

Carlin?

à Melite.

Ah! permettés.

CARLIN *voyant Acante.*

Monſieur.

ACANTE.

Hé bien?

CARLIN.

Monſieur....

ACANTE.

Parle donc.

CARLIN.

Vous ſçaurés.....

ACANTE.

Qu'eſt-ce?

CARLIN.

Le Commandeur...

ACANTE.

Se pourroit-il?

CARLIN.

Souffrés que je reprenne haleine.

ACANTE.

Je meurs.

MELITE *à part.*

Crémon s'eſt-il rendu?

ACANTE.

Finis ma peine.

Parle.

CARLIN.

Le Commandeur, quand je n'eſperois rien,
A fait, en un inſtant, tourner la choſe à bien.

ACANTE.

Me dis-tu vrai, Carlin? Ha! Seigneur! ha! Mélite!

CARLIN.

Je maudiſſois cent fois, le peu de réuſſite
Qu'avoient eu votre Lettre, & mon activité.
Je voulois, par écrit, prendre la liberté
De raſſembler les faits, & de vous les déduire;
Quand Dorimon s'étant offert de vous inſtruire.....

ACANTE.

Oui. J'ai vû Dorimon. Après.

CARLIN.

Votre Parain
Monſieur le Commandeur m'eſt revenu, ſoudain;
Dans l'eſprit. Tout troublé, je cherche par la Ville.

ACANTE.

Bon.

CARLIN.

Je le trouve. . . .

ACANTE.

Abrége un détail inutile.

CARLIN.

Oh ! quand d'une entrepriſe on a ſçu s'acquitter ;
C'eſt le moins qu'à ſon aiſe, on la puiſſe conter.

ACANTE.

Soit.

CARLIN.

Je lui dis le fait. Il ſent la conſéquence.
Il part ; & ranimant une vieille éloquence,
Il aborde Crémon ; lui reproche l'aigreur,
Que contre un propre fils il gardoit dans ſon cœur,
Lui dit qu'il faut, en tout, chercher votre avantage,
Et que ſi vous vouliés faire un bon mariage,
Que vous en détourner, c'étoit vous faire tort ;
Qu'il y devoit ſonger. Loin de plier d'abord,
Le vieillard colérique a fait, dans ſa boutade,
De différens griefs, une longue tirade
Que je tairai ; ſur-tout, qu'un jour, ayant compté
Voir finir un himen qu'il avoit arrêté,
Pour rompre, un beau matin vous partîtes en poſte.
Notre homme s'eſt montré ferme ſur la ripoſte ;
Et comme je l'avois de tout bien informé,
Des qualités, des noms ; que de l'objet aimé

La beauté fixeroit l'ame la plus altiere,
Que du Seigneur Albert elle étoit heritiere :
Pour lors il n'a ceſſé de lui repréſenter
Qu'à finir celui-ci tout devoit le porter :
Tout, raiſon, interêt, juſqu'à l'amitié même.

ACANTE.

L'amitié ?

MELITE.

Comment donc ?

ACANTE.

Par quel bonheur extrême....

CARLIN.

Oui, vrayement, l'amitié ! puiſque, depuis long-tems
Ils connoiſſoient Albert ; que dans leurs jeunes ans,
Ils s'étoient rencontrés, tous trois en Angleterre ;
Que Monſieur....

ALBERT.

En effet.

CARLIN.

Que Monſieur votre pere ;
Portant alors le nom de Comte de Terny,
Avoit été, ſur tout, avec lui fort uni ;
Que ce qu'il avançoit étoit inconteſtable.

ALBERT.

Le Comte de Terny ? rien n'eſt plus véritable.

Pour moi, je m'en ſouviens, & très-parfaitement.

ACANTE.

Hé! qui pouvoit s'attendre à cet évenement?
Mon eſprit étonné n'oſe le croire encore,
Belle Mélite, enfin, ce cœur qui vous adore
Ne doit plus étouffer un innocent déſir.

MELITE.

Si cet évenement vous fait quelque plaiſir;
Je le partage, Acante, & ne puis vous le taire.

CARLIN.

Enfin Crémon, voici le meilleur de l'affaire,
Crémon à cet égard eſt ſi bien converti,
Il eſt ſi fort changé, qu'il a pris le parti
De venir en perſonne, embraſſer la future,
Et d'aporter lui-même, ici, ſa ſignature.
A l'heure que je parle, il doit être en chemin,
Vous l'allés voir, bien-tôt, arriver.

ACANTE.

O deſtin!
Mon pere vient ici! quel retour favorable!

MELITE.

La fortune n'eſt pas toujours inéxorable.

ALBERT.

Que le Ciel ſoit loüé. Venés, embraſſés moi.
En vous, c'eſt maintenant un neveu que je vois.

Qu'après quelques chagrins ces unions ſont chéres !
Mélite, allons donner les ordres néceſſaires
Pour recevoir celui que nous attendons tous.
Je retrouve un ami ; vous trouvés un époux.
Quel bonheur eſt le nôtre !

MELITE *à Acante.*

Adieu.

ACANTE.

Je vais vous ſuivre
Loin de vous, un inſtant, Acante ne peut vivre.

Albert & Mélite rentrent.

SCENE VII.

ACANTE, CARLIN.

ACANTE.

HA ! mon contentement ne peut être exprimé !
Cher Carlin, Dorimon m'avoit bien alarmé.

CARLIN.

Il s'étoit à propos chargé de la réponſe ;
Car on ſemble être auteur du malheur qu'on annonce,
Et je crains les récits dans ces ſortes de cas.
Mais dès que tout va bien, je ne recule pas.

ACANTE.

Clarice ne ſçait point cette heureuſe nouvelle,

Elle plaint mes malheurs. Je vais entrer chez elle
Pour la voir un moment, & la déſabuſer.
Pour toi, mon cher Carlin, va-t'en te repoſer.

CARLIN.

Me repoſer, c'eſt boire. Après un tel ſervice
Je l'ai bien mérité. Si vous cherchés Clarice,
Vous pouvés lui parler. La voilà.

Il rentre.

SCENE VIII.

CLARICE, ACANTE.

ACANTE.

C'Eſt donc vous,
Chere amie ? aprenés que du deſtin jaloux
La rigueur, à la fin, ſemble s'être calmée.
J'allois vous faire part....

CLARICE.

Je viens d'être informée
Du retour de Carlin. J'ai déja ſoupçonné
Qu'il vous venoit promettre un ſort plus fortuné.
Vos vœux ſont-ils remplis, flate-t-on votre flâme ?
Pouvés vous sûrement y compter ?

ACANTE.

Oui, Madame,
Ce ſort qui n'a ceſſé de me perſecuter ;

Ce

Ce ſort que je n'aurois jamais pû ſuporter
Sans le noble interêt que vous daignés y prendre,
Sans cette affection, cette pitié ſi tendre,
Qu'un cœur, tel que le vôtre, accorde aux malheureux.
Ce ſort enfin, pour moi, n'eſt plus ſi rigoureux.
Mon hymen eſt certain. Une heureuſe avanture
Vient de déterminer mon pere à le conclure.
Il doit ici ſe rendre. A peine je le croi
Après la dureté qu'il eut toujours pour moi.

CLARICE.

Acante, il ſe peut bien qu'il ſoit dur & ſévere;
Mais quelque prévenu que nous paroiſſe un pere,
Croyés qu'il eſt encor notre meilleur ami.
Dans ſon plus grand courroux, il ne hait qu'à demi.
Ce courroux n'eſt ſouvent qu'une utile impoſture
Que dicte la raiſon, & permet la nature.
Eſperés tout de lui.

ACANTE.

Sans vos ſages avis,
De mes feux pour Mélite il n'auroit rien apris.
Je n'euſſe point tenté de calmer ſa colere,
Je vous dois mon bonheur. Auſſi, ne voit-on guére
De ſentimens plus vifs & plus reconnoiſſans
Que ceux que j'ai conçus, que ceux que je reſſens,
De mes deſtins toujours vous ſerés la maîtreſſe.
Quelles impreſſions ne fait point la ſageſſe,
Quand elle a les attraits qui ſe trouvent en vous!

CLARICE.

Je prens ce que je dois d'un compliment ſi doux.
Votre cœur engagé n'a guére la puiſſance
De s'occuper encor de la reconnoiſſance.

ACANTE.

Quoi ! vous croyés qu'un cœur....

CLARICE.

Ah ! ſans doute, je crois
Qu'un cœur embraſſe mal tant d'objets à la fois ;
Et que quand de l'hymen, les plaiſirs.... Mais Mélite....
On vous attend. Adieu. Souffrés que je vous quitte.

ACANTE.

Quoi ! chez elle, avec moi, n'allés vous pas entrer ?
C'eſt un tendre devoir qu'elle a lieu d'eſperer.

CLARICE.

J'irai : mais un inſtant chés moi, je me retire.

Elle rentre chez elle.

ACANTE *après un moment de réflexion.*

Quelle eſt l'émotion que ſa froideur m'inſpire ?

Il entre chés Mélite.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

CREMON, CARLIN.

CREMON.

Vien Carlin. Parlons bas. Voici donc la maiſon ?
Elle eſt belle vraiment. Je te crois un fripon.

CARLIN.

Vous avés tort.

CREMON.

Autant que j'ai pû m'y connoître
Tu ſecondas toujours les travers de ton Maître.
N'ai-je de votre part plus rien à redouter ?

CARLIN.

Que craignés vous, Monſieur ?

CREMON.

Qui, moi ? dois-je compter
Qu'un mot de vérité ſoit ſorti de ta bouche ;
Qu'Acante ſoit changé, que la raiſon le touche ?

CARLIN.

J'entens. Vous conſervés votre incrédulité.
Et vous venés ici par curioſité ?

CREMON.

Plaît-il?

CARLIN.

Je ne dis mot.

CREMON.

Me voilà donc! Un pere
Qui jamais n'auroit eu de ſujets de colere,
Feroit-il éclater un ſoin plus empreſſé?
Quand je jette les yeux ſur ce qui s'eſt paſſé,
Sur les bouillans tranſports de ſon adoleſcence,
Que n'ai-je point ſouffert, & quelle extravagance!
Combien ai-je eſſuyé de contradictions!
Veut-il prendre un parti, combien de viſions!
De projets ruineux! Pour tout ce qu'il déſire
Le plus fort revenu ne pourroit pas ſuffire.
On ſe livre aux plaiſirs: on voit cent etourdis,
Cent têtes à l'évent que l'on croit ſes amis.
On ne s'occupe plus que d'habits, d'équipages:
Ce ne ſont que feſtins, que jeux, & que tapages.
La licence & le bruit forment les doux liens.
Par leſquels ſont unis de pareils Citoyens.
Un beau jour, il nous dit qu'il veut changer de vie;
Et de ſes faux amis quitter la compagnie;
Voir un monde ſenſé, former ſon jugement.
La famille s'aſſemble, on me fait compliment,
Chacun ſur mon bonheur me témoigne ſa joye.
Votre fils, me dit-on, eſt dans la bonne voye.
Point du tout, le fait eſt que dès le lendemain,
De trente créanciers un bourdonneux eſſain,

Bien avant mon reveil, vient aſſaillir ma porte.
Tous leurs titres en main, attendent que je ſorte.
Mille gens inconnus ont rempli ma maiſon.
C'eſt Martin, c'eſt Gautier, c'eſt Madame Fanchon;
Oui, Madame Fanchon Marchande de coëffûres,
De Ponpons, de Rubans: deux ou trois créatures
De cette trempe-là. Mais m'écriois-je alors,
Quand je verrois chez moi fondre Sergens, Recors,
Me pourra-t-on jamais condamner en Juſtice
A payer des bibus, des dettes de caprice?
Eh que diable! mon fils portoit-il des Ponpons?
On m'engage ſous main, on me dit pour raiſons
Que c'eſt galanterie; on parle d'une fille....

CARLIN.

Oui je l'ai bien connuë. Elle étoit fort gentille.

CREMON.

Heu! gentille... morbleu... de ſorte qu'on réſout
Que je les dois payer. J'ai ſoin d'apaiſer tout.
Lorſque, ces jours paſſés, ne ſçachant plus que faire.
Mon Damoiſeau féraille, & ſe fait une affaire:
Ce ſont bien d'autres frais, bien d'autres embarras.
Il faut que j'aille voir Juges & Magiſtrats,
Que j'aille juſques chés un Commiſſaire. Encore
Il dira qu'avec lui j'agis de Turc à More.
A l'entendre parler, il eſt fort malheureux,
Il ſe plaindra de moi.

CARLIN.

Tout deſavantageux

Qu'eſt ce portrait : je n'ai voulu vous en diſtraire.
C'eſt un pere qui parle, ainſi je dois me taire.
Mais ſi de vieux griefs s'élevent contre lui :
Au moins vous ne ſçauriés vous en plaindre aujourd'hui.
Il voudroit contracter un mariage honnête ;
Humilié, ſoumis, il préſente requête
Pour aimer ; il attend votre conſentement :
On ne peut proceder, je crois, plus congrûment.

CREMON.

J'en ſuis aſſés ſurpris.

CARLIN.

D'ailleurs, on s'indiſpoſe
Par de petits hazards, & pour la moindre choſe.
Depuis ce jour....

CREMON.

Quel jour ?

CARLIN.

Qu'en votre cabinet,
Il vous ſurprit cauſant avec certain objet
Qui ne reſſembloit pas à Madame ſa mere....

CREMON.

Tais toi.

CARLIN.

Vous lui rendés la vie aſſés amére.
Il a plus d'une fois manqué de s'avancer
Par votre grand penchant à ne point dépenſer,
Et ces portraits gaillards dont votre eſprit abonde ;

Quoiqu'il ſoit plein d'honneur lui nuiſant dans le monde.

CREMON.

Je veux croire qu'enfin il me ſatisfera,
Et que plus ſagement il ſe comportera....
Ha! vous voilà, Monſieur?

SCENE II.

ACANTE, CREMON, CARLIN.

ACANTE.

Permettés que j'embraſſe
Un pere généreux de qui j'obtiens ma grace.
Il eſt donc vrai, Monſieur, votre extrême bonté
Vient, ici, prendre ſoin de ma félicité?

CREMON.

Oui, ſitôt que j'ai ſçu que l'affaire étoit bonne,
Que vous aviés en vûë une aimable perſonne,
Dont l'oncle ſe trouvoit un de mes vieux amis:
Je n'ai plus balancé: ſur le champ j'ai promis:
Et comme vous voyés, j'acquitte ma parole,
Sans être refroidi par la conduite folle,
Les caprices ſans nombre, & les emportemens.....

ACANTE.

Ah! ne rappellés point quelques égaremens
Que je veux expier, & qui bleſſent ma gloire.
Dans ce jour fortuné perdés en la mémoire.

Venés trouver Albert, venés remplir l'eſpoir
De gens impatiens du plaiſir de vous voir.

CREMON.

Allons. C'eſt donc ici?

ACANTE.

Vous voyés ſa demeure.
Entrés.
à ſon Valet.
Attens ici. Je reviens tout à l'heure
Pour te dire deux mots.

SCENE III.

CARLIN *ſeul.*

DEfiant, prévenu,
Le bon homme, à regret, ſemble être ici venu.
Aigri contre ſon fils, le moindre mot l'irrite,
Et ſans nul examen, il blame ſa conduite.

SCENE IV.

ACANTE, CARLIN.

CARLIN.

VOtre pere à la fin veille à vos interêts.
Vous jouiſſés, Monſieur, du plus parfait ſuccès.

ACANTE

ACANTE.

Il eſt grand ce ſuccès, &, ſelon ſa coutume,
La fortune envieuſe y mêle une amertume.

CARLIN.

Une amertume ? & d'où peut-elle provenir ?

ACANTE.

Tu ne le peux ſçavoir ; mais je veux parvenir
A goûter pleinement le bonheur où j'aſpire.
Je prétens éclaircir .... Ecoute, va-t'en dire ...;
Non, j'apperçois, ... rejoin mon pere promptement ;
Et dis que l'on m'arrête, ici, pour un moment.

Carlin entre chés Albert.

SCENE V.

CLARICE, ACANTE.

CLARICE *à ſes gens qui la ſuivent.*

REntrés. J'allois, Monſieur, faire cette viſite,
Dont je n'ignore pas, qu'il faut que je m'acquitte.
Je vous trouve à propos dans cette occaſion.
Vous pourés me ſauver une indiſcrétion.
Je choiſis un moment, incommode peut-être :
Mais, je vous prie, en cas que l'on puiſſe paroître,
De me donner la main.

ACANTE.

Je ne puis m'empêcher
D'être ſurpris, Madame, & de vous reprocher
Tant de ménagemens. Qu'avés-vous donc à craindre ?
Avec Mélite & moi, devés vous vous contraindre,
Vous de nos premiers feux le témoin & l'auteur ?
Ces ſcrupuleux égards tiennent de la froideur.
Ce que, dans ſa conduite, affecteroit tout autre,
Ne ſçauroit aiſément s'excuſer dans la vôtre.
De la part des amis & des indifférens,
Les mêmes procédés paroiſſent différens.

CLARICE.

Je le penſois, Monſieur. Mais, je me ſuis bornée
A ſuivre la leçon que vous m'avés donnée.
Le maintien réſervé, le ſoin de m'éviter
Que, depuis quelques jours, je vous vois affecter
Par reſpect, par eſtime, à ce que vous nous dites,
M'ont fait croire, ou qu'il faut dans d'étroites limites,
Reſtraindre l'amitié, moins étendre ſes droits;
Ou, que ſi vous vouliés en abjurer les loix,
Je ne devois pas être, avec vous, la derniere
Dans cette confiance éxacte, & familiere,
Dans cet épanchement & de cœur & d'eſprit,
Dans tous ces ſentimens dont elle ſe nourrit.

ACANTE.

Me reprocherés vous trop de délicateſſe ?
Je vous l'ai dit, Madame, & le dirai ſans ceſſe.
Oui, cet eſprit formé pour la ſocieté,

Vos bontés, vos bienfaits, la généroſité
Qui, toujours, vous a fait partager mes allarmes.
Ce ſoin de me vanter le mérite & les charmes
De celle dont l'éclat détermina mon choix,
Quand, chés vous, je la vis pour la premiere fois.
Ces expédiens ſûrs, ces conſeils ſalutaires
Qui contre un ſort fâcheux, nous ſont ſi néceſſaires:
Ce génie éclairé, qui ſçachant tout prévoir,
Dans un cœur abbattu fait renaître l'eſpoir:
Tant d'utiles ſecours; un tréſor auſſi rare
Eſt, ſans doute, aſſés cher pour qu'on en ſoit avare.
Oui, j'ai craint d'abuſer d'un bien auſſi parfait.

CLARICE.

De l'amitié, ſouvent, on a fait le portrait;
Et peut-être jamais ne l'a-t-on bien dépeinte.
Peut-être que vous-même, à vous parler ſans feinte,
Vous même l'ignorés plus que vous ne penſés.

ACANTE.

Moi! je l'ignorerois?

CLARICE.

Vous.

ACANTE.

Ah! vous m'offenſés.

CLARICE.

L'amitié, ſelon moi, réfléchit moins, Acante:
Elle eſt prompte, ingénuë; elle eſt vive, preſſante.

Avec tant de lenteur, l'amitié ne peut pas
Regler ſes mouvemens, & meſurer ſes pas.
On n'en eſt point touché, ſi l'on peut s'en défendre;
Si l'on peut projetter, décider, entreprendre
Sans mettre nos amis, avec nous, de concert:
Si le moindre ſecret ne leur eſt découvert:
Si d'une forte épreuve on les croit incapables;
Si nous ne les tenons à nous mêmes ſemblables.
Vous le dirai-je enfin? J'oſois même penſer
Qu'une autre paſſion ne peut la balancer,
Que ſeule dominant dans une ame ſublime,
Tout déſir étranger lui ſemble illégitime.

ACANTE *à part.*

Qu'entens-je!

CLARICE.

Non, deux cœurs unis parfaitement
Ne ſont d'un autre objet touchés que foiblement.
Voyés de vrais amis, leur ame eſt conſacrée
Aux tranſports mutuels d'une flâme épurée.
Au délà des plaiſirs d'une innocente ardeur,
Ils n'imaginent plus qu'il ſoit aucun bonheur.
Ils goutent ces plaiſirs, ils en font leur étude.
Concevroient-ils jamais, une autre inquiétude,
Que celle de les voir, tout à coup, traverſés?
Non, Acante, vous dis-je.... Eh quoi! vous paroiſſés....

ACANTE.

Ah! Clarice!

CLARICE.

A regret, écoutés vous ma plainte!

ACANTE.

Sentés vous l'amitié que vous avés dépeinte?

CLARICE.

Comment? qu'aurois-je dit?

ACANTE *abbattu.*

Je ne ſçais, mais je ſens
D'un trouble tout nouveau, les effets trop puiſſans.

CLARICE.

Dans mes expreſſions, aurois-je pû confondre?....
Quel eſt votre diſcours?

ACANTE.

Que puis-je vous répondre?

CLARICE.

Un injuſte ſoupçon vous fait trop préſumer.
N'en entendés pas plus que j'en veux exprimer.

ACANTE *abbattu.*

Hé bien donc, c'eſt mon cœur qui fait cette mépriſe;
Qui plein d'un feu caché, cherche qu'on l'autoriſe.

CLARICE.

En peignant l'amitié, comme je la conçoi,
Aurois-je peint l'Amour?.... Parlés, raſſurés moi.
Ah! vous m'en dites trop, je fuis votre préſence.

ACANTE *abbattu.*

L'amitié peut avoir tout autant de puiſſance.
Je le ſens. Vous m'avés éclairé ſur ce point.

CLARICE.

Rejettés cette idée, & n'examinés point
Quelques mots échapés & dits à l'avanture.
N'y cherchés point un ſens qui me feroit injure.
Prêt d'obtenir l'objet qui vous a ſçu charmer,
Quelle fatalité me feroit vous aimer ?
Ah ! ne le croyés pas ; reſpectés davantage
Cette raiſon que j'ai, dites vous, en partage.
Si de tels ſentimens avoient ſéduit mon cœur.
Croyés que j'en mourrois de honte & de douleur.

Elle rentre chez elle.

SCENE VI.

ACANTE *ſeul.*

AH ! Clarice arrêtés. La ſuivrai-je chez elle ?
La ſurpriſe où je ſuis eſt-elle aſſés cruelle ?
N'ai-je pas, de ſes yeux, vû couler quelques pleurs ?
Par un genre nouveau de troubles, de malheurs,
Il faut donc qu'aujourd'hui, mon bonheur s'établiſſe,
Sur un ſi douloureux, & ſi dur ſacrifice ?
Mais peut-être ceci n'eſt qu'une illuſion.
Peut-être eſt-ce un effet de ma préſomption.
Je veux la voir encore. Avant que de conclure,

Pour mon repos, ſans doute, il faut que je m'aſſure
Que ce que j'ai crû voir n'eſt point; ou que ſon cœur
De ſon propre penchant ſera bientôt vainqueur.
Ah! ſi de mon bonheur l'eſperance eſt certaine,
Faut-il que ce bonheur ſoit pour elle une peine?

SCENE VII.

CREMON, ACANTE.

CREMON *ſans voir Acante.*

Rien n'eſt mieux étoffé que cette maiſon là.
J'ai grand empreſſement à voir finir cela.
Albert tout tranſporté m'embraſſe, me careſſe,
Et l'on ne peut rien voir de plus beau que ſa niéce.
Je ne puis, j'en conviens, me plaindre cette fois;
Car il faut avoüer qu'il a fait un bon choix.
Eh! d'où venés vous donc?

ACANTE *à part.*

La ſeule bienſéance
Le ſeul devoir m'oblige à cette déference.

CREMON.

Répondés donc. Pourquoi ne paroiſſés vous pas?

ACANTE *entendant Crémon*

Ah! mon pere, excuſés,

CREMON.

Albert vient ſur mes pas.

Nous allons, un moment, ſous cette paliſſade;
Et ſongés vous qu'après un tour de promenade,
Il faudra convenir, & regler avec lui?

ACANTE.

Tout à l'heure?

CREMON *très-ſurpris.*

Comment?

ACANTE *diſtrait.*

Arrivé d'aujourd'hui,
A vous trop fatiguer, ſans doute, on vous expoſe,
Et j'ai crû qu'à demain, on remettroit la choſe.

CREMON.

Mais.... faiſons encore mieux, & s'il vous plaît ainſi;
Rompons.

ACANTE *diſtrait.*

Pardonnés moi ſi je vous laiſſe ici.
Je ſuis, ailleurs, forcé malgré moi de me rendre.

Il rentre du côté de la maiſon de Clarice.

CREMON *ſeul.*

Plaît-il? où ſuis-je? Eh quoi! que viens-je donc d'entendre?
Il ſuit. Eſt-il bien vrai? Quel projet odieux?.....
Mais qui te rend ſurpris, Crémon? ouvre les yeux.
Que trouves-tu donc là qui ne ſoit vraiſemblable?
Ton fils eſt-il formé pour être raiſonnable?

Rappelle

Rapelle le paſſé, pour voir dans l'avenir,
Et tout te deviendra facile à définir.

Après un moment de réflexion.

C'eſt un homme pervers, & qui me jouë.

SCENE VIII.

CREMON, CARLIN,

CREMON *à Carlin.*

AH traître!
Arrête, arrête là.

CARLIN.

Qu'eſt-ce donc? d'où peut naître
Ce courroux, s'il vous plaît?

CREMON.

Tu l'oſes demander?
Tu m'oſes?.... je ne puis.... je me ſens excéder:
Mais remettons nos ſens. Pourquoi, par quel délire
M'émouvoir de la ſorte? Il faut plûtôt rire:
Oui, rions-en, le tour eſt plaiſant tout à fait.

Il rit d'un ris forcé.

Tu devrois rire auſſi.

CARLIN.

Rire? pour quel ſujet?

CREMON.

Quel ſujet? oh! dans peu je m'en vais te l'apprendre.

CARLIN.

Peut-on rire d'un fait, n'y pouvant rien comprendre?

CREMON.

Va, tu n'y perdras rien, patiente un moment,
Et je vais, si je puis, parler plus clairement.
N'eſt-ce donc pas Carlin qui porteur d'une Lettre
A Paris eſt venu, chés moi, me la remettre.
Me jurant, m'atteſtant que dans ces lieux, mon fils
De la niéce d'Albert éperdûment épris,
Avec elle uniroit bientôt ſa deſtinée
En cas que j'approuvaſſe un pareil himenée?

CARLIN.

Sans doute, c'eſt Carlin.

CREMON.

Sans doute?

CARLIN.

Aſſurément.

CREMON.

La démarche eſt donc vraye? Oh bien, premierement
On dit que ce Carlin, ſans autre procedure,
Doit être inceſſamment pendu.

CARLIN *après avoir regardé Crémon.*

C'eſt, je vous jure,
Un fait nouveau pour moi. Qui répand ces bruits là?

CREMON.

Par inſpiration, je lui prédis cela.
Oui, je le lui prédis. Pour lui faire connoître
Que jamais on ne doit ſe jouer à ſon Maître,
Ni venir l'inſulter chez lui. Dans un Valet
Ces ſortes de gaytés ménent droit au gibet.

CARLIN.

Il regne en vos diſcours un tour net & facile.
Mais temperés un peu l'ardeur de votre bile.
A ces propos ſi doux je reſte comme un ſot,
Je veux être abîmé ſi j'y comprens un mot.
Qu'eſt-il donc arrivé ?

CREMON.

Bon, une bagatelle,
Albert eſt mon ami. Mélite eſt riche & belle,
Ce choix me fait plaiſir. Je viens ſans différer,
Un fils rebelle & né pour me déſeſperer.
Pouvoit-il inventer rien qui fût plus conforme
A ſon noir caractere, à ſa conduite énorme,
Que de fuir maintenant ce qu'il ſembloit chercher,
Quand il n'eſperoit pas de me pouvoir toucher :
Pouvoit-il faire mieux que de preſſer, d'écrire,
D'arracher mon aveu, pour enſuite, me dire :
Mon pere c'eſt aſſés. Vous voilà donc rendu.
Vous arrivés ici. Soyés le bien venu.
Du mieux que vous pourés, ſuportés cette endoſſe.
Je voulois vous voir faire une démarche fauſſe.

CARLIN *à part.*

Que diable veut-il dire? il rêve assurément.

CREMON.

O douleur! qui le tient de rompre ouvertement?
A quoi bon l'air chagrin que cet ingrat affecte?
Suis-je un pere qu'on craigne, un pere qu'on respecte?

SCENE IX.

MELITE, ALBERT, CREMON, CARLIN.

ALBERT.

JE ne vois point Acante, où donc est-il? quel soin
Peut l'avoir empêché de se rendre témoin.
Du plaisir infini qu'ont à se voir ensemble
Deux anciens amis que le destin rassemble?

CREMON.

Ne le demandés point, Albert, vous ignorés
Quels chagrins de tous tems m'ont été préparés.
Je ne vous ai point dit que de toute la terre,
Vous voyés devant vous le plus malheureux pere.
Je sens que ces chagrins ne sont pas parvenus
A leur dernier degré..... n'en demandés pas plus.
Souffrés que de ma peine en secret je soupire,
Albert. Il me suffit à present de vous dire
Que si, de son déclin, le jour étoit moins près,
Que si, dans le moment, mes gens se trouvoient prêts;

Je fuirois au plûtôt un affront trop ſenſible.
Mais, puiſque ce départ ne m'eſt guére poſſible,
Ce garçon va chercher un logement pour moi.
On ne doit point traiter, ni recevoir chés ſoi,
Avec tous les dehors d'une amitié ſolide,
Celui ... je dis le mot; le pere d'un perfide.

Il ſort.

CARLIN *bas à Albert.*

De vous à moi, je crois qu'il a perdu l'eſprit.

SCENE X.

MELITE, ALBERT.

MELITE.

O Ciel! qu'ai-je entendu?

ALBERT.

Je demeure interdit.

MELITE.

Quoi! celui qui juroit d'aimer toute ſa vie
Ne ſeroit qu'un perfide, & je ſerois trahie?

ALBERT.

Je crois que ce diſcours eſt ſans nul fondement,
Et Crémon ſe prévient. Mais effectivement,
C'eſt choſe que j'avois de moi-même obſervée,
Acante ſemble fuir depuis ſon arrivée.

MELITE.

Ah! que me dites vous? que puis-je imaginer?
Cette énigme qui ſemble obſcure à deviner,
Ne peut être pour moi que honteuſe, & cruelle.

ALBERT.

Je crois le voir venir. Sçachés, Mademoiſelle;
Quel eſt ce procédé? pourquoi Crémon ſe plaint?
Peut-être devant moi, ſeroit-il plus contraint.
Parlés lui. C'eſt à vous, dans cette circonſtance,
A ſonder les motifs d'une telle inconſtance.

Il rentre.

SCENE XI.

MELITE, ACANTE.

ACANTE *au fond du Theâtre ſans voir d'abord Mélite.*

TOujours le même feu regne au fond de ſon cœur.
Toujours le même obſtacle arrête mon bonheur.
Mais l'amour me reproche un ſoin trop infidéle.
Que vois-je? c'eſt Mélite.
bas en ſoupirant.
Ah! grands Dieux! qu'elle eſt belle!

MELITE.

Acante, eſt-il bien vrai? que vient-on m'annoncer?
A vos premiers ſermens tout prêt à renoncer,

Vous changés : ou plûtôt, ce cœur double & parjure
Ne feignoit de m'aimer que pour me faire injure ?
Helas !

ACANTE.

Que dites-vous trop adorable objet ?

MELITE.

D'un trait capricieux ſuis-je donc le jouet ?
Ou me réſerviés vous le plus ſanglant outrage ?

ACANTE.

Moi, je vous trahirois ? moi, parjure, volage ?
Quand, à vous obtenir, je mets tout mon eſpoir.
Cet étrange ſoupçon ſe peut-il concevoir ?

MELITE.

Je voulois en douter, & ce n'eſt qu'avec peine
Que j'ai cru vos mépris. Mais tout m'en rend certaine ;
Et d'ailleurs je ſoumets mon eſprit étonné
Au témoignage ſûr d'un pere conſterné,
Qui gémit, & ſe plaint que lui-même on le joüe,
Qui ſçait votre inconſtance, & qui la déſavoüe.

ACANTE.

Quoi ! mon pere me rend ſi coupable à vos yeux ?
Il auroit fait de moi ce portrait odieux ?
Quel eſt donc ſon deſſein, j'ai peine à le comprendre.

MELITE.

Mais ſur ce que j'ai vû pourés vous vous défendre ?
De quels ſoins inconnus paroiſſés vous rempli ?

Ce que vous deſiriés n'eſt-il pas accompli?
Sous un augure heureux, quand notre himen s'aprête
Vous fuyés. On ne ſçait quel remord vous arrête.
Devés vous donc avoir des ſoins plus importans?

ACANTE.

Si je n'ai point paru depuis quelques inſtans:
Un ſeul mot vous pourroit éclaircir ma conduite.
De ce qui m'a diſtrait, vous pouriés être inſtruite;
Et ſi vous m'ordonniés de vous en informer,
Je doute que jamais vous puſſiés m'en blâmer.
J'oſe exiger, pourtant, de votre complaiſance
Que vous me diſpenſiés de cette confidence.
Mais j'atteſte le Ciel, je jure à vos genoux
Que ce cœur eſt le même & n'adore que vous.
Que plutôt que vous perdre on m'ôteroit la vie.
Qu'il n'eſt rien de ſi cher que je ne ſacrifie
Au ſuprême bonheur que j'eſpere obtenir,
A ces charmans liens qui doivent nous unir:
Que j'ai fait des ſermens que rien ne peut enfraindre;
Que je brûle d'un feu que rien ne peut éteindre.

MELITE.

Dois-je vous croire, Acante?

ACANTE.

Ah! ce doute eſt cruel!

MELITE *ſoupirant.*

Crémon devoit-il donc vous faire criminel?

ACANTE.

Albert a partagé ce ſoupçon qui m'offenſe.
Allons, Mélite, allons lui prouver ma conſtance.

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

ALBERT, CARLIN.

ALBERT.

CE que je vois, a peine à ſe concilier.
Acante, d'un côté, vient ſe juſtifier,
Il ſoupire, & fait voir la plus vive tendreſſe;
De l'autre Crémon fuit; on le cherche, on s'empreſſe;
Je le fais ſuplier de ne point s'éloigner;
Et d'être, envers ſon fils, moins prompt à s'indigner;
Je n'en puis obtenir qu'une bruſque réponſe.
Je ne ſçais quelle fin tout ceci nous annonce.
Pour la ſeconde fois, va le voir de ma part.

CARLIN.

A pareille Ambaſſade il n'aura nul égard,
C'eſt tems perdu, Monſieur. En allant le conduire,
J'ai déja vainement eſſayé de m'inſtruire.
Tantôt, ſans me répondre, il entroit en fureur;
Tantôt il affectoit certain rire mocqueur;
J'ai pris, pour m'éclaircir, une peine inutile.
Bien plus, il m'envoyoit chercher un domicile;
Mais rejettant ſur moi ſon indignation,
Il m'a ſoudain, ôté cette commiſſion.

Ce que vous deſiriés n'eſt-il pas accompli?
Sous un augure heureux, quand notre himen
Vous fuyés. On ne ſçait quel remord vous a[illegible]?
Devés vous donc avoir des ſoins plus im[illegible]ble.

ACANTE.

Si je n'ai point paru depuis quelq[illegible] ſoin,
Un ſeul mot vous pourroit éclair[illegible]oin.
De ce qui m'a diſtrait, vous pou[illegible]
Et ſi vous m'ordonniés de v[illegible]r.
Je doute que jamais vous [illegible]mprens-tu quelque choſe?
J'oſe exiger, pourtant, [illegible] *parlant à lui-même.*
Que vous me diſpe[illegible]
Mais j'atteſte le C[illegible]s, plus j'entrevois la cauſe,
Que ce cœur eſt [illegible]ncident provient.
Que plutôt q[illegible]autant qu'il m'en ſouvient,
Qu'il n'eſt [illegible]ame toute inquiete,
Au ſuprê[illegible]une peine ſécrete.
A ces ch[illegible]a, ſans doute, il aura vû
Que j[illegible]e ſot, je n'ai point apperçu.
Que [illegible]on pere, il croyoit trouver grace,
[illegible]ait quelque ſourde grimace
D[illegible] douceur de ſon accueil benin,
[illegible]ura découvert le venin.
[illegible]e prouve, & d'abord, il commence
[illegible]on fils, l'accuſant d'inconſtance.

ALBERT.

Que dis-tu donc?

CARLIN *continuant.*

Auſſi, j'étois bien étonné

ir, il fût ſitôt déterminé.
- humeur dure & ſi peu liante
ne active & bienfaiſante?
actif, quand on vient obliger;
inément quand on vient ſe venger.

ALBERT.

plique toi donc.

CARLIN.

M'expliquer? non je n'oſe.
Non, je puis me tromper dans ce que je ſuppoſe.

ALBERT.

Mais encor?

CARLIN.

Hé bien donc, voici mon ſentiment.
Ce doucereux Crémon qui vient ſi bonnement,
Qui paroît pour ſon fils, tout rempli d'indulgence,
Pour finir ſon himen fait tant de diligence,
Prétend l'en détourner, ne vient que pour cela.

ALBERT.

Lui?

CARLIN.

Vous ne ſçavés pas quel eſt cet homme là!
Dans ſes noires humeurs, on ne le peut comprendre.
Il m'a bien dit, à moi....

ALBERT.

Quoi?

CARLIN.

Qu'il me feroit pendre;

Que j'étois un fripon.

ALBERT.

Se peut-il ?.... En tout cas,
Un pareil procedé ne me conviendroit pas.

CARLIN.

Que voulés vous, Monſieur ? Un pere au reſte.... eſt pere.

ALBERT.

Je ne ſçais que vous dire.

CARLIN.

Ayant ce caractere ;
De ſon fils il eſt maître inconteſtablement.

ALBERT.

Oui, maître pour ſon bien, pour ſon avancement ;
Mais, non pas pour lui nuire.

CARLIN.

Enfin ſa fantaiſie
Eſt de ne pas vouloir que ſon fils ſe marie.

ALBERT.

Et cette fantaiſie eſt très-hors de ſaiſon.

CARLIN.

C'eſt un entêtement. Il penſe à ſa façon.
Chacun ſuit ſa marotte, & ſe conduit par elle.

ALBERT.

S'il eſt ainſi, l'injure eſt pour moi perſonnelle.
Pourquoi donc ces dehors empreſſés, obligeans?
Agit-on, de la ſorte, avec d'honnêtes gens?

CARLIN.

A l'égard de cela, ſuivant ſa politique,
A faire bonne mine il faut bien qu'il s'applique,
Pour vous mieux déguiſer ce qu'il a projetté.

ALBERT.

Quida?

CARLIN.

Ce projet là n'eſt pas mal concerté.

ALBERT.

Mais, plus je réfléchis, plus je vois clair moi-même,
Et ſans difficulté, je réſous le problême.
Parbleu, ma niéce & moi, nous ne ſommes point faits
Pour être réſervés à de ſemblables traits.
Cette façon d'agir eſt des plus ſingulieres.

CARLIN.

On appelle cela de mauvaiſes manieres.

ALBERT.

Les hommes changent bien! qui l'auroit ſoupçonné?

CARLIN.

L'amitié s'affoiblit dans un cœur ſuranné.

SCENE II.

CREMON, ALBERT, CARLIN.

CREMON.

HE bien vous exigés, Albert, que je differe?
Quelle eſt votre raiſon? Ah! malgré ſa colere,
Votre ami, ſans vous voir, ne ſeroit point parti;
Et d'ailleurs ſoyés ſûr que je prends mon parti.
Par ma foy, le chagrin ne vaut rien à mon âge.
Or donc, avés vous vû ce fils prudent & ſage?

ALBERT.

Oui, je l'ai vû, Crémon.

CREMON.

Fort bien. De quels diſcours
A-t-il pû vous payer?

CARLIN.

Hé! mais, il fait toujours,
Dans ces lieux, à peu près, la même contenance.

CREMON.

Vous a-t-il amuſé par ſa rare éloquence?

ALBERT.

à part.

J'entens: Allés, Crémon. Je n'aurois jamais cru
Ce trait de votre part, ſi je ne l'euſſe vû;

Et votre politique eſt bien injurieuſe.

CREMON.

Ma politique ?

ALBERT.

Elle eſt, ſans doute, ingénieuſe,
Admirable, nouvelle.

CREMON.

A quoi tend ce propos ?

ALBERT.

Ah ! chacun fait, Monſieur, ce qu'il juge à propos.
Suffit, n'en parlons plus.

CARLIN *à Crémon.*

C'eſt ce que, tout à l'heure,
Je diſois pour raiſon, comme étant la meilleure :
Par la nature un pere eſt né maître abſolu ;
Et tout ce qu'il réſout eſt fort bien réſolu.

ALBERT.

Oui, fort bien réſolu ! Le deſſein eſt louable,
Et j'en ſuis fort content.

CREMON.

Mais, voila bien le Diable !
Voulés vous m'expliquer ce galimatias ?

ALBERT.

Hé bien, en premier lieu, c'eſt que l'on ne doit pas
Sur de legers motifs, pour des traits de jeuneſſe,

Refuſer à ſon fils une juſte tendreſſe,
Dans d'honnêtes deſirs chercher à le barrer ;
Ni venir contre lui, tout haut, ſe déclarer.

CREMON.

Se déclarer ? comment ! je devois donc me taire ;
Et quand il vous trahit, vous en faire un miſtere ?

CARLIN *bas à Albert.*

Il inſiſte toujours.

ALBERT.

En ſecond lieu, Monſieur.
Si vous ne pouviés vaincre une pareille aigreur ;
Au moins, vous auriés dû paroître plus ſincere
Avec nous ; avec gens dignes qu'on les révere ;
D'un aveu ſpécieux ne pas nous amuſer,
Voulant à cet himen vous venir oppoſer.

CREMON.

Vous verrés que c'eſt moi ! Parbleu ceci me paſſe.
A quoi donc penſés vous ?

ALBERT.

Ah ! finiſſons de grace.

CARLIN *à part.*

Vous ne l'avouerés pas ; mais on s'en doute bien.

ALBERT.

Un plus long examen ne ſerviroit à rien.

CREMON.

CREMON.

Mais, encore une fois, quel ſujet vous oblige ?....

ALBERT.

Eh, mon Dieu....

CREMON.

Vous croyés....

ALBERT.

Laiſſons cela, vous di-je.

CREMON.

Vous avés donc juré de me pouſſer à bout ?

ALBERT.

Sans un pareil détour, on pouvoit rompre tout.

CREMON.

Vous me feriés.....

CARLIN.

Meſſieurs....

CREMON.

Je perdrai patience.

ALBERT.

Je ſuis très-offenſé.

CARLIN.

Point tant de pétulance.
On ne tient pas toujours ce que l'on a promis.

Et pour cela faut-il être moins bons amis?

CREMON.

N'eſt-ce pas ce pendart? .... car il n'eſt pas poſſible,
Albert, que vous croyés ....

ALBERT.

La choſe eſt trop viſible;
Et c'eſt ce que, de vous dans l'inſtant, je penſois:
Eſt-ce là cet ami que je vis autrefois!

CREMON.

Oh dites donc toujours.

ALBERT.

Oui, je dirai ſans ceſſe.
Comment interpréter un trait de cette eſpéce?
D'une inconſtance en l'air vous taxés votre fils;
Vous venés l'accuſer de nous avoir trahis;
Prié d'examiner la choſe plus à l'aiſe,
Vous n'en démordés point. Pour moi, ne vous déplaiſe,
Qui ſans deſſein ſecret, qui, ſans prévention,
Regarde tout ceci: je vois ſa paſſion.
Je vois qu'il eſt toujours tendre, conſtant, fidéle,
Et qu'il jure à Mélite une ardeur éternelle.

CREMON.

Ma foi, vous aurés vû tout ce qu'il vous plaira.
Quand il dira qu'il aime, & qu'il le jurera,
J'en ſerai fort content. Mais vous ne ſçauriés faire
Qu'il n'ait montré tantôt un ſentiment contraire:

Chacun voit ce qu'il voit. J'ai de bons yeux auſſi.
Il extravague donc, ſi la choſe eſt ainſi,
Puiſque de ſon objet il s'éloigne lui-même,
Qu'il ſemble indifférent dans le moment qu'il aime;
Qu'il ſoufle, en même tems, & le froid & le chaud.

CARLIN *bas.*

Il faudroit des témoins pour nous mettre en défaut.

ALBERT.

Il paroît.

CREMON.

C'eſt un fait.

ALBERT.

Tachons de nous inſtruire.

SCENE III.

ACANTE, CREMON, ALBERT, CARLIN.

CREMON *à Acante.*

VOyons, voyons. Venés. Que diable va-t-il dire?

ALBERT.

Ecoutés-le du moins.

ACANTE.

Moi? je tremble, je crains,
Ne pouvant clairement démêler vos deſſeins.

Peut-être eſt-ce un refus de votre part ? Peut-être
Eſt-ce un mal entendu qu'un hazard a fait naître ?
Et j'ai, dans ce cas là, tout autant de douleur,
Puiſque ſur un ſoupçon, avec tant de chaleur,
De mes mœurs, vous tracés l'image la plus noire,
D'une & d'autre façon, n'ai-je pas lieu de croire
Que vous me haïſſés ?

CARLIN *à mi-voix.*

Sans doute.

CREMON.

Quoi ! tantôt ;
Quand je me diſpoſois à finir au plutôt,
Vous n'avés pas dit ? ....

CARLIN.

Non.

CREMON.

Expliquons nous, de grace,
Vous ne m'avés pas dit, en me parlant en face,
Qu'il falloit différer ?

CARLIN.

Pas un mot de cela.

CREMON.

Lorſque j'ai demandé, ſur ce beau diſcours là,
Si vous rompiés ? Pourquoi ? ce que vous vouliés faire ?
Vous n'êtes pas ſorti diſant qu'une autre affaire ? ...

CARLIN *plus haut.*

Nous n'avons pas ouvert la bouche.

CREMON.

Mais j'entens,
Je penſe, ce coquin? Souffrirai-je long-tems?
N'eſt-il pas, dans ce lieu, de juſtice? ....

CARLIN.

Tarare.
Quand je devrois ſouffrir le ſort le plus barbare:
Qu'on devroit m'empaler, en piéces me hacher:
J'aime mon maître, & rien ne m'en peut détacher.
A me taire il n'eſt rien, enfin, qui me contraigne.
Je n'y puis plus tenir. Pour lui le cœur me ſaigne.
C'eſt ſe vouloir ſervir de ſon autorité
Pour le faire parler contre la vérité.
Non content d'exercer votre humeur vengereſſe,
Vous le voulés, encor, perdre par ſa foibleſſe.
Par tout on vous dira qu'il n'eſt ni bien ni beau
De lui jouer un tour de la ſorte.

CREMON.

Ah! bourreau!

ACANTE *à Carlin.*

Retire toi.

CREMON.

Le traître!

ACANTE.

Ou, garde le ſilence.

à Cremon.

Si je vous ai fait voir autant d'indifférence.
Si des vrais ſentimens dont mon cœur eſt rempli,
J'ai marqué devant vous un ſi parfait oubli:
Je ſuis, je l'avoüirai, je ſuis, cent fois coupable.
Mais j'oſe vous le dire, il eſt peu vraiſemblable
Que juſques à ce point j'aye pû m'égarer.
Comment, ſans en frémir, pourrois-je déclarer
Que je romps mes liens, quand mon cœur les adore;
Quand pour les reſſerrer, c'eſt moi qui vous implore.
Quittés cette penſée, & devenés moins prompt
A faire à votre fils le plus injuſte affront.
Croyés, Monſieur, croyés que l'objet qui m'enflame
Juſqu'au dernier ſoupir doit regner ſur mon ame,
Croyés qu'aucun égard ne ſçauroit altérer
Le violent amour qu'on m'a vû lui jurer,
Que je lui garde un cœur, paſſionné, fidéle.
Eloignés, diſſipés une erreur trop cruelle.
Pour la perdre encor mieux, hatés des nœuds ſi doux.
C'eſt la grace qu'enfin je demande à genoux.
Oui, pour ne plus douter de ma perſevérance,
Hatés vous de remplir ma plus chere eſpérance.

CARLIN.

Que lui répondra-t-il?

ALBERT *à Crémon.*

Cela n'eſt point obſcur.
Vous vous ferés choqué ſur un mot, j'en ſuis ſûr;
Et tout ceci ne vient que faute de s'entendre.

CRÉMON.

Je me ſuis donc trompé? Chacun peut ſe méprendre.
Soyons amis, Albert. Oui, j'ai tort, j'en convien.
Plus bas.
Je vois..... ma foi, je crains de ne voir encor rien.

ALBERT.

Votre prévention n'eût jamais de pareille.

CARLIN.

Il tente encore Albert, & lui ſouffle à l'oreille.

CREMON *à Acante.*

Si bien qu'il eſt donc vrai que vous voulés finir?

ACANTE.

Quand on deſire un bien, craint-on de l'obtenir?

CREMON.

Je n'ai plus rien à dire. Il faut vous ſatisfaire.
Allons, faiſons venir promptement le Notaire.
Oublions le paſſé, nous finirons dans peu.

CARLIN *à part.*

Je ſerai bien ſurpris, il y va de bon jeu.

ALBERT *à Crémon.*

Goûtés donc, maintenant, une pleine allégreſſe.

CREMON *à Albert.*

Il ne manqueroit pas de conteſter ſans ceſſe,

Et de me contredire en ce que je ferois ;
Car, quoique vous diſiés, Albert, je le connois.
Des clauſes du contrat décidons, je vous prie,
Tous les deux tête à tête, à notre fantaiſie.
Le Notaire écrira ce dont nous conviendrons ;
Et quand tout ſera prêt, ſur le champ nous viendrons
Pour le faire ſigner, en toute diligence.

ALBERT *haut, en regardant Acante qui témoigne conſentir à tout.*

Je crois qu'il s'en rapporte à votre expérience.

CARLIN.

Pourra-t-il inventer quelques nouveaux moyens ? . . .

CREMON *à Carlin.*

Pour toi, ſuis nous, je veux voir ce que tu deviens.

CARLIN.

Je ſuis bien aiſe auſſi de voir ce que vous faites.

Il ſuit Crémon & Albert.

SCENE IV.

ACANTE *ſeul.*

PEut-on plus loin pouſſer des fureurs indiſcretes !
De ma part, au ſurplus, quelque diſtraction
Aura de ſon erreur été l'occaſion.
Quand j'ai ſuivi Clarice, une froide réplique

Aura

Aura pû lui paroître un refus autentique.
A quels dangers l'ami vient d'expoſer l'Amant!
Ne ſongeons qu'à Mélite, en cet heureux moment.
Livrons nous, ſans réſerve, au bonheur qu'on m'aprête.
Tout ſuccéde à mes vœux, il n'eſt rien qui m'arrête.
Eh quoi! ſi Clarice aime, aimeroit-elle aſſés
Pour gémir en voyant mes feux récompenſés.
Non, non, de ſa raiſon, elle eſt trop la maîtreſſe,
C'eſt un fantôme vain qu'a produit ma foibleſſe;
Et d'ailleurs je me ſuis, envers elle, acquitté,
Par le péril certain où je me ſuis jetté.
Enfin ſi, ſur ſon cœur, elle a ſi peu d'empire;
Je ſuis maître du mien, & j'oſerois lui dire
Que l'amour, le devoir m'ont dû déterminer.
Je voudrois qu'elle ſçût que l'on va terminer;
Afin qu'en apprenant le déſir qui m'anime,
Elle convînt, du moins, qu'il eſt bien légitime.
Le hazard, à propos la conduit dans ces lieux.

SCENE V.

CLARICE, ACANTE, LISETTE.

CLARICE.

JE ſaiſis un inſtant qui m'eſt bien précieux,
Puiſqu'encor, ſans témoin, je puis vous voir, Acante.
Souffrés que cette fille, au reſte, ſoit préſente.
Sur des dehors trompeurs s'abuſant comme vous,
Qu'elle écoute. Il eſt tems de nous détromper tous.

J'apprens ce qui ſe paſſe, & je vois avec peine
Qu'un reſpect déplacé vous retient & vous gêne.
Mais qui fait naître en vous un pareil préjugé,
Et dans quels embarras vous a-t-il engagé?
De combien de forfaits me rendés vous coupable?
J'attire ſur le fils une haine implacable;
Je dérobe l'Amant aux liens les plus doux,
Je ſuſpens le bonheur de deux tendres Epoux.
Eſt-ce donc là Clarice? eſt-ce là cette amie,
Par qui votre union devroit être affermie?
Je ne vous dis qu'un mot. Quittés un vain ſoupçon
Qui nuit à votre amour, & bleſſe ma raiſon.
A la ſeule amitié mon ame fut ſenſible.
De ſentimens plus vifs, ſi j'étois ſuſceptible
Cette raiſon, du moins, eſt ſi fort au deſſus
Qu'ils ſeroient étouffés auſſitôt que conçus.

ACANTE.

Pardonnés moi, Clarice, un ſoupçon téméraire
Que trop facilement l'amour propre ſuggére.
J'ai crû dans vos diſcours trouver un ſéns caché:
Ce ſens ſe refuſoit, c'eſt moi qui l'ai cherché.
J'entrevois ſeulement que vous avés pû craindre
Qu'un feu tumultueux, ſoudain, ne vînt éteindre
Ce feu tranquile & pur qui regnoit entre nous.
Une crainte ſi tendre eſt bien digne de vous:
Mais, vous deviés, ſçachant combien vous m'êtes chere,
Ne me pas regarder comme un ami vulgaire.
Mes deſirs ſont comblés; puiſqu'enfin, en ce jour,

Mon cœur peut acquitter ce qu'il doit à l'Amour,
Sans que notre amitié s'en trouve refroidie.

CLARICE.

Cependant tout languit. Déja, de perfidie
Mélite vous accuſe, & Crémon irrité
Montre, plus que jamais, ſon animoſité.
Quand tout ſemble aſſûrer votre bonheur extrême,
Je ſçais que vous riſqués de vous perdre vous-même.

ACANTE.

Mélite m'accuſoit; & mon pere, témoin
D'un trouble, qu'à couvrir, j'ai pris trop peu de ſoin,
Me déclaroit, déja, traître, ingrat & volage:
Mais le calme à la fin, ſuccéde à cet orage.
Tout, à preſent, Madame, eſt réconcilié.

CLARICE.

Ah! vous vous êtes donc enfin juſtifié?
Vous avés ſçu prouver que vous étiés fidéle
Que vous aimiés Mélite & que vous n'aimiés qu'elle,
Vous avés proteſté que rien ne balançoit
Les légitimes feux dont votre cœur brûloit?

ACANTE.

Après un diſcours vague, & quelque réſiſtance,
Oui, Mélite a repris toute ſa confiance.
Aux inſtances d'Albert mon pere s'eſt rendu.
Il a daigné m'entendre, & l'himen eſt conclu.

CLARICE.

Ainſi donc, aujourd'hui, l'affaire ſera faite?

ACANTE.

Dans le moment, Madame.

CLARICE.

Ah! ma joye eſt parfaite!
Que peut penſer Mélite en ne me voyant pas!
Il faut, pour l'embraſſer, que j'aille de ce pas.....

ACANTE.

Si le jour ſe paſſoit ſans ce cher témoignage.....

CLARICE *bas.*

Liſette, ſoutiens moi.

ACANTE.

Vous changés de viſage?.....
Que vois-je?..

LISETTE.

Qu'avés vous? & qui vous trouble ainſi?

CLARICE.

Que devient ma raiſon! éloigne moi d'ici.

ACANTE.

Clarice?... Quel objet à mes yeux ſe préſente!
Clarice?.. Répondés. Quoi! je vous vois mourante!

CLARICE *après un inſtant de ſilence.*

Hé bien, je répondrai, puiſque de vains efforts

Loin de les étouffer, trahiſſent nos tranſports.
Que devient cet orgueil, & cette ſuffiſance
Qui me faiſoit compter ſur ma propre prudence!
Non, Clarice n'eſt pas ce que vous la croyés.
C'eſt une foible Amante, ici que vous voyés;
Une eſclave livrée aux plus mortelles peines,
Qui croyoit à jamais avoir briſé ſes chaînes,
Et qui rentre à jamais dans la captivité.
Qu'eſperai-je? Voilà cette fatalité
Qui toujours, en aimant, m'a ſi bien pourſuivie,
C'eſt par elle, déja, qu'une fois, dans ma vie,
De mes parens cruels j'ai vû l'ambition
Mépriſant, immolant mon inclination,
Me donner un époux qui n'eut point ma tendreſſe;
Et que depuis, étant de moi-même maîtreſſe,
Et lorſque je pouvois diſpoſer de mon cœur,
D'un ſemblable pouvoir éprouvant la rigueur,
Mon Amant fut contraint de prendre une autre chaîne,
Frapée, en peu de tems de cette double peine.
Je regardai l'amour comme un monſtre odieux,
Et jurai de le fuir en tous tems, en tous lieux.
De la vertu pourtant, du vrai mérite épriſe:
Une pure amitié ſembla m'être permiſe.
Je crus pouvoir goûter ſes innocens plaiſirs.
Je vous vis: vous aviés conçû mêmes déſirs.
Ces réſolutions ſages & raiſonnées
Sont de foibles remparts contre nos deſtinées!
Enfin voyés combien nous avons pris, tous deux,
Une route éloignée, & contraire à nos vœux;
Vous aimés, j'aime auſſi, mais quelle difference?

Vous vivés de vos feux & de votre eſpérance.
Un himen ſolemnel couronne vos ardeurs ;
Je vous perds pour jamais, Acante ; & je me meurs,
Car l'état où je ſuis me défend le miſtere,
Il ne me permet plus de n'être pas ſincere.
En ſignant cet accord qui doit tout terminer,
Ingrat, c'eſt mon arrêt que vous allés ſigner.
Pourſuivés. Que l'aveu d'une imprudente flâme,
Quand il n'en eſt plus temps, n'ébranle point votre ame.
Une immuable loi dicte votre devoir.
Une immuable loi m'arrache tout eſpoir.
Je n'attens rien du ſort. Ma mort eſt décidée.

LISETTE *à part.*

Je m'en retournerai bien peu perſuadée.

Clarice ſe retire en s'appuyant ſur Liſette.

SCENE VI.

ACANTE *ſeul.*

O Ciel ! c'en eſt donc fait. Que vais-je devenir ?
Mon cœur eſt déchiré. Je ne puis ſoutenir
L'image qu'offre aux yeux cette douleur amére.
Il faut tout avouer. Je vais... Que vais-je faire ?
Quand ſes rares vertus, ſon mérite parfait
Ne m'auroient point touché : doit-on moins à l'objet
De qui l'on eſt aimé, qu'à celui que l'on aime !
Ah Clarice ! Ah Méli te ! Ah quelle peine extrême !

Si je différe encor, je vais tout renverſer;
Et mon trépas eſt sûr; mais dois-je balancer?
Eh! ne vaut-il pas mieux que je perde la vie,
Que d'expoſer les jours d'une ſi chere amie!
Cependant on vient. Ciel!

SCENE VII.

CREMON, ALBERT, LE NOTAIRE, ACANTE, CARLIN.

CREMON *au Notaire.*

Allons, voyons, Monſieur.
Préſentés le contrat, liſés-en la teneur.
à Acante.
Vous avés eu le tems de rêver à votre aiſe;
De réfléchir, en cas de quelque ſinderéſe.

ALBERT *ſouriant.*

Je crois que, ſans rien lire, Acante ſignera,
Et ſon empreſſement....

CREMON.

Ah! comme il lui plaira.
Allons!

ACANTE.

Mon Pere.....

CREMON.

Quoi?

ACANTE.

Je.....

CREMON *à part.*

Le tour ſeroit drôle.

Si.....

CARLIN *courant à Acante.*

C'eſt un vrai contrat. Signés ſur ma parole.

ACANTE.

J'en mourrai de douleur; mais, je ne puis.

Il rentre.

SCENE VIII.

CREMON, ALBERT, CARLIN, LE NOTAIRE.

CREMON *riant avec éclat.*

HE bien?

Le voilà donc lui-même. Oh parbleu..... ce n'eſt rien.
Non. C'eſt moi qui me trompe. Eh, oui. C'eſt moi, vous di-je.
C'eſt moi qui me préviens.

CARLIN.

Quel diable de vertige?

CREMON.

CRÉMON.

Oh ! parbleu, pour le coup ; vous n'en douterés plus.
Vous en êtes témoin.

CARLIN.

Je demeure perclus.

ALBERT.

Ce que je vois ici paſſe toute croyance.

CREMON.

Non, piqués vous encor de vanter ſa conſtance.

ALBERT.

Je ſuis, autant que vous, déconcerté, ſurpris,
Et je vous plains, Crémon, d'avoir un pareil fils.

LE NOTAIRE.

Quant à moi, je ferai, quand je devrois déplaire,
Une obſervation que je crois néceſſaire ;
Et je tiens pour certain qu'un pere ne doit pas
Violenter ſon fils, dans un ſemblable cas.

CREMON.

Que dit-il ?

LE NOTAIRE.

Je conviens qu'une beauté divine
Eſt bien propre à fixer : mais, le goût détermine ;
Et comme il n'eſt point là de clauſe de ſix mois,
Il faut que le preneur ſoit libre dans ſon choix.

CREMON.

Eh lui demande, ici, votre avis ?

LE NOTAIRE.

Les Parties,
Par l'Officier public, doivent être averties.
Et nous devons, parfois, réprimer les abus,
Et les obſeſſions qui ſont contre les Us.

CREMON.

Contre les Us. Fort bien ; que le diable t'emporte.
Il ne me falloit plus qu'un cauſeur de la ſorte.
Bon ſoir. Et, s'il ſe peut, que l'on me laiſſe en paix.

Albert qui s'étoit un peu écarté ſe retire de même que le Notaire & Carlin.

SCENE IX.

CREMON *ſeul.*

L'Impudence eſt portée à ſon dernier excès.
Voilà ton fils, Crémon ! Ton fils, eſt-il poſſible ?
Cet homme dur, ſans foi, faux, incompréhenſible ?
Quelle ſombre fureur, quel goût ſi dépravé
L'éloigne d'un objet d'un mérite achevé.
Oui, d'une jeune enfant belle, & toute charmante,
Sur qui tombe bien mal cette injure ſanglante.
Laiſſons à part, ſon bien, ſon nom, ſa qualité.
Qu'on la voye un moment, on en eſt enchanté.

Que de graces ! des yeux tendres & pleins de flâme.
Un ſon de voix touchant qui perce juſqu'à l'ame.
Un petit air coquet, enfantin, délicat !
Un teint ! une taille ! une..., ah ! peſte ſoit du fat.
Encore ſi j'avois, en ſemblable occurence,
Un ſecond fils qui pût réparer cette offenſe.
Qui s'offrît d'épouſer cet objet plein d'appas ?....
Mais, non. Voyons Albert. Que faire en pareil cas ?

Il entre chez Albert.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

LISETTE *ſeule.*

Quand ma maîtreſſe veut devenir la victime
D'un amour innocent qui lui paroît un crime,
Dois-je reſter tranquille, & la laiſſer mourir ?
N'eſt-il pas un moyen qui peut la ſecourir ?
Eh quoi ! vit-on jamais de Suivantes müettes,
Et veux-je être aujourd'hui l'opprobre des Liſettes.
Non, ſervons la. Parlons. Il eſt de mon honneur
Que par un trait hardi, je faſſe ſon bonheur.
Acante héſite encor. La victoire balance,
Un rien peut bien ou mal faire tourner la chance.
Le Pere tout rêveur ſe proméne ici près.
Tâchons dans ſon eſprit de trouver quelqu'accès.
Bon. Le voilà qui vient. Dévoilons le miſtere.

SCENE II.

CREMON, LISETTE.

CREMON *ſans voir Liſette.*

Je ne ſçais où je vais, ni ce que je dois faire,
Tant je ſuis accablé par cet évenement.

Albert ne peut ſortir de ſon étonnement,
Et nous nous regardons ſans ſçavoir que nous dire.
A travers tout cela, je me ſonde, & j'admire
Quelle plaiſante idée....

Voyant Liſette lui faire des révérences.

A qui donc? Eſt-ce à nous?

Continuant.

Ma foi, je crois qu'ici nous extravagons tous.
Oüais! à me ſaluer cette fille s'obſtine.

LISETTE.

Je vous ſuis inconnuë, à ce que j'imagine.

CREMON.

Je l'imagine auſſi.

LISETTE.

Je ſers, ici, Monſieur,
Une Dame de nom, riche, pleine d'honneur,
Voiſine de Mélite, & de plus ſon amie.

CREMON.

Hé bien?

LISETTE.

Je viens à vous. Trouvés bon, je vous prie,
Que je vous communique un fait particulier.
Ce qui ſe paſſe ici vous paroît ſingulier.
Vous blamés votre fils, vous le trouvés coupable.
Sa conduite eſt pour vous bizarre, inexplicable.

CREMON.

Oui, très-inexplicable.

LISETTE.

Oh! vous l'expliquerés,
Je l'eſpere, Monſieur : Quand, d'abord, vous ſçaurés
Que cette Dame riche, & digne qu'on l'eſtime,
Ainſi que de Mélite, eſt ſon amie intime.

CREMON.

Son amie?

LISETTE.

Oui : du moins, ſelon ce que j'ai vû :
Je les crois fort unis. Ils m'ont toujours paru
Vivre d'une façon entr'eux très-familiere.
Or l'on ſçait qu'entre gens dont le ſexe differe,
Et ſur tout, entre gens bien nés & bien appris,
Familiarité n'engendre pas mépris.

CREMON.

Non. Que me dites-vous?

LISETTE.

C'eſt la verité pure;
Et, pour vous en parler avec plus d'ouverture,
Sçachés de moi, Monſieur, que jamais on ne vit
Un accord plus parfait & de cœur & d'eſprit.
Je ne ſçais dans quel tems ils ont fait connoiſſance,
Ni comment dans leurs cœurs l'amour a pris naiſſance.
Mais, ma Maîtreſſe étant retirée en ces lieux,
Acante y vient ſouvent. Un démêlé fâcheux
L'ayant, depuis deux mois, éloigné de la Ville,
Il a d'abord, ici, fixé ſon domicile.

Contens, libres de ſoins dans cet heureux ſéjour,
Ils n'ont jamais manqué de ſe voir un ſeul jour,
L'inſtant qui les raſſemble étant toûjours trop rare;
Trouvant toujours trop long l'inſtant qui les ſépare.
J'ai parfois, entendu leurs entretiens ſecrets,
Que d'aimables tranſports! que de tendres ſouhaits!
Quelle conformité de deſirs, de penſées!
De leurs plaiſirs préſens, de leurs peines paſſées,
Se faiſant l'un à l'autre, un détail innocent,
L'un eſt toujours touché de ce que l'autre ſent.
De leur ſocieté la douceur infinie,
A qui n'aimeroit pas, en donneroit l'envie.
Enfin s'aimans tous deux, & s'aimans à tel point
Que, quoique vous tentiés, Monſieur, n'eſperés point
Que jamais votre fils à quelqu'autre s'uniſſe.
Ce ſeroit exiger un trop dur ſacrifice.
Voilà ce que j'ai cru devoir vous confier.

CREMON.

Ce fait, je vous l'avouë, eſt très-particulier.
Oh, oh, oh. Mais la belle, étant ſi bien inſtruite,
Nous débrouilleriés vous encor mieux ſa conduite:
Nous diriés vous pourquoi, la choſe étant ainſi,
Il demande Mélite, & fait l'Amant tranſi?

LISETTE.

Helas! qué voulés vous, Monſieur, que je vous diſe?
Le plus ſage parfois peut faire une ſottiſe.
Vous ſçavés bien qu'il eſt de malheureux momens;
Et qu'un rien peut brouiller les plus parfaits Amans.
Ce rien paroît un monſtre. On s'aigrit, on s'offenſe.

Dans un jour de courroux, de méſintelligence;
A Mélite, ſans doute, il en aura conté.
On reçoit ſon hommage, il ſe voit écouté.
D'un côté, le dépit, la froideur continuë;
De l'autre tout lui rit. Il parle, il s'inſinuë.
Il ſe croit libre, il forme un autre engagement.
Il va juſqu'à vouloir votre conſentement.
Il l'obtient; tout répond à cette tentative.
Tout n'y répond que trop. L'heure fatale arrive;
Et c'eſt dans le moment de la concluſion
Qu'il ſent renouveller toute ſa paſſion.
Il voit alors, il voit ſa perte décidée.
Que faire? Car enfin Mélite eſt demandée.
Vous venés cimenter ce lien ſolemnel.
La foi, le point d'honneur, le reſpect paternel
Dans ſon cœur, quelque tems balancent ſa tendreſſe.
Mais peut-il ſe réſoudre à tenir ſa promeſſe,
De ce nouvel himen peut-il voir les apprêts?
Quand il ſent qu'il va perdre, & perdre pour jamais
Son eſpoir le plus cher, l'unique objet qu'il aime,
Quand ma Maîtreſſe en pleurs, lui reproche elle-même
Ce bruſque procédé qu'elle ne conçoit pas;
Quand cette trahiſon doit cauſer ſon trépas:
Le peut-il, dites-moi?

CREMON.

Voila donc l'encloüeure!
Bon, je trouve mon homme en fort belle poſture.
Quel diable d'étourdi! cette Dame, vraiment,
A ſujet de ſe plaindre, & véritablement

Une

Une autre, en pareil cas, agiroit tout comme elle.

LISETTE.

Que peu de choſe, helas! rend un homme infidéle!

CREMON.

Il ſuffit.

LISETTE.

Mais au moins....

CREMON.

Allés.

LISETTE.

Vous voudrés bien
Dans tout ceci, Monſieur, ne me commettre en rien.

CREMON.

Eh! non.

LISETTE.

Quoique ce ſoit leur rendre un bon office,
Les Maîtres, bien ſouvent, prennent le benéfice,
Et pour le *décorum* puniſſent leurs Valets,
Sans regarder qu'ils ſont les auteurs du ſuccès.
D'une bonne action je me verrois punie.

CREMON.

A votre égard, comptés ſur le ſecret, ma mie.
Vous avés fort bien fait. Seulement ayés ſoin
Qu'on ſçache où vous trouver, s'il en étoit beſoin.

Liſette rentre.

SCENE III.

CREMON *ſeul.*

LA cauſe eſt donc connuë! & Mélite offenſée
Eſſuyra cet affront? Quoi! quelle eſt ma penſée?
Il ſe mêle un deſir qui revient, qui s'accroît.
Voyons juſques au bout. Il faut.... Albert paroît.
Comment recevra-t-il cette étrange nouvelle?

SCENE IV.

ALBERT, CREMON.

ALBERT.

CErtes, ce n'eſt pas là ce que j'attendois d'elle.
Je ſuis au déſeſpoir. Ami je vous cherchois.

CREMON.

Hé bien, Albert, ce fils que, tantôt je blamois,
Dont, tantôt, contre moi vous preniés la défenſe,
Que vous avés depuis taxé d'extravagance;
Cet homme inexplicable à la fin ſe comprend;
Et lorſque vous ſçaurés d'où la choſe dépend,
De ſa part, vous verrés qu'il ne faut rien attendre.

ALBERT.

Je n'ai, je l'avouai, beſoin de rien apprendre.

Il s'eſt ſuffiſamment fait connoître aujourd'hui,
Et ſon dernier refus parle aſſés contre lui.
Mais ce qui m'interdit, & confond ma prudence,
Et ce dont, comme ami, je vous fais confidence,
C'eſt que Mélite marque, en cette occaſion,
Bien plus d'étonnement que d'indignation.
Je vois qu'elle aime encore, & qu'elle ne peut croire.....

CREMON.

Oh! dès qu'elle ſçaura le fond de cette hiſtoire,
Ce penchant genereux, ce reſte de bonté
Sans doute va bien-tôt céder à ſa fierté.
Vous ne me croyés plus prévenu ni capable
De vous noircir mon fils quand il n'eſt point coupable.
Sçachés donc en deux mots, ſçachés qu'aimant ailleurs,
Il vous a déguiſé ſes ſecretes ardeurs.
Dans un jour de dépit, dans une brouillerie,
Conduit par la fureur, & par l'étourderie
Aux pieds d'une beauté raviſſante d'attraits
Il a feint un amour qu'il ne ſentit jamais.

ALBERT.

Il aime ailleurs?

CREMON.

Aimer! ce n'eſt pas aſſés dire.
Du miſtére ſecret quelqu'un a ſçu m'inſtruire,
Et ſuivant ce qui vient de m'être confié,
Par quelqu'engagement il faut qu'il ſoit lié.

ALBERT.

Juſte Ciel! eh qui donc aime-t-il, je vous prie?

CRÉMON.

Une Dame voiſine, & qui ſe dit amie....

ALBERT.

C'eſt Clarice.

CREMON.

Clarice?

ALBERT.

Il n'en faut point douter.

CREMON.

Par honneur il voudroit, envers vous, s'acquitter.
Mais ce feu qui ſoudain renaît, ſe dévelope,
Fait que le Damoiſeau pâme, & tombe en ſincope.

ALBERT.

L'étroite liaiſon, qui les unit toujours,
Ne confirme que trop un ſemblable diſcours.
J'avois même déja ſoupçonné ce miſtére.
Mais je ne croyois pas qu'il fût ſi téméraire
Que de feindre un amour....

CREMON.

Je vous en vangerai.
Il vous le payera cher, ou bien je ne pourai.
Mais, Albert, croyés moi, la perte eſt réparable.
D'autres rechercheront cet objet adorable:
Ma foi, ne prenés point la choſe ſur ce ton.
Qu'aux pieds de ſon Aſtrée aille ce Céladon,
Qu'il aille. Imités moi. Riés de l'avanture.

D'abord je déclamois contre ſon impoſture.
Je m'attriſtois beaucoup ; je m'en mocque à preſent ;
Et tout ce que je vois me paroît très-plaiſant,
Très-plaiſant.

ALBERT.

Que la vie eſt pleine de traverſes !

CREMON.

Oui, la vie eſt ſujette à des peines diverſes.
Mais elle a ſes plaiſirs. A l'égard du chagrin,
Il le faut adoucir par un eſprit benin,
Souple, enjoué, facile ; une humeur libre & ſaine.
Et par ma foi, l'on n'a de plaiſir & de peine
Que ce que l'on s'en fait. Pour vous prouver cela,
L'autre jour.... oh je veux vous dire celui-là.

ALBERT.

Hé bien ?

CREMON.

J'eus l'autre jour une ſurpriſe aimable.
Un plaiſir bien naïf.

ALBERT.

Comment ?

CREMON.

bien agréable.
Je n'étois pas certain de l'âge que j'avois,
Et je croyois compter ſoixante ans bien complets.
Sur ce point, auſſitôt, voulant me ſatisfaire,
Je pris, le croiriés vous ? je pris mon Baptiſtaire.

Je vis que je n'en ai que cinquante-cinq.

ALBERT.

mais
Vous êtes bien portant, & plus frais que jamais.

CREMON.

Vous voulés me flater.

ALBERT.

Et les gens de votre âge....

CREMON.

Quoi?

ALBERT.

Sont encor du monde.

CREMON.

Eh! mais ſans badinage,
J'apprens que, tous les jours, de mes contemporains
Pour ſe remarier ſont encore aſſés vains.
Par exemple, aujourd'hui, la choſe eſt chatoüilleuſe.
Vous avés une niéce aimable, vertueuſe;
Un étourdi l'offenſe, & lui manque de foi;
Je ſuis perſuadé que bien d'autres que moi
Se rempliroient l'eſprit de mille extravagances,
Concevroient là-deſſus, de belles eſpérances,
Et vous diroient: Mon cher, mon ancien ami.
Qu'avec tant de plaiſir je revois aujourd'hui.
Vous que j'ai tant connu, jadis, en Angleterre,
Vous dont l'affection, l'eſtime m'eſt ſi chere:

De mon traître de fils l'injurieux refus,
Vous pique avec raiſon, & j'en ſuis tout confus!
Mais je puis réparer une action ſi folle:
Je puis, ſi vous voulés, acquitter ſa parole.
Oh! ils vous le diroient. Que répondriés vous?

ALBERT.

Mais....

CREMON.

Ne diriés vous pas que ces gens là ſont fous.

ALBERT

Pourquoi donc?

CREMON.

Oh! pourquoi? Parlés avec franchiſe

ALBERT.

Je dirois franchement que, quoique très-ſoumiſe,
Ma niéce, ſur ſon choix, doit ſeule prononcer,
Et que je ne puis pas là-deſſus la forcer:
Mais que je la croirois fort heureuſe, & fort ſage,
De ſe déterminer pour un tel mariage.

CREMON.

Eſt-il poſſible, Albert?

ALBERT.

Oui, ſoyés en certain.

CREMON.

Vous avés toujours eu le jugement fort ſain,
Vous! la conception claire, diſtincte, nette!

ALBERT.

Oui, je l'y porterois, & je vous le répete.

CREMON.

C'eſt beaucoup que cela. Quiconque y prétendroit,
De cette intention, très-fort, ſe prévaudroit.

ALBERT.

Je voudrois qu'elle pût goûter le vrai mérite,
Et fuir des jeunes gens le langage hypocrite.

CREMON.

Pour que de certains ſoins euſſent un certain prix,
Il conviendroit, d'abord, qu'elle oubliât le fils.

ALBERT.

C'eſt ce que ſa raiſon devroit lui faire entendre.

CREMON.

C'eſt ce qu'on ne doit pas, probablement, attendre.

ALBERT *prenant la main de Crémon.*

Si quelqu'un y penſoit bien ſérieuſement:
On verroit, mais ceci veut du ménagement.

CREMON.

J'en conviens avec vous. L'affaire eſt délicate,
Cependant que ſçait-on? quelquefois on ſe flate.

ALBERT.

Taiſons nous, & pour cauſe.

SCENE

SCENE V.

MELITE, ALBERT, CREMON.

ALBERT *à Mélite.*

Approchés, approchés.
Venés, Mélite.

MELITE *regardant de côté & d'autre.*

Helas!

ALBERT.

Celui que vous cherchés
De vos tendres regrets, Mélite, n'eſt pas digne.
Je vous le dis encor.

MELITE.

L'affront le plus inſigne,
Le coup le plus mortel qu'on puiſſe recevoir,
M'étoient donc réſervés? Puis-je le concevoir?
Eh! comment ſuppoſer une ame auſſi parjure,
Dans celui qui fait voir une flâme auſſi pure?
Non, Acante eſt fidéle. Un pouvoir inconnu
Juſqu'ici, malgré lui, l'a toujours retenu.
Il eſt trahi, contraint; on a juré ſa perte.

ALBERT.

Ne vous en flatés pas. La cauſe eſt découverte.

MELITE.

La cauſe eſt découverte?

ALBERT.

Ayés plus de fierté.
Celui, que vous loüés de ſa fidélité,
Ne vous aima jamais. Perdés en la mémoire.

MELITE.

Mais, ſe peut-il, Monſieur?....

ALBERT.

Oui.

MELITE.

Je ne puis le croire.

CREMON *à Mélite qui paroît rêver, & ne le point écouter.*

C'eſt donc à moi, Madame, à vous en aſſurer.
Mais comment devant vous, pourrai-je proférer
Qu'on vous manque de foi, que vous êtes trahie?
Se peut-il que mon ſang juſqu'à ce point s'oublie?
Je ne puis concevoir que vos rares appas
Soient ainſi mépriſés.... vous ne m'écoutés pas!

Carlin vient tout doucement pendant qu'il parle ſe mettre à ſes genoux, & les embraſſe.

Ah! ſi vous connoiſſiés l'excès de ſon audace!.....
Que me veut ce pendart?

SCENE VI.

MELITE, ALBERT, CREMON, CARLIN.

CARLIN.

PArdonnés-moi, de grace;
Si je vous interromps, je viens à vos genoux.
Mon Maître juſqu'ici m'a trompé comme vous.
Je quitte ſon parti : pour vous je l'abandonne.
Vous êtes la candeur elle-même en perſonne.
Oui, la candeur ſans doute.

CREMON.

Ah! le fourbe parfait!

CARLIN.

J'ai, je le ſçais fort bien, l'air d'un mauvais ſujet :
Mais j'ai l'ame très-droite. Ennemi du caprice,
Mon Aſcendant me porte à ſuivre la juſtice.

CREMON.

Ne nous interromps plus. Va, va, retire toi.

CARLIN.

Sous votre bon plaiſir, Monſieur, écoutés moi.
Furieux, agité, mon pitoyable Maître,

Pour la derniere fois, voudroit ici paroître.
Il voudroit voir Madame.

CREMON.

Il eſt bien effronté!

CARLIN.

Accordés ſa demande, ayés cette bonté,
à Albert.
Et vous auſſi, Monſieur, n'allés pas le contraindre;
Car, entre nous, il eſt moins à blâmer qu'à plaindre.
Quelque mal le tourmente, & j'apréhende fort
Que ce ne ſoit en lui, l'effet de quelque ſort.

CREMON.

Oh! il n'en mourra pas. Va.

MELITE *à Albert.*

Si je vous ſuis chere;
Ne me refuſés pas la grace que j'eſpére.
Permettés qu'un moment, il me puiſſe parler;
Que ſon cœur devant moi, puiſſe ſe dévoiler,
Et que la verité me ſoit enfin connuë.

ALBERT.

Je le veux, & bien-tôt vous ſerés convaincuë....

CREMON *à Albert.*

Quoi donc, vous ſouffrirés?....

ALBERT.

Qui laiſſons le venir;

Mélite m'en conjure, & veut l'entretenir.
Elle peut s'éclaircir.

CREMON *à Albert.*

Pourquoi veut-il paroître ?
Quel peut être son but !

ALBERT *à Crémon.*

Il veut faire connoître
Sans doute, les raisons qu'il a de refuser.
Par politesse, il vient lui-même s'excuser.
Ne nous écartons point : pour peu qu'il se déguise,
Et qu'il ose tenter encor quelque surprise :
Bien informés des faits, nous le réprimerons.

CREMON.

Mais....

ALBERT.

Laissés, vous dis-je, & nous y pourvoirons.
Il vient. Eloignons nous, un peu.

CARLIN *voyant venir Acante.*

Sa frenésie,
Ce me semble, a changé sa phisionomie.

Albert, Crémon & Carlin se retirent dans le fond du Theâtre.

SCENE VII.

ACANTE, MELITE, ALBERT CREMON ET CARLIN. *dans le fond du Théâtre.*

ACANTE *ſans voir ceux qui ſont ſur la Scene.*

Dieux ! quel aveuglement ! Malheureux, qu'ai-je fait ?
Puis-je ceſſer d'aimer ? Téméraire projet !

MELITE *à part.*

L'excès de ſa douleur me dit qu'il aime encore.

ACANTE *ayant apperçu Mélite, & après s'être jetté à ſes pieds.*

Eſt-ce vous que je vois, cher objet que j'adore ?

MELITE.

Où tendent ces tranſports ? ſur quoi ſont-ils fondés ?
Ah! qu'ils s'accordent mal avec vos procédés.

ACANTE.

Je ferois, je le ſçais, des ſermens inutiles.
Mes propos ſeroient vains, & mes plaintes ſtériles.
Vous poſſedés, ſans doute, & mon cœur & ma foi ;
Mais de trop forts ſoupçons combattent contre moi.
Pour me juſtifier, pour les pouvoir détruire,
Je n'ai qu'un ſeul moyen. Il faut donc vous inſtruire.

Des ſecrets déplaiſirs qui troublent mon bonheur.

MELITE.

Que tardés vous ? parlés, & raſſurés mon cœur.

ACANTE *à part.*

Que vais-je faire ?

MELITE.

Eh ! quoi vous craignés de m'apprendre
Ce qui vous juſtifie, & ce qui doit me rendre
Tranquille, ſatisfaite, & toute à mon Amant ?
Le tems preſſe, parlés : vous n'avés qu'un moment.
Hé ! qui donc contre nous en ſecret ſe déclare ?
Eſt-ce Albert, ou Crémon ? qui des deux nous ſépare ?
Se fait-on un plaiſir de nous voir déſunis ?

ACANTE.

Ecoutés moi, Mélite. On doit pour ſes amis,
S'oublier, s'immoler, ſacrifier ſa vie.
C'eſt une éxacte loi qui doit être ſuivie.
Moi, je trahis les miens ; &, dans l'inſtant je vais,
Contre un devoir ſacré, reveler leurs ſecrets.
Seul je m'immolerois à cette loi ſuprême.
Mais vous m'êtes cent fois, plus chere que moi-même ;
Et vous ſacrifier, ne m'eſt pas un devoir.

MELITE.

Un ſemblable diſcours ne ſe peut concevoir.
Ce ſilence affecté me devient un ſuplice.
Cher Acante, parlés.

ACANTE.

Vous connoiſſés Clarice.

MELITE.

Clarice ? hé bien !

ACANTE.

Son cœur, prompt à ſe révolter,
Renferme un feu ſecret qu'elle ne peut dompter.
Cette amie, au moment que j'obtiens ma conquête,
Se meurt, gémit des nœuds que le ſort nous aprête.

MELITE.

Quoi, Clarice vous aime ? Ah ! je cherchois pourquoi
Elle marque aujourd'hui tant de froideur pour moi.
Je ne m'étonne plus....

ACANTE.

Vous ſçavés quelle eſtime
Pour elle, j'eus toujours. Voilà d'où part mon crime.
Aux reſpectables droits d'une longue amitié,
S'eſt jointe, dans mon cœur une juſte pitié,
Je l'ai vûë expirante. Oſai-je vous le dire !
Touché, déconcerté, confus de ſon martire,
Oui, j'ai pû balancer, ma raiſon a fléchi.
Mais d'un reſpect fatal, pleinement affranchi,
Je viens....

MELITE.

N'en dites pas, Acante, davantage.

ACANTE.

Je vous le ſacrifie.

MELITE.

MELITE.

Ah ! quittés ce langage.

ACANTE.

Quoi ! pouriés vous douter ?. ... Ah ! le moindre délai ;
La moindre incertitude eſt un crime, il eſt vrai :
Mais mon pardon m'eſt dû, Madame ; je l'implore,
Et ſi j'ai balancé....

MELITE.

Vous balancés encore.

ACANTE.

Quelle injuſtice ! ô Dieux !

MELITE.

Ingrat, c'en eſt aſſés ;
A cacher votre amour, envain, vous vous forcés.
Elle aime, & vous aimés. Seroit-il bien poſſibl
Qu'un vain titre d'ami vous rendît ſi ſenſible ?

ACANTE.

Quoi ! vous me blamerés ?...

MELITE.

Si vous n'étiés éprís ;
Ingrat, des mêmes feux dont ſon cœur eſt ſurpris :
Si les mêmes ardeurs ne captivoient votre ame :
Que vous importeroient & Clarice & ſa flâme ?
Quoi donc ? haïriés-vous ceux que vous ménagés ?

Perfide, aimeriés vous ceux que vous outragés?
Qui le croira jamais? Pourquoi, par quel caprice,
D'un cœur, déja donné, m'offrir le ſacrifice?
Par quel foible motif, par quel frivole égard
Redoubler des ſermens échapés au hazard?
Pourquoi même, à l'inſtant, plein d'une autre tendreſſe,
Devant moi, montrés-vous une fauſſe triſteſſe?
Quel bizarre deſſein! Je lis dans votre cœur.
Vous eſperés, par-là, ſortir avec honneur,
De ces ſeconds liens que forma l'inconſtance,
Et jouir des premiers, avec plus d'aſſurance.
Vous êtes dégagé, je vous rends votre foi.
Allés, ne paroiſſés de vos jours, devant moi.
Je le juſtifiois. Quelle étoit ma foibleſſe!

ACANTE.

Le croirai-je? Eſt-ce à moi que ce diſcours s'adreſſe?
Je vais juſqu'à trahir les ſecrets les plus chers.
Je crois, par cet aveu, me ſauver, je me perds.
Quand je dois vous toucher, votre haine m'accable.
Mélite y penſés vous? ſeriés vous implacable?
Hé, quoi donc! l'amitié n'a-t-elle pas ſes droits?

MELITE.

Elle a ſes droits ſans doute; & ſi je vous en crois,
L'Amour n'a plus les ſiens, & n'eſt rien auprès d'elle.
L'amitié prend chés vous une forme nouvelle.
Le détour eſt groſſier. L'amitié, ſelon vous
Doit animer nos cœurs des tranſports les plus doux.
Elle offre des liens parfaits, conſtans, durables;

A la vie, à l'honneur des liens préférables;
L'autre eſt un ſentiment foible, momentané,
D'irréſolution ſans ceſſe accompagné;
Qui permet le mépris, la trahiſon, l'outrage
Envers le triſte objet avec qui l'on s'engage.
Je dirois, ſi j'avois, encore, quelqu'ardeur,
Soyés donc mon ami, puiſque dans votre cœur,
La puiſſance de l'une eſt ſur l'autre uſurpée.

ACANTE.

Juſques à cet excès vous voir préoccupée!
Mélite, tout eſpoir eſt-il perdu pour moi?

ALBERT *qui s'eſt raproché avec Crémon & Carlin.*

Quel eſt-il votre eſpoir?

ACANTE.

Ah! qu'eſt-ce que je voi?

CREMON.

Oui, que prétendés vous?

ALBERT.

Laiſſés là l'artifice.
En trompant cet eſpoir, elle vous rend ſervice.
Nous ſçavons tout, Monſieur, ne vous déguiſés plus,
Des égards plus outrés deviendroient ſuperflus.

CREMON *riant.*

L'amitié! comme a dit fort bien Mademoiſelle,
Ce détour eſt plaiſant & l'excuſe nouvelle.

Je l'ai bien entendu. L'amitié ! l'amitié !
Va mon pauvre garçon, ma foi, tu fais pitié.

ALBERT.

Vous avés deſiré de voir encor Mélite.
Votre honneur l'exigeoit ; mais ce ſoin vous acquite,
A faire l'impoſſible on ne vous contraint pas.
Nous ſçavons bien, Monſieur, quel eſt votre embarras.
Outre que l'on n'eſt point maître de ſa tendreſſe,
Vous vous êtes, dit-on, engagé par promeſſe.

ACANTE *avec vivacité.*

Moi, Monſieur ?

CREMON.

Oh ! tout doux, ne faites point ici.
Juſqu'à quand, croyés vous nous amuſer ainſi ?
Parbleu, c'eſt à la fin, nous prendre pour des buſes.
On vous dit qu'on veut bien recevoir vos excuſes,
Que vous pouvez aimer qui bon vous ſemblera.
Bien plus, dans vos deſſeins, on vous ſecondera,
S'il le faut : Mais quittés ces détours inutiles.
Croyés moi, finiſſés, & laiſſés nous tranquilles.

CARLIN.

A deux, tout à la fois, vouloir ſe deſtiner
Par principe d'honneur ; c'eſt beaucoup raffiner !

ACANTE.

Comment puis-je tenir contre tant d'adverſaires ?
Comment puis-je appaiſer des deſtins ſi contraires ?
Amitié, que l'on dit être un bienfait du Ciel,

Je l'avouerai, tu m'es un préſent bien cruel.

Il rentre.

CARLIN *le ſuivant.*

Il n'en démordra pas.

SCENE VIII.

MELITE, ALBERT, CREMON.

ALBERT.

IL ſoutient la gageure;
Et fait tout ce qu'il peut pour colorer l'injure.
Entre nous, je ne puis l'en blamer. Mais enfin
On vous dit vrai, Mélite: il n'eſt que trop certain
Qu'il adore Clarice; & dans une querelle.....

MELITE.

L'impoſteur!

CREMON.

Je voulois dire à Mademoiſelle;
Je lui voulois conter le tout, de point en point;
Mais un air trop diſtrait.....

ALBERT *à Mélite.*

Ne vous affligés point.
S'il eſt des impoſteurs, des cœurs faux & volages:
Il en eſt de conſtans. Il eſt des hommes ſages
Qui, plus judicieux, plus fortement épris,
De ce que vous valés connoîtront tout le prix,

Et pourront vous venger de l'avanture étrange
Qui vient.....

MELITE.

Helas! pourquoi faut-il que je me venge?

Elle rentre.

SCENE IX.

ALBERT, CREMON.

ALBERT.

Tout a fort bien tourné.

CREMON.

Fort bien. Oui. Cependant
Il ſemble qu'elle ait peine à vaincre ſon penchant.

ALBERT.

J'en convien. Pour finir une certaine affaire,
Et pour ſon propre bien, il ſeroit néceſſaire
Qu'Acante, de ſon cœur, fût banni tout à fait.

CREMON.

Oui.

ALBERT.

Ce reſte d'amour, ce couroux imparfait
Lui vient de n'être pas aſſés perſuadée.

CREMON.

Elle devroit bien l'être.

ALBERT.

Il me vient une idée.

Vous conſentiriés donc, que votre fils s'unît
A Clarice ?

CREMON.

Oh ! ſans doute.

ALBERT.

Elle eſt femme d'eſprit.
Perſonne ne peut mieux, ici, lui faire entendre
Que ſur le cœur d'Acante on n'a rien à prétendre,
Pour la faire rougir de ſes vaines ardeurs,
Elle peut employer de très-fortes couleurs.
Entr'elles, il faudroit lier une entrevûë.

CREMON.

Une fille, qu'ici ſecretement j'ai vûë,
Appartient à Clarice. On pourroit s'en ſervir.

ALBERT.

Cherchés un prompt moyen qui puiſſe la guérir.

CREMON.

Voyés. Moi, là-deſſus, je n'entens point fineſſe.
Je comptois marier mon fils à votre Niéce.
Je venois pour conclure. Il biaiſe, il s'en défend.
Je ſuis, dis-je, en cela, ſimple comme un enfant.
Vous pouvés élever, tailler, rogner, détruire.
Par vous, aveuglément, je me laiſſe conduire.

Ils rentrent.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, CARLIN.

CARLIN.

TU ſors de chés Albert. Je veux ſçavoir pourquoi,
Et par quelle raiſon....

LISETTE.

Mon enfant, laiſſe moi.

CARLIN.

Quoi! tu voudrois trancher de la miſterieuſe?

LISETTE.

L'affaire, dont je traite, eſt aſſés ſérieuſe.
Reſpecte moi l'ami. Meſure tes diſcours.
Telle que tu me vois, à force de détours,
D'expédiens, de ſoins, de courſes, de voyages;
Je compte dans l'inſtant, faire deux mariages.

CARLIN.

Deux! Et comment cela?

LISETTE.

L'himen eſt réſolu
Entre Acante & Clarice; on le tient pour conclu.

A l'égard de Mélite, on a ſçu la ſoumettre.
Son oncle l'a gagnée. Elle vient de promettre
D'accepter un parti qui doit ſe préſenter
Qui doit, dans le moment, ici ſe tranſporter.

CARLIN.

Quel eſt donc ce parti?

LISETTE.

Je ne ſçais. Il n'importe.
Le dépit, dans ſon cœur, ſur le penchant l'emporte.
Elle a promis. Mais, comme on ſouhaiteroit fort
Qu'au moment déciſif, chacun parût d'accord,
Comme on voudroit que tout ſe fît de bonne grace;
Et que l'on craint encor, que la belle ne faſſe
Devant l'époux futur quelque difficulté;
On a tenu conſeil. Il en eſt réſulté
Que Clarice, en ſecret, verroit la Demoiſelle,
Lui parleroit, viendroit conférer avec elle,
Sçauroit par ſes diſcours, la mettre à la raiſon,
Et prendroit, en un mot, ſoin de ſa guériſon.
En effet, ma Maîtreſſe étant premiere en date,
Mélite doit chaſſer l'eſpoir vain qui la flate.
On ſe broüille. Un Amant ſe dérange par fois:
Mais une femme ſçait revendiquer ſes droits.

CARLIN.

S'ils ſont fondés, il faut que juſtice ſoit faite.

LISETTE.

Ma Maîtreſſe, pourtant, cherchoit une défaite.

Elle héſitoit d'abord, & m'a repreſenté
Qu'elle n'entendoit pas forcer leur liberté:
Cela lui répugnoit. Mais, d'un ſi ſot ſcrupule,
Elle a, par mon moyen, ſenti le ridicule,
D'autant que ſa Rivale acceptoit un parti
Qu'on dit avantageux. Bref, elle a conſenti.
De ce conſentement j'ai porté la nouvelle,
J'ai couru, je reviens, je retourne chés elle.
Mélite dans l'inſtant doit ſe trouver ici,
Et je vais avoir ſoin qu'elle s'y trouve auſſi.

CARLIN.

C'eſt fort bien. Cependant notre amoureux s'écrie,
Que s'il perd ſa Mélite, il en perdra la vie:
Il jure ſes grands Dieux.....

LISETTE.

Hé! s'il aimoit ſi fort
De douleur, à préſent, il devroit être mort,
Puiſqu'il a ſon congé.

CARLIN.

Peſte! tu vas bien vîte.
Oh! de l'évenement, il prétend voir la ſuite,
Avant que d'employer un reméde auſſi vif.
Mais il proteſte.....

LISETTE.

Enfin dis moi donc quel motif,
Quel vertigo l'oblige à tenir ce langage.
Il a beau proteſter qu'un autre nœud l'engage,

N'aime-t-il pas Clarice ?

CARLIN.

Oui, lui-même en convient.

LISETTE.

Eh ! que lui faut-il donc ? ce qu'il aime, il l'obtient.

CARLIN.

Oui, mais il eſperoit, dans ſa bonne fortune,
Les avoir toutes deux, il n'en épouſe qu'une ;
Cela fait de la peine.

LISETTE.

Adieu, car avec toi
Je perds mon temps.

CARLIN.

Ecoute, écoute.

LISETTE.

Hé bien ?

CARLIN *l'amenant juſques ſur le bord de Theatre.*

Je croi
Que nous nous aimons. Nous ?

LISETTE. *s'en allant.*

Bon.

CARLIN.

Mais vraiment mon Maître

Epouſant ta Maîtreſſe, il faudra bien, peut-être,
Que je t'épouſe auſſi.

Liſette rentre chez Clarice.

SCENE II.

CARLIN *ſeul.*

JE doute franchement
Qu'il ſoit bien ſatisfait de cet arrangement.
Il me paroît toujours frapé de ſa diſgrace.
Et je ſuis commandé pour voir ce qui ſe paſſe.
Pendant qu'il réfléchit, & maudit les Deſtins,
Deux Rivales, ici, vont en venir aux mains.
Au combat, par l'amour, elles ſont animées.....
J'entens, je crois, du bruit. On vient. Oui, les armées
Sont en préſence. On voit éclater dans leurs yeux
La haine, le dépit, les tranſports furieux.
Voici le premier choc.

SCENE III.

CLARICE & MELITE *ſont ſorties en même tems, l'une, & l'autre de chés elles, & ſe font la réverence.*

CARLIN.

CLARICE *à Mélite.*

LA rencontre eſt heureuſe.

MELITE.

Très-heureuſe, Madame.

CARLIN *à part.*

Oui.

CLARICE.

Je ſuis bien honteuſe
D'avoir été ſi lente à remplir mon devoir.

MELITE.

Vos ſoins les plus preſſans ne ſont pas de me voir.

CARLIN *à part.*

Cela va bien. Avant que Carlin ſe retire,
Meſdames, auriez vous quelque choſe à lui dire
Pour ſon Maître ? Cela ſe pourroit par hazard.

MELITE.

Quant à moi, vous pouvés lui dire de ma part,
Que toute ma colére eſt à préſent éteinte.
Qu'il peut ſe préſenter, & me voir ſans contrainte.
Que ce ſeroit à tort qu'il craindroit mon courroux,
Que j'ai pris mon parti.

CARLIN.

Fort bien, Madame. Et vous ?

CLARICE.

Que je ſuis offenſée autant que je dois l'être,
Des divers ſentimens qu'il a trop fait paroître.

Que, quoiqu'il ait pû voir, il n'eſt aucune loi
Qui doive nous porter à trahir notre foi.

CARLIN.

De vos derniers arrêts, je vais lui rendre compte.

Il rentre.

SCENE IV.

CLARICE, MELITE.

MELITE.

C'Eſt à vous offenſer vous montrer un peu prompte.
C'eſt être trop injuſte. Il faut en convenir,
Madame. Vous devriés du moins, vous ſouvenir
Des pas qu'auprès de moi le dépit lui fit faire.
Une telle démarche, un trait ſi téméraire
Paroiſſoit éxiger quelques ſoins de ſa part,
Et vous lui reprochés juſques au moindre égard.
Vous m'obligés pourtant. Continués, Madame,
Et faites moi rougir d'une indiſcrete flame.
Mais moderés l'excès d'un mouvement jaloux,
Vous allés triompher, il ſera votre époux.

CLARICE.

Vous déſeſperés bien du pouvoir de vos charmes.

MELITE.

Vous ſçavés l'emporter ſur de ſi foibles armes.

CLARICE.

Vous marqués bien du feu, j'eſpere l'appaiſer.
Mon Epoux! un ſeul mot va vous tranquilliſer.
Il ne le ſera point; & s'il déſiroit l'être,
On me verroit, moi-même, alors, le méconnoître.

MELITE.

J'ignore vos projets: mais je proteſte bien
Devant vous, que jamais il ne ſera le mien.

CLARICE.

Pour vous le garantir, pour vous en rendre ſûre,
J'en fais ici ſerment.

MELITE.

Et comme vous, je jure....

CLARICE.

N'achevés point, Madame. Oſés vous prononcer
Un vœu frivole auquel il faudroit renoncer.
Pour lui vous reſſentés une juſte tendreſſe.
Pour lui j'ai laiſſé voir des momens de foibleſſe.
Un ſeul point nous diſtingue, & différe entre nous.
Nous l'aimons toutes deux, mais il n'aime que vous.

MELITE.

Vous m'étonnés, ſans doute, & je ne puis comprendre....

CLARICE.

Je prétens vous convaincre & non pas vous ſurprendre.
Je compte ne pas faire un inutile effort.

Ma raiſon m'eſt renduë, & peut-être le ſort
M'en laiſſera joüir aſſés pour vous réſoudre
A rappeller Acante, à l'aimer, à l'abſoudre.
Pour ma foible raiſon, devant lui, je craindrois;
Mais enfin, devant vous, je ne vois que vos droits.
L'occaſion n'eſt plus, dans ce moment, à craindre.
Il rallume mes feux. Vous les ſçavés éteindre.
Je goûte un plein repos, & quant à l'avenir,
Votre himen décidé ſçaura m'y maintenir.
J'ai crû juſqu'aujourd'hui n'être que ſon amie,
J'étois donc ſon Amante, & mon cœur m'a trahie.
Mais, bien loin d'imiter ce fatal changement,
Il eſt ami parfait, & toujours votre Amant.

MELITE.

Je vois, j'admire en vous, un trait de grandeur d'ame.
Mais, je l'ai déja dit. Il n'eſt plus tems, Madame.
Je viens de m'engager. D'ailléurs, vous avourés
Qu'on peut croire douteux ce que vous aſſurés.
Comment, ayant pour vous cette amitié parfaite,
Comment n'êtes vous pas le ſeul bien qu'il ſouhaite?
Il a pû, pour répondre à mes objections,
Chercher à m'ébloüir par ces diſtinctions.
J'y conſens. Mais pour vous....

CLARICE.

S'il ſçavoit moins vous plaire,
Et qu'on n'eût pas pris ſoin d'aigrir votre colére,
Vous n'auriés point été ſi prompte à le blâmer.
Il peut en même tems, me plaindre, & vous aimer.

Oui,

Oüi, vous en conviendrés. Cet accord eſt poſſible.
Hé quoi ! s'il n'étoit pas généreux, & ſenſible,
Mériteroit-il donc d'obtenir votre main ?

MELITE.

J'ignore encore un coup quel eſt votre deſſein ?

CLARICE.

Il faut qu'un nœud conſtant, dès ce jour, vous unisse,
Il faut le mieux connoître, il faut rendre juſtice,
A ce ſincére Amant fauſſement accuſé.
On vous abuſe ici, tout vous eſt déguiſé ;
Mais par bonheur le Ciel permet que je vous voye.
Il venoit dans mon ſein, verſer toute ſa joye.
Charmé de voir Crémon conſentir à ſes vœux,
Il venoit m'informer de ce ſuccès heureux.
Dans l'inſtant, j'ai ſenti que, par cette nouvelle,
Il portoit à mon cœur une atteinte cruelle.
Il s'en eſt apperçu. Mon ſecret échapé
Auroit ſurpris tout autre, & d'abord l'a frapé.
Mais, il s'étoit remis d'une telle ſurpriſe,
Et couroit au ſeul bien dont ſon ame eſt épriſe :
Quand un trouble indiſcret, pour la ſeconde fois....
Faut-il que vous ſçachiés ce détail par ma voix ?
Daignés me l'épargner. Faites vous une image
Des plaintes, des tranſports que ſçait mettre en uſage
Une Amante outragée, & qui perd tout eſpoir,
Vous en concevrés moins que je n'en ai fait voir.
Il a frémi, ſans doute, en voyant ma foibleſſe,
Il a paru ſaiſi d'une amére triſteſſe ;
Eh ! Madame, après tout, ne me devoit-il rien ?

Cet amour, cependant, n'a point fait tort au ſien.
S'il balance un moment par quelque peu d'eſtime,
Ce moment de délai, bien-tôt, lui ſemble un crime;
Bien-tôt, il vient pleurer ſa faute à vos genoux,
Et vous oſés porter votre injuſte courroux
Juſques à décider qu'il eſt incompatible
D'être fidéle Amant, & d'être ami ſenſible?
Helas! il m'a donné quelques légers ſoupirs;
Il vous a réſervé les plus tendres déſirs.
Enfin, il s'eſt montré, tout à la fois, aimable,
Conſtant, paſſionné, généreux, équitable:
Et c'eſt lui cependant, c'eſt lui que dans ces lieux,
On accable des noms les plus injurieux.
Ah! Je ne verrai point ce traitement barbare.
Non, j'aurai diſſipé l'erreur qui vous ſépare.
Il ſera votre Epoux, vous me le promettrés.
Puiſqu'il eſt innocent, vous le juſtifirés.
Ou, par grace, avec lui vous ſerés réünie,
Si c'eſt un crime, enfin, que de plaindre une amie.

MELITE.

Clarice, ſe peut-il?....

CLARICE.

Mélite, rendés vous.

Elles s'embraſſent.

MELITE.

Le ſoin que vous prenés m'eſt, ſans doute, bien doux:
Et je céde aux raiſons dont vous daignés m'inſtruire.

Mais que je vois encor d'obſtacles à détruire!

CLARICE.

Qu'auriés vous donc à craindre?

MELITE.

Acante eſt innocent.
Et pour lui, j'ai fait voir un couroux offenſant.
Daignera-t-il reprendre une importune chaîne?

CLARICE.

Vous l'avés offenſé, mais c'eſt par votre haine.
Vous le ſatisferés bien-tôt par votre amour.

MELITE.

On vient de décider qu'avant la fin du jour
Avec un autre Epoux, je ſerois engagée.

CLARICE.

On a cru qu'il falloit que vous fuſſiés vengée.
Le projet ſe détruit par ſa fidélité.

MELITE.

Albert peut ſe ſervir de ſon autorité.
Et Crémon, qui ſembloit approuver cette affaire,
Peut avoir à préſent un deſſein tout contraire.

CLARICE.

Vous ſçaurés les toucher. Enfin conſultés vous.
En héſitant, ſongés que vous nous perdés tous.
Je viens vous éclairer. Accompliſſés le reſte,
Ou tout ceci n'aura qu'une ſuite funeſte.

Acante vous adore, il n'eſt que trop certain
Qu'il mourra de douleur, s'il n'obtient votre main.
Vous l'aimés. Et, ſçachant qu'il n'étoit point coupable,
Sa perte vous rendra, ſans doute inconſolable.
Pour moi : qui ne puis pas ſuporter les remords,
Si je n'ai rien gagné, malgré tous mes efforts,
De vos déſunions ſi ma faute eſt ſuivie,
Ce triſte évenement me coutera la vie.
Voyés. Voila les maux que vous allés cauſer.
Refuſés donc l'Epoux qu'on veut vous propoſer,
Reclamés votre Amant. Publiés ſa conſtance.
La pudeur s'enhardit en ſervant l'innocence.
Reprenés votre joie ; & repreſentés vous
Qu'Acante eſt ſeul, ici, digne du nom d'époux.
D'ailleurs, pour mieux ſçavoir que c'eſt vous qu'il adore ;
Et ſi vous conſervés quelque ſcrupule encore :
Il peut ici paroître & nous voir toutes deux.
Vous connoîtrés d'abord, où tendent tous ſes vœux ;
Il vient ; diſſimulés, inſtruiſés vous vous même,
Voyés ſi c'eſt Clarice, ou Mélite qu'il aime.

MELITE *à part.*

Raiſon ne trouble plus une trop juſte ardeur !

CLARICE *à part.*

Raiſon, ſecoure moi, triomphe de mon cœur.

SCENE V.

ACANTE *suivi de* CARLIN *qui ne s'approche pas.*

CLARICE, MELITE.

ACANTE *à Mélite.*

PErmettés moi deux mots. Dites-moi, je vous prie,
Eſt-il bien vrai, qu'ici, ce ſoir, on vous marie.

MELITE.

Il eſt vrai qu'un époux m'eſt ici deſtiné.

ACANTE.

Puis-je ſçavoir quel eſt ce mortel fortuné ?

MELITE.

Je ne puis pas encore là-deſſus vous inſtruire.

ACANTE.

Ne vous contraignés point. Je n'ai plus rien à dire.

A Clarice en ſe retirant.

Pour vous, j'ai crû, Madame.....

SCENE VI.

LISETTE, ACANTE, CLARICE, MELITE, CARLIN.

LISETTE *au fond du Theatre.*

IL faut bruſquer ceci.
Il pourroit tout gâter.
haut.
Albert m'envoye ici.
Il voudroit bien ſçavoir, avant que l'on s'aſſemble,
Si vous n'avés plus rien à diſcuter enſemble.

CLARICE.

Vous pouvés annoncer que nous ſommes d'accord,
à part.
Voyons l'évenement.

LISETTE.

Allons; mais quelqu'un ſort.
Je n'irai pas bien loin. Notre monde s'avance.

SCENE VII.

ALBERT, CREMON, LE NOTAIRE, *& les précédens.*

LE NOTAIRE, *à Crémon.*

IL faut, dis-je traiter, avec plus de décence,
Un Officier public. Comment donc? dédaigner

Un avis qu'en paſſant, je crois devoir donner à
Comme ſi ce qu'on dit étoit du verbiage.

CREMON.

Tout cela ſe payra par un bon mariage;
Monſieur le Garde-Note.

ACANTE *allant s'appuyer ſur ſon Valet qui eſt un peu éloigné.*

Ah! je vois ſon projet!

ALBERT *à Crémon.*

Mélite fait paroître un air moins inquiet.
haut.
Monſieur, voila Clarice.

CREMON *à Clarice.*

Ah! trouvés bon, Madame;
Que j'approuve mon fils dans le choix de ſa flame.
Ce que l'on dit de vous eſt trop avantageux
Pour ne pas l'applaudir, & l'eſtimer heureux.
Sa foi vous étoit dûë, & vous n'êtes point faite
Pour....

CLARICE.

J'ai pour votre fils une eſtime parfaite,
Monſieur. Il n'a pas lieu de me méſeſtimer.
Mais juſques à la fin, j'ai peine à préſumer;
Je doute que ce ſoit pour moi qu'il ſe déclare.

CREMON.

Comment? Se pourroit-il qu'un point d'honneur bizarre
L'intimidât encore? Il ſe moqueroit bien.

Ces affectations ne ſervent plus à rien.
Puiſque pour d'autres nœuds Madame eſt deſtinée.

ALBERT *à Clarice.*

Oui, Mélite a promis, ſa parole eſt donnée.
plus bas.
Vous n'avés pas dû nuire..... en un mot dans l'inſtant,
Je compte bien qu'ici, chacun ſera content.

CLARICE.

Comptés vous, pour beaucoup une telle promeſſe?
Et de ſon propre cœur eſt-elle bien maîtreſſe?

ALBERT.

Son cœur à mes deſſeins a paru très-ſoumis.

CREMON.

Pour moi, je ſuis témoin que Madame a promis.

MELITE *avec timidité, & en regardant Clarice qui la raſſure par un regard.*

Si dans un pareil cas ma parole m'engage,
Il faudra la tenir.

ALBERT.

Quel eſt donc ce langage?
C'eſt la raiſon qui doit vous engager le plus.
C'eſt le chagrin d'avoir eſſuyé des refus.
C'eſt l'eſpoir de trouver un parti très-ſortable,
Très-digne de vous plaire, & très-recommandable.

CREMON *à part.*

Que de miſtére!

MELITE.

Avant que l'himen ſe conclût,

Je

Je penſe que, du moins, il faudroit qu'il parût.

CREMON *à part.*

Tout doux.

ALBERT.

A ſe montrer, ſi vous trouvés qu'il tarde,
Il paroîtra bien-tôt.

CREMON *bat à Albert.*

Eh non pas. Prenés garde....
Qu'eſt-ce que tout ceci?

ALBERT.

D'avance, je répons
Que pour vous il aura de très-dignes façons.
Qu'il eſt tendre, conſtant.

MELITE.

Ah! ſans qu'il ſe préſente,
Je le crois moins conſtant, & moins tendre qu'Acante.

ALBERT.

Acante?

CREMON.

Acante?

LISETTE.

Quoi?....

ACANTE.

Que dit-elle, Carlin?

CARLIN.

Je crains de me tromper.

ALBERT.

Quel changement ſoudain ?

CREMON *à part.*

Où m'allois-je fourer ?

ACANTE.

Me juſtifiroit-elle ?

LE NOTAIRE *de ſon ſiége.*

Allons. Eſt-on d'accord ?

ALBERT.

Je crois, Mademoiſelle
Que vous n'y penſés pas.

MELITE.

Vous voulés, je le voi,
Vous ſervir du pouvoir que vous avés ſur moi.

CREMON *à part.*

Quel caprice éternel !

ALBERT *à Mélite.*

Non ; mais quelle apparence
Que vous parliés d'Acante après l'expérience....

CREMON *à Mélite.*

Je n'oſe point ici vous rien repréſenter,
Mais ?...

ALBERT.

Vous ne devés pas, je crois, le regreter,

CREMON *à Mélite.*

Je n'ai point ſûrement d'interêt dans la choſe....

ALBERT.

Acceptés, croyés moi, celui que je propoſe;
Ou vous riſqués beaucoup. Je vous en avertis.

ACANTE *s'étant raproché.*

Mélite?..

ALBERT.

Outre qu'Acante a fait voir un mépris,
Dont perſonnellement on a lieu de ſe plaindre:
Les jeunes gens, en tout, ont des retours à craindre.

ACANTE.

Mélite?

MELITE *à Albert.*

De mon ſort, vous pouvés diſpoſer.
A l'himen de ſon fils Monſieur peut s'oppoſer.
Mais pour moi, loin de craindre un ſi mauvais augure;
D'accord avec mon cœur, ma raiſon me raſſure.
S'il faut que de mon choix vous ſoyés éclaircis:
C'eſt Acante, en un mot, c'eſt lui que je choiſis.

ACANTE.

Eſt-il bien vrai, Mélite? Ah! le feu qui m'anime....
Ma voix.... ce que je ſens, que mon tranſport l'exprime.

CARLIN *courant au Notaire.*

Allons. Réveillés vous, il faut inſtrumenter.

CREMON *à part.*

J'aurois eu bonne grace à m'aller préſenter.

CARLIN *revenant du côté de Crémon.*

En ce cas-là, Monſieur, il me ſemble inutile
Que l'autre époux paroiſſe; il peut reſter tranquille.

CRÉMON.

Il le peut en effet.

ACANTE.

Helas! .... Mais dites-moi.
Daignés me réveler, Madame, à qui je doi.
Cet heureux changement que je n'oſois attendre.

ALBERT.

Oui, pourroit-on, ſçavoir ce qui vous fait vous rendre
Avec tant d'aſſurance, & tant de fermeté?

MELITE.

C'eſt l'effet d'un conſeil dicté par l'équité.
C'eſt ce qu'a dû produire un diſcours ſans replique;
Un noble empreſſement, un deſſein héroïque
De ſauver un ami que l'on croyoit perdu.
C'eſt à Madame, enfin, que ce retour eſt dû.

ACANTE.

O vertu ſans égale! ô genereuſe amie!

LE NOTAIRE *ſe raprochant du côté d'Acante d'un air riant.*

Vous aviés fait paroître un peu d'antipathie.

Mais votre pere parle, & vous vous ſoumettés.
Vous voulés, en bon fils, ſuivre ſes volontés.
Il vous en tiendra compte. On ſçait que cela coûte.

CREMON.

Mes volontés?

LE NOTAIRE.

Eh! oui, vos volontés, ſans doute.

CREMON.

Cet homme eſt poſſedé de quelqu'eſprit pervers,
Qui le force à penſer toujours tout de travers.

LE NOTAIRE.

Je ſens bien le plaiſir que cela doit vous faire.

CREMON.

Vous ne vous trompés pas (*à part*) il faut ſortir d'affaire.
Oui, Je conſens.

ALBERT.

Madame a ſçu ſe ſurmonter.
Son exemple eſt trop beau pour ne pas l'imiter.

LISETTE *bas.*

Ce cœur, qui ſe ſurmonte, eſt bien malade encore.

ACANTE *à Clarice, en tenant la main de Mélite*

J'obtiens, dans ce moment, Mélite que j'adore.
Ce bien inexprimable a d'autant plus d'attraits,
Que j'ai cru dans ce jour la perdre pour jamais.

Mais, qu'il me ſoit permis, Madame, de le dire;
Au milieu des tranſports que Mélite m'inſpire,
Sans votre aveu, ce bien devenoit imparfait.
J'euſſe craint mon bonheur, ſi vous ne l'euſſiés fait.
Et je viens d'éprouver, que ſi l'amour l'emporte,
Si l'Amour peut dompter l'amitié la plus forte:
Du moins, impérieuſe, & puiſſante à ſon tour,
L'Amitié dans un cœur, peut balancer l'Amour.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux *L'Amitié Rivale Comédie* : je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'Impreſſion. A Paris ce 13. Decembre 1735.

GALLIOT.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra; Salut. Notre bien-amé HUGUES-DANIEL CHAUBERT, Libraire à Paris, Nous ayant fait ſuplier de lui accorder nos Lettres de permiſſion pour l'impreſſion d'une Comédie intitulée : *L'Amitié Rivale*; offrant pour cet effet de la faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modéle ſous le contreſcel des Preſentes; A ces cauſes, voulant traiter favorablement ledit ſieur Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit ouvrage ci-deſſus ſpecifié, conjointement ou ſéparément & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée, & attachée ſous notredit contreſcel, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes : Faiſons défenſes à tous Libraires, Imprimeurs & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion de cet Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant ſe conformera aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, & qu'avant que de l'expoſer en vente, le manuſcrit ou imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & feal